

L'Histoire d'Ostende

I. — Des Origines à 1830

Dans les différentes salles de l'hôtel de ville d'Ostende il y a des collections de tableaux et d'antiquités, qui en font un véritable musée. Les tableaux se trouvent au premier étage et les antiquités au second. C'est ce musée d'art et d'histoire que nous allons, si vous le voulez bien, visiter ensemble et qui va nous servir pour expliquer le passé d'Ostende et son développement actuel.

Au second étage, il y a une salle qui porte le nom d'Isidore Van Iseghem et qui contient la splendide collection de livres, de médailles et de tableaux que sa veuve a donnée à l'administration communale. La collection Van Iseghem comprend une série de jetons et de médailles qui concernent uniquement Ostende. La plus ancienne pièce est un petit denier en argent, qui a été frappé dans notre ville à la fin du règne de Marguerite de Constantinople sinon au commencement de celui de Guy de Dampierre.

Comme l'écrivait M. Victor Tourneur, lorsqu'en 1909 il consacrait tout un article à l'étude de ce denier dans la *Revue belge de Numismatique*, Ostende fut élevé au rang de ville en 1267 et son atelier monétaire fut donc établi au plus tôt vers cette époque. Il fut fermé au plus tard en 1300, date à laquelle les hôtels de monnaie de la Flandre furent réduits à deux. Mais comme il est probable que déjà il ne fonctionnait plus depuis plusieurs années, notre denier doit avoir été frappé à la fin du règne de Marguerite de Constantinople sinon au commencement de celui de Guy de Dampierre. (Fig. 1.)

Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, éleva Ostende au rang de ville par une charte datée du 28 juin 1267 « en lan del incarnation Nostre Seigneur Jesus Christ MCC seyssante et seit en la vigile Saint Pierre et Saint Pol, aposteles ». Comme cette charte est très importante pour l'histoire de notre ville, nous en copierons les passages essentiels : « Nous Margherite Contesse de Flandres et de haynau... faisons a savoir a tous ke nous a nos Eschevins et au commun de nostre vile de oosthende lequele nous avons fait franchir... avons donnei es dunes mesures a rente... et si lor avons donne une plache pour lor marche tenir franchement sans rente... et avons encore otroye as eschevins et au commun de la vile devant dite une plache u il doivent faire une hale ».

Voilà donc Ostende reconnue comme ville franche. La comtesse lui donne du terrain dans les dunes, mais il est bien stipulé que pour ce terrain, la ville lui devra une redevance annuelle : ce sont des « mesures a rente ». La comtesse donne d'ailleurs aussi du terrain « franchement sans rente ». C'est une place pour le marché. Puis elle donne encore une autre place pour construire une halle.

Une charte datée du 29 juin 1270 « lan del Incarnation MCC soissante dis, 1e jour S. S. Pierre et Pol » contient un accord entre la comtesse Marguerite et le chevalier Waterman, de Gand, au sujet des droits de juridiction que celui-ci avait à Ostende.

En 1284 enfin, une convention fut conclue entre Ostende et le Franc de Bruges pour élargir et rendre navigable le canal appelé *watergang*, qui aboutissait au sud de la ville et la mettait en communication avec l'Yperleet brugeois.

Dans ces trois documents, il n'est donc pas question du droit de battre monnaie, mais il est à présumer que ce droit a été accordé vers la même époque. La pièce que nous possédons porte au revers les lettres O. S. T. D. qui constituent l'abréviation évidente du mot Ostende. Le buste d'évêque, qu'on remarque à l'avant, est fort probablement saint Pierre, qui a été de tous temps le patron de la cité. En effet, depuis 1071, il y a à Ostende une église dédiée à saint Pierre. L'érection de l'église Saint-Pierre par le comte Robert le Frison est même le seul événement qui nous permet d'affirmer l'existence d'Ostende au XI^e siècle.

Saint Pierre figure d'ailleurs aussi sur les anciens sceaux de la ville. Dans notre collection d'antiquités, qui se trouve au second étage de l'hôtel de ville, il y a une empreinte en plâtre d'un sceau du XIV^e siècle. On y voit saint Pierre debout, tenant d'une main des clés et de l'autre une église. Un contre-sceau employé par les échevins en 1384 représente également les clés de saint Pierre avec la légende à moitié effacée : Con(tra) S(igillum) Scabinorum de Oestende te Str(eep).

Une reproduction en plâtre d'un sceau de 1504 nous montre encore saint Pierre avec l'inscription : S(igillum) Scabinorum Vil(le Oost)ende te Streep.

La *streep*, dont il est question ici, désignait la lisière maritime, qui s'étendait jadis en forme de promontoire depuis Ostende, qui en était l'extrémité est, jusqu'à Westende, qui en formait la pointe ouest. Comme le nom seul l'indique suffisamment, Middelkerke était une église au milieu de la *streep*.

Il faut savoir que la côte belge a été lentement conquise sur la mer, grâce à la construction de digues et d'écluses. Actuellement encore on peut reconnaître entre Ghistelles et Ostende la série de digues qui furent élevées autrefois et qui marquent les étapes de cette lente conquête.

Ostende était encore une toute petite bourgade au début du XIV^e siècle, car en 1303 elle fut inscrite sur la liste des villes subalternes ressortissant à la ville de Bruges. Elle possédait pourtant déjà un sceau, car elle reçut précisément alors l'autorisation d'en faire confectionner un nouveau, l'ancien ayant été brisé par ordre du comte de Flandre pour châtier la ville de son adhésion à la domination du roi de France. La charte octroyée par le comte de Flandre contient le passage suivant « Comme li sayaus et li contre-sayaus de le vile dostenghe par nostre commant fust brisies a bruges... nous volons et otroions et est bien nos greis ke li vile dostenghe faiche faire un sayel et contresayel noviel ».

Lorsqu'en 1838 le roi Léopold I^{er} accorda à la ville d'Ostende le droit de porter certaines armoiries, il put se baser sur l'acte de 1303 pour déclarer qu'elle avait des

armoiries particulières depuis un grand nombre d'années. Le diplôme délivré par arrêté royal du 30 novembre 1838 se trouve encore au musée de l'hôtel de ville.

Ostende eut toujours beaucoup à souffrir des inondations.

Or, en 1334 une formidable tempête ravagea le littoral et détruisit l'église de Scarphout ainsi que celle de Mariakerke. Comprenant le danger qui menaçait continuellement leur église, les Ostendais résolurent alors de bâtir une église beaucoup plus vers le sud, à l'intérieur des terres et à l'abri des flots. Jacques de Cothem, un bourgeois d'Ostende, donna généreusement pour cela le terrain nécessaire et le comte de Flandre ainsi que l'évêque de Tournai donnèrent l'autorisation de bâtir. Voici un passage de la lettre de ce dernier, qui est datée du 13 octobre 1335 : « Pour la nécessité, l'inondation et la force de la mer, pour lesquelles notre église prochial, appelée église St Pierre d'Ostende et li chimetieres appartenans a icelle ne pouvoit plus demourer au lieu ou elles sont apresent, Jaquemes de Cottheem donnat de ses etats une pieche de terre pour faire benir et consacrer a l'us d'un chimetere et de l'église ».

La construction d'une église était donc bien décidée en 1335, on avait déjà le terrain et l'autorisation de bâtir et pourtant, il ne semble pas qu'on se soit mis aussitôt à la besogne; au contraire, il est fort probable que l'église qui fut construite en 1438 était celle qu'on voulait déjà bâtir un siècle plus tôt. Quoi qu'il en soit, en 1382 la guerre éclata entre les Brugeois et les Gantois et Ostende, l'alliée de Bruges fut saccagée par les Anglais, qui venaient au secours de Gand. Enfin, en 1393, notre ville fut à moitié démolie par la mer. C'est dans la nuit de Saint-Vincent, donc le 22 janvier, que cette année-là une formidable tempête détruisit une grande partie de la ville et à la suite de ce nouveau désastre beaucoup d'Ostendais allèrent s'établir plus loin vers l'intérieur. « Par les tempestes et oraiges qui estoient avenuz audit lieu doosthende la nuyc de saint Vincent lan mil trois cens IIII^{xx} et XIII plusieurs maisons avoient este noiees emportees et mises soubz leau, tellement que plusieurs des bourgeois et habitans ne savoient ou demeurer et pour ce les exposans avoient avise de faire mettre et reddifier leurs maisons plus avant ».

Il se forma rapidement ainsi nouvelle ville. Elle était séparée de l'ancienne par une digue, qu'on avait élevée en 1390, lorsqu'il n'y avait encore que le vieil Ostende. Mais peu à peu tout le monde alla s'installer dans ce nouveau quartier. Il existe au musée de l'hôtel de ville une reproduction du plan d'Ostende qui fut dessiné par Jacques Roelofs de Deventer vers 1560 et ce plan nous montre très bien comment la ville s'est étendue vers le sud. On y voit les deux chemins à l'est et à l'ouest qu'on appelait *Keignaertwegen*, et la rue située au sud, dite *Zuiddijk*, qui devinrent les limites de l'échevinage d'après un procès verbal de 1397. Voici en effet selon cet acte le nouveau territoire d'Ostende : « C'est assavoir en monstrant et designant que pardedens les deux chemins appelez Caingnaerdsweghen jusques a une rue vers le zuut appelée le zuudyc demourra a perpetuite par ladite augmentation et aunion de leschevinage de la ville dostende ».

Le canal, qui avait été creusé en 1284, était depuis longtemps ensablé, lorsqu'en 1443 les Ostendais sollicitèrent l'autorisation d'en creuser un nouveau. Mais à peine ce travail fut-il achevé, qu'ils demandèrent la création d'un port. C'est qu'ils n'avaient demandé le canal que pour être plus certains d'obtenir le havre et celui-ci fut en effet creusé

en 1445 et 1446. Il se trouvait, comme on peut le voir sur le plan de Jacques de Deventer, à l'ouest de la ville et devait par conséquent être à l'emplacement du Kursaal actuel. Il longeait ensuite la digue, qui séparait alors les deux quartiers d'Ostende et se trouvait donc là environ où nous avons maintenant le boulevard Van Iseghem.

L'obtention d'un port fut l'origine de la prospérité de la ville au xv^e siècle. L'encaquement du hareng avait déjà été imaginé par Gilles Beukels de Hughevliet, et Jacques Kien d'Ostende et la pêche ainsi que le commerce du hareng devinrent une source de richesse pour notre population travailleuse et entreprenante. Bientôt Bruges en fut jalouse. Nieuport, Damme et l'Écluse en souffrirent. Elles présentèrent donc en 1483 une requête aux trois membres de Flandre, exposant le tort que leur faisait la concurrence d'Ostende et proposant entre autres de combler le port. Ce remède fut évidemment jugé trop radical!

Grâce au commerce du hareng caqué, Ostende devint au milieu du xv^e siècle une ville assez importante, où il y avait même de très riches familles. Malheureusement notre ville s'allia aux communes, qui ne voulaient pas se soumettre à l'archiduc Maximilien et en 1489 les troupes de celui-ci vinrent la réduire en cendres. En 1490 l'archiduc obligea les habitants, qui avaient abandonné la ville au début de la guerre, à revenir et à reconstruire leurs maisons. Voici quelques passages de sa lettre : « Auparavant le commencement de la derniere guerre de flandres icelle nostre ville Dostende estoit une ville privilegie, non fermee, ains (mais) ouverte, sans murs et portes, assise sur la mer et ayant port et havre et principalement fondee sur le fait et negociation de la pescherie de herrencq et poisson, fort bien peuplee et habitee de grant multitude de gens pescheurs, marchans et aultres.

» Or est ainsi que au commencement des dernieres guerres, tous ou la pluspart des plus notables et riches marchans et bourgeois de la ville partirent, habandonnans leurs maisons et biens, et allerent resider en nostre ville de neufport.

» Veu la desercion et depopulation de la ville, qui a presque toute este bruslee et arse (ardre = brûler) pendant la guerre » Maximilien ordonne « que tous bourgeois de ladite ville y facent reediffiez » et leur accorde en même temps une série de privilèges.

Grâce à ces privilèges, Ostende se releva assez rapidement. Le commerce et la pêche se relevèrent également, malgré le grand nombre de pirates, qui infestaient notre côte au début du xvi^e siècle. Dans les comptes du Franc de Bruges pour 1521 on voit que les Dieppois pillaient alors journellement les pêcheurs flamands. Afin de protéger nos pêcheurs et chasser les pirates, les collèges de la ville et du Franc de Bruges résolurent en 1536 d'armer plusieurs navires. Grâce à cette mesure énergique et à la protection de cette flotte de guerre, la pêche devint à nouveau très florissante sur notre côte. Mais des troubles religieux devaient éclater bientôt et comme ils allèrent en s'aggravant et augmentant sans cesse dans la seconde moitié du xvi^e siècle, les meilleures familles ostendaises abandonnèrent finalement la ville et le pays.

Ostende était un pauvre petit bourg sans défense, lorsqu'en octobre 1572 les rebelles d'Audenaerde l'envahirent dans le but de s'emparer de tous les bateaux qu'ils auraient trouvés dans le port, et de fuir vers la Zélande. Mais ce projet ne réussit pas et ils furent presque tous massacrés.

HÔTEL PROVIDENCE-REGINA

OSTENDE

23-29, RAMPE DE FLANDRE

Téléphone :
1053.77



Téléphone :
1053.77

Hôtel de premier ordre — 200 Chambres — Lift — Chauffage — Eau courante
Chambres avec salle de bains privée — Restaurant à la carte et à prix fixe
Salons pour Fêtes privées — Salon de Coiffure — Pension complète à partir
de 70 francs par jour — Saison d'octobre à avril, 60 francs par jour

OUVERT TOUTE L'ANNÉE



CHRISTIAN HANSEN

Propriétaire

Même Direction :

TITANIA et BOULEVARD

OUVERT DE MARS A OCTOBRE

Banque Générale de la Flandre Occidentale

FILIALE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

SIÈGE SOCIAL :

BRUGES : 56, Rue Flamande

SIÈGE ADMINISTRATIF :

77a, rue de la Chapelle, OSTENDE

AGENCES ÉTABLIES DANS TOUTES LES LOCALITÉS BALNÉAIRES
DU LITTORAL BELGE :

Le Zoute, Knocke, Heyst, Blankenberghe, Wenduyn, Middelkerke, Nieuport,
Coxyde, La Panne

AUTRES AGENCES : Furnes, Ghisteltes, Thourout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Échange de monnaies étrangères, Paiement de chèques, Travellers cheques,
Lettres de crédit, Ouverture de comptes temporaires, Crédits documentaires et
autres, Location de coffres-forts, etc.

John P. BEST & C^o

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Place Verte, ANVERS

27, Fort Lapin, BRUGES

Télegr. « BEST »

Téléph. _____

Direction }
Bureau général } 190
Courtage }
Beurt : 145

Bureaux à :

GAND, BRUXELLES, FLESSINGUE
TERNEUZEN

Agence et Courtage maritime
Affrètements — Agence en Douane
Commissions

Transports et Déménagements
pour tous pays du monde

Magasinage

Organisation spéciale pour manutention
de minerais, bois et métaux

Échantillonnage

Service régulier fluvial entre
BRUXELLES, ANVERS, GAND, BRUGES
et OSTENDE

Départs bi-hebdomadaires dans les deux sens

Hôtel-Restaurant

d'ITALIE

Propriétaire : J. KUBACH

TÉLÉPHONE : 612

Prix modérés

— OSTENDE —

Rue de l'Église, 6

(En face de l'Hôtel de ville, près de la mer)

Comprenant le danger que courait la ville en restant sans défense, le magistrat d'Ostende résolut la même année encore de faire ériger des fortifications et celles-ci étaient achevées en 1576. Quand éclata la révolte des villes flamandes contre l'oppression espagnole, Ostende se joignit aux rebelles. Son port devint un refuge pour les gueux de mer. Base navale inexpugnable, les Provinces-Unies y entretenaient toutes sortes de brigands afin d'inquiéter le gouvernement espagnol et de le menacer continuellement d'une invasion. La garnison d'Ostende sortait d'ailleurs très souvent de son repaire pour aller piller et rançonner les alentours. Parfois elle poussait ses incursions jusqu'à Bruges et Nieuport, parfois même elle s'aventurait jusqu'à Menin et Lille. M. Henri Malo raconte dans son roman *le Tendre amour de Don Luis* qu'une troupe de « vrijbuiters » ou flibustiers venant d'Ostende alla incendier le manoir de Beauvoorde près de Furnes et ce fait est en effet historiquement prouvé.

En lisant l'ouvrage de A. Merghelynck sur *le Château de Beauvoorde*, on verra que celui-ci fut brûlé par les gueux d'Ostende en 1584. Dans une chronique de Furnes et de l'Ambacht, par Heinderycx, on lit qu'à cette époque il y avait des bandes de brigands qui traversaient continuellement le pays « dewelcke alle de lieden gevangen namen ende in de bosschen leidden, alwaer dat ze die pynichden ende rantsoeneerden ». Mais, selon ce chroniqueur, il y avait alors aussi beaucoup de bandits qui se donnaient pour des gueux d'Ostende!

En 1586, les sorties des Ostendais étaient devenues si fréquentes qu'il fallut songer à organiser une milice et comme les flibustiers venaient parfois avec des barquettes du côté d'Oostdunkerque (somwijlen met bootkens op dese custe quamen), on fut obligé de faire la garde tout le long du littoral.

En 1587, la garnison d'Ostende parvenait pourtant encore à faire de nombreuses incursions, pendant lesquelles les gens du Veurne-Ambacht étaient pillés, capturés et rançonnés.

En 1590, le gouverneur d'Ostende était un Anglais, John Conwey, et celui-ci fit une sortie le 7 septembre 1590 avec un millier de soldats. En longeant la côte, il pénétra avec sa troupe dans le Veurne-Ambacht et il s'aventura, en pillant et en incendiant tout sur son passage, jusque sous les murs de Furnes.

En août 1596, dit Heinderycx, les Ostendais étaient de nouveau dans la Casselrie.

Ainsi, pendant près de vingt ans, soit de 1580 à 1600 environ, les gueux d'Ostende ont pillé et ravagé les Flandres!

Alexandre Farnèse, nommé gouverneur général par Philippe II, assiégea vainement Ostende pendant cinq jours en 1583. Des fortifications, des murs et des fossés la défendaient admirablement contre toute attaque du côté de la terre. Pour commémorer la résistance de notre ville, un jeton fut frappé à Dordrecht la même année. Ostende y est représentée par un lion qui délivre une femme garrottée et symbolisant évidemment les Pays-Bas catholiques. Deux exemplaires de ce jeton se trouvent dans la collection Van Iseghem. (Fig. 2.)

Les populations exposées aux pillages incessants des gueux d'Ostende apprirent avec une vive satisfaction l'arrivée à Bruxelles de l'archiduc Albert, car elles espéraient qu'il s'emparerait immédiatement de la ville rebelle et amènerait ainsi une ère de prospérité dans les provinces

soumises. En 1600 un jeton fut frappé à leurs frais pour exprimer cette espérance. On en frappa jusqu'en 1604 et il y en a plusieurs exemplaires dans la collection Van Iseghem. (Fig. 3.)

Mais en 1600 Ostende était formidablement fortifiée. Les États Généraux y envoyaient continuellement des troupes, des munitions et des vivres. Ce ravitaillement se faisait par mer et comme l'Espagne avait une flotte insuffisante, la communication entre Ostende et la Zélande ne put jamais être coupée. Lorsque les navires hollandais étaient attaqués par les galères espagnoles, dont la base était à l'Écluse, ils trouvaient immédiatement à Ostende un abri certain.

Afin de protéger le pays contre les brigandages de la garnison d'Ostende, l'archiduc avait fait construire toute une série de forts dans les environs et grâce à cet encerclement les incursions des gueux avaient cessé un moment, en effet; seulement les garnisons des forts ne valaient pas mieux que celle d'Ostende et sous prétexte qu'elles recevaient leur solde d'une façon très irrégulière, elles se mirent bientôt à marauder et à piller elles-mêmes. Le remède devint pire que le mal!

Alors, excédés, les députés d'Ypres, de Gand et du Franc vinrent à Bruxelles trouver l'archiduc et le supplier d'assiéger la place. Sachant qu'il n'avait pas assez d'argent pour faire la guerre, ils lui offrirent de payer régulièrement une certaine somme par mois tant que durerait le siège. Après beaucoup d'instances, il accepta leur proposition. Il avait d'ailleurs reçu déjà un acompte, lorsqu'en juillet 1601 son armée arriva devant les remparts d'Ostende. (Fig. 4.)

Pour bien comprendre les difficultés du siège, il faut voir le plan, qui a été fait en 1601 par Herman Allard et qui se trouve maintenant au musée de l'hôtel de ville. On y montre Ostende entourée de larges fossés. Sur les remparts, entre les bastions, il y avait alors cinq moulins à vent. La vieille église, qu'on voit encore sur le plan de Deventer, avait été démolie en 1579 et il n'en restait plus que la tour, qui était carrée. L'église au sud de la ville n'est pas celle qui fut construite en 1438, puisque les troupes de Maximilien d'Autriche l'ont saccagée en 1489, ainsi que nous l'avons dit, mais celle qui a été bâtie avec les matériaux de la précédente en 1498. En 1501 on l'avait munie d'une croix.

Du côté nord du marché se trouvait alors l'hôtel de ville. Ce bâtiment avait été construit en 1411. Il avait seulement un étage. Son toit était couvert d'ardoises et surmonté d'une tourelle avec une horloge et une clochette. La ville possédait ainsi trois horloges publiques, les deux autres ornant les deux tours d'église. La plupart des maisons étaient faites en torchis et les toits étaient généralement couverts de chaume. C'est ce que dit entre autres Marchantius dans sa *Flandria descripta* en 1596 : « Tecta fere ejus omnia sunt arundineo tegulo obducta » et ce qu'affirme aussi Van Haestens, un chroniqueur du siège : « Les maisons et demeures n'estoient couvertes que de paille et de roseau, ce qui à la vérité n'est pas signe de grande richesse ou puissance. » Bonours, un autre annaliste du siège, parle de la manière suivante de notre ville : « Avant la soublevation de ces Provinces basses, ce n'estoit qu'un bourg dont les habitans vivoient la pluspart du labeur et rapport de la pesche; on en compta autrefois le nombre de trois mille et huit cent : ilz diminuerent et decreurent en apres de sorte qu'a peine, ces dernieres annees, montoient ilz six cent. Le lieu a neanmoins d'assez commodes habitations et en bon

nombre; bâties en partie de briques et couvertes de tuiles; en partie de terre et bois couvertes de chaume : toutes lesquelles sont occupées par les gens de la garnison, après ce petit nombre de bourgeois logez. »

Comme on peut le voir sur le plan de 1601, Ostende était alors encore divisée en deux quartiers séparés par le port. L'entrée du port avait d'abord été à l'ouest (c'est le « vieux port » indiqué sur le plan), mais lorsque la garnison eut aplani les dunes, qui à l'est de la vieille ville empêchaient la surveillance et le tir, la mer n'y trouvant plus d'obstacles, se fraya un passage qu'en flamand on appela *geule*. A chaque marée cette trouée devint plus large et plus profonde. Ce fut le salut des défenseurs, car les navires hollandais purent dès lors ravitailler Ostende par la *geule* au lieu de devoir entrer par le vieux port et de s'exposer ainsi aux boulets de l'artillerie espagnole, qui était établie à Mariakerke. Jusqu'à la fin du siège, la *geule* servit pour donner à la garnison d'Ostende les vivres, les munitions et les renforts dont elle avait besoin.

Ostende ne fut donc jamais complètement investie. Il y eut toujours une issue et l'assiégeant essaya vainement de la couper. Il fit couler des navires chargés de sable et de pierres dans la *geule* pour obstruer le passage, mais ces bateaux furent rapidement détruits et enlevés par la mer orageuse.

La force de la place d'Ostende était due surtout à la nature de ses remparts, qui étaient faits de terre et de fascines, de sorte que les boulets de canon y entraient sans ouvrir des brèches et causer beaucoup de dégâts. Dans ces conditions, essentiellement défavorables, l'attaque ne pouvait avancer que pied à pied, par la sape et la mine, sous la protection d'une artillerie nombreuse et puissante. Mais les assiégés avaient construit des écluses et ils laissaient inonder tout le pays environnant de façon à empêcher et détruire les travaux d'approche.

La fièvre paludéenne régnait continuellement dans cette contrée marécageuse et elle faisait autant de victimes que la guerre elle-même, ne ménageant ni les défenseurs ni les assiégeants. Les troupes espagnoles étaient pourtant beaucoup plus découragées que les autres. Elles ne recevaient que très irrégulièrement leur solde et leurs vivres étaient réellement exécrables. Elles se mutinaient d'ailleurs sans cesse. La démoralisation n'aurait pas tardé à vaincre aussi la garnison d'Ostende, si son gouverneur, homme énergique, actif et prévoyant, n'y avait maintenu dès le début la plus stricte discipline. La résistance qu'il sut organiser était vraiment extraordinaire. Les boulets pleuvaient sur la ville en faisant un terrible carnage, car la garnison était très nombreuse et manquait d'espace. Les maisons faites en torchis ou en briques présentèrent bientôt toutes d'énormes crevasses et les toitures de chaume ou de tuiles s'étaient rapidement toutes effondrées. Des traverses durent être élevées dans les rues pour soutenir les façades et protéger les passants, mais les assiégés tenaient quand même! Dans les provinces soumises on croyait qu'ils avaient pactisé avec le diable. L'archiduc Albert ordonna donc des prières publiques et le pape accorda des indulgences plénières aux soldats de l'Espagne. L'infante Isabelle fit pieds nus un pèlerinage à Montaignu pour implorer le secours de la Vierge.

Il faut reconnaître que le siège d'Ostende n'était pas seulement une entreprise politique, mais aussi un but religieux, car le triomphe de l'Espagne dans les Flandres devait être aussi celui de l'Église. Pour cette cause à la fois

guerrière et religieuse, beaucoup de catholiques étaient alors disposés à sacrifier leur fortune et même leur vie. Les frères Spinola en offrirent un magnifique exemple. Ils appartenaient à une des plus anciennes et des plus riches familles de Gênes. Lorsqu'ils virent que l'archiduc ne pouvait plus payer ses troupes et qu'il allait devoir lever le siège, ils mirent leur immense fortune à sa disposition. Frédéric Spinola acheta quelques galères et avec sa flotte, dont le port de l'Ecluse était la base, il attaqua les bateaux hollandais qui ravitaillaient Ostende. Son escadre croisait parfois devant la ville, comme le montre ce tableau de François Musin, qui se trouve dans la salle du collège échevinal.

Au musée d'antiquités il y a deux plans de la fameuse attaque que les assiégés durent subir le 7 janvier 1602. Un de ces plans donne quelques indications exactes et précieuses concernant l'état de la ville. On y voit la destruction partielle de la tour et la situation de la petite porte du sud, qui avait été construite pour la défense. On y voit aussi la chapelle des sœurs grises.

L'attaque du 7 janvier 1602 fut une défaite terrible pour les Espagnols. Voici ce qu'en dit un livre, qui fut édité à Paris en 1604, quand le siège n'était pas encore terminé et qui porte comme titre : *Histoire remarquable et véritable de ce qui s'est passé par chacun jour au siège de la ville d'Ostende* :

« En cet assault general qui dura plus de deux heures, l'Archiduc perdit plus de deux mil hommes, entre lesquels il y avoit nombre de grands seigneurs et chefs de guerre.

» Tout estoit plein de morts. Je ne parle point de ceux qui furent tuez en allant et retournant par le canon chargé de chaisnes et menus boulets, ny de ceux qui furent portez le long du rivage de la mer jusques à Calais. » (Fig. 5.)

Un autre plan de 1602 qui est également conservé au musée et qui montre Ostende comme une île au milieu du pays inondé, est absolument fantaisiste. On y montre des rues et des bâtiments qui n'ont jamais existé et comme pouvaient seuls se les imaginer des gens qui n'avaient pas connu la paisible petite ville d'avant le siège. On leur avait dit que là où ils ne voyaient plus que des ruines, il y avait eu une église ou une maison communale, et ils dessinaient alors une église ou un hôtel de ville à leur fantaisie!

Le grand tableau, qui se trouve dans la salle Van Iseghem et qui montre les Espagnols campés à Mariakerke, est plus intéressant. Il y a là une foule d'observations amusantes et curieuses sur la vie du camp : les soldats assistant à l'office divin avant de partir pour l'attaque, les chars des vivandiers, etc. La construction qu'on voit au milieu, dominant la plaine, est une forteresse que les assiégeants avaient construite près de l'ancien port et qu'ils appelaient plateforme. Par ses embrasures ils pouvaient facilement observer tout ce qui se passait à Ostende. Pour se cacher, les assiégés furent obligés de tendre des pièces de toile au-dessus des rues. Mais comme l'étoffe était trop vite déchirée et déchiquetée par les boulets, ils la remplacèrent finalement par « de longs rameaux verts et feuilloux, accrochés ensemble avec cordes ou osiers ». N'est-ce pas précisément ce blindage, qui fut employé au front pendant la guerre? Ainsi, vous le voyez, il n'y a rien de nouveau sous le soleil!

En mai 1603, Frédéric Spinola fut tué dans un combat naval, où sa flotte subit un échec, dont elle ne se releva plus. Voici le récit de cette bataille, selon l'*Histoire remarquable et véritable* :

« Le 27 de May au poinct du jour, faisant un vent d'Ost,



FIG. 4. — Jeton de 1601.
Au revers : Ostende entourée de fortifications.



FIG. 12.



FIG. 2.



FIG. 25.

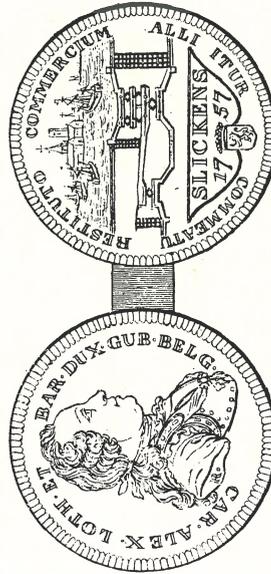


FIG. 21.



FIG. 3.



FIG. 1.



FIG. 19. — Jeton de 1723.

FIG. 5.
Ce jeton a été frappé par les Hollandais pour commémorer la vaillante résistance de leur garnison.



FIG. 20.



FIG. 22.



FIG. 27.

l'eau estant haute et la mer calme, le General Don Frideric Spignola partit de l'Escluse avec 8 galeres et quatre fregattes fort bien equippees et fournies de gens de Chiorme ou mariniens et en icelles 2500 mousquetaires et harquebusiers. Or estant en la Wielinghe, environ les cinq heures, les huit galeres se diviserent en deux et vinrent fort furieusement avec un grand cry de toute leur force, sur l'armee des Estats. Premièrement 2 galeres assaillirent le navire de Jost de Mohr vice-admiral, appellé le Lyon d'or. Don Frideric Spignola estoit en l'une de ces galeres. Mohr se deffendit vaillamment et endommagea extremement ses ennemis de son canon, si bien que Spignola mesme y fut blecé à mort et avant que pouvoir sortir de son bord rendit l'esprit. »

Pour célébrer cette belle victoire, plusieurs jetons furent frappés en Zélande. Il y en a des exemplaires dans la collection Van Iseghem. (Fig. 6.)

Après la mort de son frère, Ambroise Spinola accepta la direction du siège. Il commença par lever de nouvelles troupes. Ensuite il mit de l'ordre dans l'administration de l'armée, où de nombreux détournements avaient été commis. On raconte qu'il dut casser près de six cents officiers et sous-officiers pour cause de malversation. Après ce nettoyage, les soldats furent payés régulièrement et généreusement. Bientôt Spinola eut la confiance de tous. Grâce à son génie militaire, Ostende allait enfin être conquise. Elle fut d'abord si sérieusement bombardée que les abris, qu'on avait construits dans les caves, ne protégeaient même plus ceux qui venaient s'y blottir. Le courage des assiégés était d'ailleurs très grand. Il devint proverbial dans les pays protestants. Suivant la mode de ce temps, où l'on aimait l'emphase, Ostende fut appelée la nouvelle Troie. (Fig. 7.)

Mais l'armée assiégeante faisait des progrès continuels. Lorsqu'en 1604 arriva le mois de septembre, annonçant les pluies et les tempêtes, le vent et le froid, la situation de la garnison d'Ostende n'était plus tenable. Spinola fut pris de pitié et il demanda la reddition de la place. Toutes les conditions qu'il imposait étaient honorables. Elles furent donc acceptées. Les troupes hollandaises quittèrent la ville avec armes et bagages. Elles sortirent par la porte de l'est, enseignes déployées et tambour battant. (Fig. 8.)

Un dessin colorié conservé au musée nous représente cette armée de héros défilant glorieusement devant Spinola et son état-major, avant de se mettre en marche pour l'Escluse. Spinola était nu-tête pour les saluer. Il offrit aux soldats un magnifique dîner sous des tentes qu'il avait fait dresser, et il donna un cheval à chacun de leurs officiers, tant son admiration pour tous était grande. Le même jour les cloches de Flandre et de Brabant annoncèrent la reddition d'Ostende et le même soir on alluma devant le beffroi de Bruges un immense feu de joie.

D'après les comptes du Franc de Bruges, on paya 10 liv. à Nicolas Delval pour avoir apporté le premier à Bruges la nouvelle de la reddition d'Ostende et on paya 36 liv. 5 s. à Jean Van Berchem pour les feux de joie allumés devant le palais du Franc à l'occasion de la prise d'Ostende. Le 26 septembre 1604 il y eut une procession générale à Bruges pour le repos des âmes des militaires tués au siège d'Ostende. Dans sa brochure sur *le siège d'Ostende*, M. Édouard Vlietinck dit que « la nouvelle de la reddition d'Ostende fut accueillie avec allégresse dans toutes les villes flamandes : on chanta des *Te Deum*, on fit des processions, on alluma des feux de joie. D'après une lettre de don Pedro de Tolède, ambassadeur des archiducs auprès de Clément VIII, cette

explosion de joie eut écho dans la capitale du monde catholique : le pape fit chanter des actions de grâces dans sa chapelle et tirer des coups de canon pendant deux jours. »

En octobre, les archiducs visitèrent à cheval les ruines de la ville, que leurs troupes avaient enfin pu conquérir. Ils avaient mis leur plus beau costume, car ils voulaient faire une entrée triomphale. Mais lorsque l'infante vit toutes les ruines, elle pensa aux innombrables vies humaines qui avaient été détruites et abandonnées pour elles, elle songea aux grands blessés, aux malheureux invalides qu'elle avait soignés comme une simple infirmière dans un hôpital de Bruges. Elle voulut rire pourtant pour montrer combien elle estimait la victoire de son armée, mais elle ne put que pleurer! « On veid, dit Bonours, les yeux de cette genereuse Princesse larmoyer tendrement, lorsque sa pensee fit reflexion là dessus, combien ces montz de terre avoient coutez de gouttes de sang ». (Fig. 9.)

Un admirable tableau, plein de couleur et de vie, qui a été fait par le peintre ostendais Édouard Hamman et qui est exposé maintenant dans la Salle Blanche de l'hôtel de ville, montre l'entrée d'Albert et d'Isabelle parmi les ruines et les morts.

Après le siège, la ville fut assez rapidement reconstruite, car l'archiduc accorda des privilèges extraordinaires à ceux qui voulaient y élire domicile. Il ne leur demandait que d'y vivre sous son autorité et en bons catholiques. De toutes les localités voisines arrivèrent alors de grandes familles, décidées à se créer un nouveau foyer. On déblaya les décombres, on rebâtit les maisons et on entoura la ville de remparts et de fossés. En 1605, l'église Saint-Pierre fut rebâtie et en 1610 on reconstruisit l'hôtel de ville. Les sœurs grises, qui avaient quitté Ostende en 1575 pour fuir les hérétiques, revinrent en 1609 et en 1615 les capucins fondèrent ici leur cloître. (Fig. 10.)

Une vue de la grand'place, faite d'après un document de 1641 par le peintre ostendais Van Cuyck, se trouve au musée.

En 1641, la ville était complètement restaurée et ses habitants s'étaient déjà considérablement enrichis. Une ordonnance politique avait été lancée en 1632 par l'administration communale afin de consacrer les us et coutumes des marchés. Un exemplaire de cet édit, qui fut imprimé, a été conservé. On peut le voir au musée. On y remarque les armes de la ville et la légende : « Ostende nobis Domine misericordiam tuam », ce qui veut dire : « Seigneur, montrez-nous votre miséricorde. » C'est un jeu de mots, qui eut jadis un très grand succès.

Ostende ne pouvait d'ailleurs pas se plaindre, car elle s'était promptement rétablie et enrichie. Un plan de la ville dressé en 1648 et conservé également au musée, nous montre quelle extension elle avait prise en peu d'années. On était pourtant alors dans une période de guerres incessantes. Les Provinces-Unies bloquaient les ports des Provinces Obéissantes, obligeant celles-ci d'accepter pour se ravitailler l'intermédiaire excessivement onéreux de celles-là. L'Espagne n'avait toujours pas de flotte à opposer aux vaisseaux hollandais, mais à Ostende et à Dunkerque il y eut heureusement des pêcheurs décidés, entreprenants, audacieux, qui armèrent résolument leurs bateaux et qui secrètement, dans la nuit ou dans la tempête, prenaient le large pour aller capturer les navires marchands de l'ennemi et pour essayer de les amener dans nos ports. Bravant les dangers, se moquant des menaces, nos pêcheurs se firent

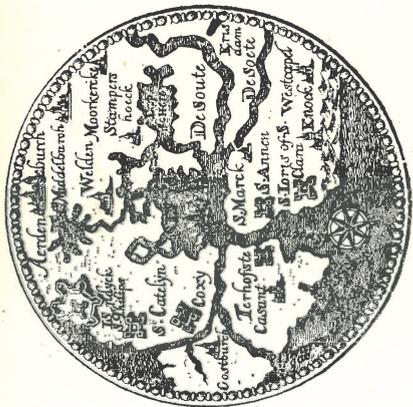


FIG. 8.
Au revers la garnison d'Ostende quittant la ville pendant que les troupes espagnoles y entrent déjà.

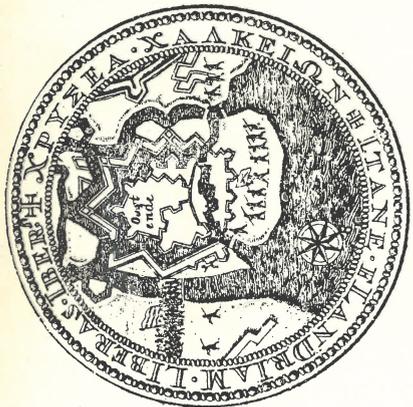


FIG. 9. — Jeton de 1604.
Au revers, une vue d'Ostende.



FIG. 10. — Jeton de 1650.



FIG. 11.

Jeton de 1655.



FIG. 17. — Jeton de 1721.



FIG. 18. — Jeton de 1722.



FIG. 7.

Ce jeton a été frappé pour rappeler la défaite de Frédéric Spinola et se moquer des promesses fallacieuses de l'archiduc. Celui-ci avait fait publier partout des édits par lesquels il promettait à ses sujets fugitifs que s'ils rentraient au pays il leur rendrait tous leurs biens.

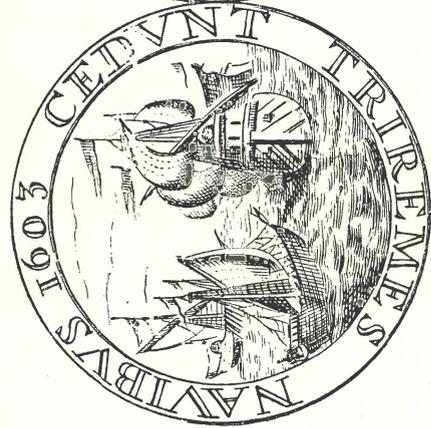
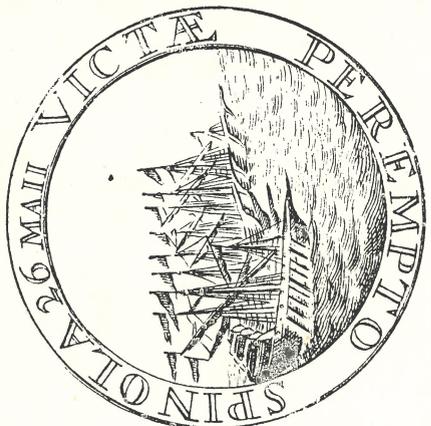


FIG. 6.



OSTENDE

A LA RENOMMÉE

61, DIGUE DE MER
et
49, RUE LONGUE

Téléphone : 395

Téléphone : 355

Restaurant de 1^{er} Ordre
EXCLUSIVEMENT A LA CARTE

Ses vins des meilleurs crûs
Ses spécialités culinaires

HOTEL-RESTAURANT PATRIA

PLACE D'ARMES

Téléphone 490

OSTENDE

DINERS

A PRIX FIXE & A LA CARTE

PROPRIÉTAIRE :

V. LIBERT-LEFEBVRE

LOCARNO

66, DIGUE DE MER

OSTENDE



PRODUITS
de THE EXCELSIOR WINE C^{ie}

SES PORTOS
SES SHERRY SES COCKTAILS

SOCIÉTÉ VINICOLE DE LA CÔTE-D'OR

NÉGOCIANT EN VINS

à BEAUNE (Côte-d'Or)

Agent général pour la Belgique :

A. LABEAUME

Rue Rasson, 96

BRUXELLES

Tél. 375.38

corsaires et ils allégèrent considérablement ainsi le blocus, qui pesait sur nos provinces.

Comme nous le montre si bien ce tableau de Van Cuyck, on vendait sur la grand'place les sacs de blé provenant



FIG. 13.

Ce jeton a été frappé en 1675 lors du départ du comte de Monterey, qui fut remplacé par le duc de Villa Hermosa comme gouverneur des Pays-Bas espagnols.

A droite, une femme assise qui représente la Flandre. Derrière elle se tient Mercure, le dieu du commerce, qui lui montre avec son caducée les fortifications que le comte de Monterey avait fait construire. Dans le fond, la ville d'Ostende.

des cargaisons capturées. Les corsaires ostendais occasionnèrent de très lourdes pertes aux armateurs ennemis. Jean Jacobsen et Jacques Besageau début et plus tard Philippe Van Maesricht se sont rendus justement célèbres dans ces guerres navales. (Fig. 11.)

Le tableau de Van Cuyck est particulièrement intéressant. On y voit revivre toute la vie si pittoresque et

si mouvementée d'autrefois. Regardez les saltimbanques, qui ont placé leur tréteau au milieu de la place. Regardez à gauche, il y a là au coin le corps de garde, devant lequel se promènent des militaires. Leurs hallebardes sont placées contre une latte pour ne pas abîmer la toiture, qui est très basse. Remarquez aussi au milieu de la rangée de maisons d'en face, la porte cochère. C'est là que se trouvait la remise de Jean Jacobsen, le fameux corsaire, mort en 1622.

C'est en 1672 que furent construites les écluses de Slykens et cet événement a été commémoré par une médaille, dont un exemplaire est conservé au musée. (Fig. 12.)

Vers cette époque, un commerçant dunkerquois, Jacques Hoys, qui s'était enrichi dans le commerce avec les Indes occidentales, était venu s'établir à Ostende et il y fonda plusieurs œuvres pieuses et charitables, dont un couvent de sœurs blanches (Conceptionnistes) et une école d'orphelins. La ville lui fut très reconnaissante pour tout ce qu'il fit en faveur de l'enseignement et de la religion, et elle ordonna de faire son portrait. Celui-ci se trouve maintenant au musée. (Fig. 14.)

En 1698, une société de navigation fut fondée à Ostende dans le but de faire le commerce avec les Indes, mais l'envenimeuse opposition des Provinces-Unies l'empêcha de réussir et entrava tous ses efforts. La société ne peut rien entreprendre. Quelques années plus tard pourtant, lorsque les Pays-Bas catholiques étaient gouvernés par l'empereur d'Autriche Charles VI, l'idée d'un commerce avec les Indes fut reprise et réalisée. Mais il fallut d'abord que la ville subit un nouveau siège. C'était en 1706. Ostende fut bombardée tant du côté de la mer par la flotte anglaise placée sous les ordres de l'amiral Fairburn, que du côté de la terre

par les troupes de Marlborough, le fameux général de la chanson! Et après quatorze jours, la garnison d'Ostende dut se rendre. La ville avait terriblement souffert du bombardement. « Aucune habitation n'était restée intacte, » dit Pasquini dans son *Histoire d'Ostende*. « Beaucoup avaient été totalement renversées. La maison communale s'était en grande partie écroulée, la tour avait été incendiée, les cloches du carillon brisées. L'église Saint-Pierre ou paroissiale, la tour, les cloches, l'église des Capucins et les couvents des religieuses, ainsi que l'arsenal, qui était d'une belle architecture, étaient à moitié détruits. »

Mais cette fois-ci encore, comme plus tard, comme toujours, Ostende se releva courageusement et la gravure de 1717, qui est au musée et qui montre la ville et le port tels qu'ils étaient au début de la domination autrichienne, prouve assez combien la reconstruction fut rapide. Deux navires partaient cette année-là pour l'Orient et désormais chaque année au mois de septembre des navires impériaux partiraient pour les Indes orientales. La conquête des Indes allait commencer! (Fig. 15.)

Voici d'ailleurs exactement l'origine de ce vaste mouvement d'expansion coloniale, qui partit d'Ostende au XVIII^e siècle : « Bien qu'il se parât fièrement du titre d'ancien officier de la marine royale de France, quand M. Gollet de La Merveille vint s'établir à Ostende vers 1713, il était plutôt désargenté et ne payait pas de mine. Aussi fut-il d'abord assez mal accueilli par les quelques armateurs de la ville auxquels il offrit ses services... Mais M. de La Mer-



FIG. 14. — Jacques Hoys.

veille était un de ces diables d'hommes à qui leur heureuse façon et leur amabilité naturelle donnent très vite beaucoup d'amis. » (DUMONT-WILDEN : *Profils historiques*.)

En 1715, La Merveille fonda donc à Ostende une société

MAISON FONDÉE EN 1840

VINS FINS



LABEAUME & C^{ie}

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS

Saint-Péray
(Ardèche)

Bordeaux



Rue Rasson, 96

Téléphone : 375.38

BRUXELLES

HOTEL
"LES DAUPHINS"

Digue centrale

OSTENDE



OUVERT TOUTE L'ANNÉE



TOUS LES CONFORTS



RESTAURANT

A LA CARTE ET A PRIX FIXE



HOTEL-RESTAURANT
"UNIVERSEL"

1^{bis}, Rue Adolphe-Buyt

OSTENDE

Téléphone : 779

DINERS A PRIX FIXE
& A LA CARTE

SALLE POUR NOCES
& BANQUETS

Local des

« ENFANTS DE TROUPE »

The
ALEXANDRA
HOTEL-RESTAURANT

Centre Digue de Mer, 52



OSTENDE



Pension de premier ordre

- Tout confort moderne -

PRIX TRÈS MODÉRÉS

pour équiper quelques navires et faire le commerce avec les Indes. Deux bateaux furent achetés en Zélande, qui reçurent les noms de l'Empereur Charles VI et de l'Impératrice, avec des passeports pour les Indes orientales. « La Merveille

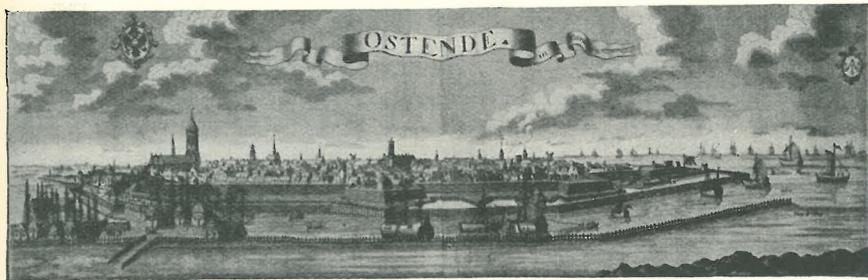


FIG. 15. — Ostende en 1717.

devait mettre à la voile pour Surate au mois de septembre 1715, lorsque les traverses et les représentations de la France, qui redoutait pour ses établissements coloniaux une nouvelle concurrence, empêchèrent le départ d'avoir lieu. » (MICHEL HUISMAN : *La Compagnie d'Ostende*.)

La Merveille resta donc à Ostende, mais en 1716 il vit arriver ici un navire de Saint-Malo, le *Grand-Dauphin*, qui venait de Canton et qui était commandé par son fils, Godefroid de La Merveille! « La charge du *Grand-Dauphin* se composait de poivre, de toutenague, de porcelaines, principalement de thé et d'étoffes de soie. » (HUISMAN.)

Ces marchandises furent vendues à Ostende à un très bon prix. Encouragés par ce succès, d'autres navires malouins vinrent bientôt à Ostende et finalement « le chevalier Godefroid de La Merveille reçut l'autorisation de conduire aux Indes le *Charles VI*, jaugeant trois cent cinquante tonneaux et percé de cinquante-deux canons ». (HUISMAN.)

Le 12 juin 1718, le *Charles VI* quittait triomphalement Ostende sous le commandement de La Merveille et la conquête des Indes commençait!

Le 5 août 1719, Godefroid de La Merveille recevait du nabab Sadatha-Kan l'autorisation d'élever une factorerie à Cabelon sur la côte de Coromandel. « La Merveille n'avait pas mal choisi l'emplacement de son comptoir. La langue de terre qu'on lui avait cédée n'était assurément pas très fertile, mais il y avait une grande rade de neuf à dix brasses de profondeur, où l'on pouvait recevoir de grands navires; une rade plus petite, où les bâtiments légers avaient seuls accès, mais où l'on pouvait approcher tout près du rivage; une rivière arrosait le territoire, où l'on trouvait de nombreuses fontaines d'eau douce. Cabelon, enfin, avait des carrières de pierres faciles à exploiter, et produisait un sel fameux « aussi bon que celui de Cadix » et qu'on transportait jusqu'au Malabar et au Siam. » (DUMONT-WILDEN.)

Actuellement encore on peut voir à Cabelon (Covelong), près de Madras, les ruines de la factorerie élevée par les Ostendais. C'est du moins ce que m'a assuré M. Cotton, auteur d'une *Liste des monuments de Madras*.

En 1719, l'Ostendais Philippe de Moor, commandant le *Saint-François Xavier*, quittait le port pour Canton. Il revint à Ostende en 1721. Son navire était armé de trente pièces de canon, car les voyages étaient alors très périlleux. La relation de ses aventures a été écrite par lui comme journal de bord et ce livre fait maintenant partie de la collection Van Iseghem.

Les capitaines ostendais eurent à lutter contre toutes

sortes d'ennemis, et d'abord contre les corsaires, qui furent lancés à leur poursuite. Le *Marquis de Prié*, dont Dewinter était le capitaine, fut capturé par un corsaire hollandais sur la côte de Guinée et déclaré de bonne prise à Delmina, possession hollandaise. D'après Pasquini, « le capitaine avec son équipage fut embarqué à bord d'un bâtiment hollandais, qui les ramena en Europe. Mais retenu dans la Manche par un vent contraire, Dewinter obtint d'être déposé sur la côte d'Angleterre, passa de là à Calais et vint à Ostende faire connaître sa mésaventure. Un courrier fut expédié en toute hâte à Bruxelles et rapporta avec la même célérité des lettres de représailles. On arma vite un navire, dont Dewinter prit le commandement et avec lequel il alla capturer à son tour le bâtiment hollandais, qui louvoyait encore dans la Manche, et l'amena au port, où il fut également déclaré de bonne prise le 23 octobre 1719 ».

Mais il y avait alors aussi beaucoup de pirates. Le capitaine Nash, qui commandait la frégate *la Maison d'Autriche*, venant de Canton, fut capturé par un pirate anglais près du cap de Bonne-Espérance, le 20 février 1720, et trois jours plus tard, ce pirate réussit encore à s'emparer du *Prince-Eugène*, capitaine Jean De Clerck, qui revenait des côtes de Malabar. Le capitaine et l'équipage du *Prince-Eugène* furent transportés sur le navire du capitaine Nash, qui put partir ensuite et qui arriva à Ostende le 28 juin 1720.

Les Hollandais et les Anglais, qui jusqu'alors avaient toujours pu vendre dans notre pays tous leurs produits coloniaux avec un très beau bénéfice, étaient excessivement jaloux et furieux de notre nouvel essai d'expansion écono-



FIG. 16. — Portrait de Charles VI.

mique. La direction de la maison des Indes orientales, établie à Londres, donna même des ordres pour faire tout ce qui était possible « pour rompre et nuire au commerce de ce pays ». Mais l'empereur Charles VI ne se laissa pas intimi-

der par ces menaces et il ordonna au gouverneur d'Ostende de dire aux navigateurs qu'il saurait « les protéger contre ceux qui voudraient injustement les interrompre. » En décembre 1722 il résolut de former à Ostende une compagnie, qui aurait le monopole du commerce dans les Indes orientales et occidentales ainsi que dans toute l'Afrique. Cette société, appelée depuis lors Compagnie d'Ostende, réunit par souscription publique le capital de 6 millions de florins. Les six mille titres furent souscrits à la Bourse d'Anvers au mois d'août 1723 en moins de deux jours. C'était un succès inespéré. En février 1724 les trois premiers navires de la compagnie sortaient triomphalement du port d'Ostende. (Fig. 17.)

Les commerçants d'Amsterdam et de Londres enrageaient maintenant de voir que l'Autriche enlevait notre pays à leur exploitation. Ils publièrent un tas de mémoires pour démontrer que Charles VI n'avait pas le droit de nuire à leur négoce. (Fig. 18.)

Chaque année quatre navires partaient maintenant pour la Chine, l'Inde et l'Afrique. La Compagnie d'Ostende réalisa bientôt de gros bénéfices. Son commerce en Chine devint même tellement rémunérateur qu'il compensait largement tous les déboires et les ennuis que lui suscitaient les Anglais et les Hollandais dans l'Hindoustan.

Parlant de notre essor colonial au XVIII^e siècle dans une étude sur les *Voyages et projets de colonisation* de la Compagnie d'Ostende, M. Gaston Dept a fait remarquer que notre pays n'avait guère pris part au vaste mouvement d'expansion que connut l'Europe aux XV^e et XVI^e siècles. S'il est vrai que les Flamands ont participé à la colonisation des Açores, qu'on appela d'abord îles flamandes, s'il est certain aussi que ce furent des Wallons, émigrés en Hollande, qui allèrent fonder New-York, il n'y eut pourtant jamais avant le XVIII^e siècle des expéditions belges soutenues sinon encouragées par les pouvoirs publics. Comme l'a si justement fait remarquer M. Dept, il n'y eut jamais chez nous avant le XVIII^e siècle un véritable milieu maritime et colonial, tel qu'on en avait à Amsterdam et à Londres et c'est cela surtout qui a rendu la tâche de nos armateurs si difficile. Tout était encore à créer au XVIII^e siècle!

Lentement les Pays-Bas catholiques sortaient de la misère, où les guerres du XVII^e siècle les avaient jetés. La vie semblait revenir dans notre peuple exténué. Déjà quelques manufactures se fondaient çà et là dans le pays, lorsqu'en 1727 l'empereur d'Autriche reçut un ultimatum de la France, qui s'était jointe aux deux autres puissances maritimes pour empêcher notre navigation et notre commerce. Cédant devant cette menace, Charles VI enleva provisoirement à la compagnie le privilège qu'il lui avait accordé cinq années auparavant. Il ne supprimait pas radicalement son octroi, mais il le suspendait pour une durée de sept ans. C'est qu'il espérait encore qu'il pourrait le rétablir plus tard. Hélas! il ne le put jamais. Il lui fallait le consentement de tous les États pour obtenir que sa fille Marie-Thérèse lui succédât sur le trône d'Autriche. Pour elle, il sacrifia la compagnie, sur laquelle il avait fondé tant d'espoir. Le 16 mars 1731, il signa à Vienne un traité qui interdisait formellement tout trafic colonial à notre société. L'essor économique et maritime de notre pays était de nouveau arrêté. (Fig. 19.)

On trouvera dans la collection Van Iseghem plusieurs jetons relatifs à la Compagnie d'Ostende et entre autres celui qui fut frappé après le traité de Vienne. (Fig. 20.)

En 1731, des marins de la *Ville de Vienne* arrivèrent à Ostende. Leur navire, qui avait pour capitaine Geselle, avait été capturé en 1724 par un pirate algérien à l'entrée de la Manche et pendant des années ils furent maintenus en esclavage,



FIG. 23. — Première vue d'Ostende, prise de la crique Gouweloos, près du fort de Slykens. Gravé par Masquelier en 1782 d'après un tableau de Le May.

malgré l'intervention de la Sublime Porte. Celle-ci, qui venait de conclure un traité de paix avec Charles VI quand ils furent capturés, ordonna au dey d'Alger de rendre le navire avec toute sa cargaison et son équipage et elle envoya même des plénipotentiaires à Tripoli pour cela. Mais les pirates s'obstinèrent. Non seulement ils refusèrent de rendre le navire, mais ils ne voulurent même pas entrer en négociation. Ce fut en 1731 seulement que la confrérie de la Sainte-Trinité de notre ville parvint à obtenir la libération d'une partie de l'équipage moyennant le paiement d'une forte rançon et en 1735 cette même confrérie racheta encore onze marins, qui arrivèrent ici à la fin de l'année.

En 1745, un Ostendais, François de Schonamille, agent principal de la Compagnie d'Ostende dans l'Inde, conservait encore avec quelques troupes la possession de Bankebasar, une de plus importantes du Bengale, espérant que l'empereur en tirerait parti pour faire renaître la navigation. « Assailli par une nuée d'Indiens, qui depuis longtemps le voyaient réduit à ses propres ressources, il périt glorieusement en la défendant à la tête d'une poignée de braves que les maladies avaient épargnés. » (PASQUIER.)

Le musée communal contient un beau portrait de Marie-Thérèse fait en 1768 par le peintre tournaisien Sauvage. Ce tableau lui avait été commandé par le collège des échevins. L'impératrice montrait alors un très vif intérêt pour notre population. Par une série de mesures, elle ranima et releva la pêche, qui était en pleine décadence. Pour favoriser le commerce, elle fit exécuter des travaux d'amélioration au port. C'est ainsi qu'en 1757 les écluses de Slykens furent réparées. Les scieries de Slykens et l'établissement d'une grande raffinerie de sel, auxquels Marie-Thérèse joignit l'entrepôt et le transit, avaient considérablement augmenté l'importance du commerce à Ostende. Le port devait avoir alors une très grande profondeur, car Bowens, l'auteur d'une histoire d'Ostende parue en 1792, raconte qu'en 1755 un trois-mâts anglais, qui venait de Liverpool avec du sel, coula près du quai et à marée haute on ne voyait plus que la pointe de ses mâts. (Fig. 21.)

Le plus grand choix du Littoral en Fourrures, Manteaux
et Pelleterie, vous le trouverez dans la plus
petite Maison de la Place



Maison Coppijn - Vandeperre

89, rue Christine, 89
OSTENDE



Compte chèques 178.511

Téléphone 767

BANQUE D'OSTENDE & DU LITTORAL

SOCIÉTÉ
ANONYME

FONDÉE
EN 1850

Anciennement E. VAN WYNENDAELE

AFFILIÉE A LA BANQUE DE BRUXELLES

Compte Chèques Postaux :
n° 3845

Place d'Armes, 3
OSTENDE

Téléphones : 60 et 90
Adr. tél. : Ostbank

SUCCURSALES A OSTENDE :

Place Marie-José, 1 (anciennement Crédit
Général Liégeois).
Compte Ch. Post. : 66.56 - Téléph. : 246, 715, 763
Boulevard Alphonse Pieters.
Digue de Mer, 41, Villa Miramar.
Téléph. : 21

AGENCES à

Blankenberghe - Wenduyne
Ghistelles - Furnes - La Panne - Nieuport
Middelkerke - Eerneghem.

HOTEL
de la **BOURSE**

Rue de l'Église, 12
OSTENDE

Téléphone : 1134

P.-H. DEVRIENDT

Pension complète
Boarding House

LOCAL

de l'Amicale des Officiers
de la campagne 1914-1918

The British
Travel Bureau

Rue de Flandre, 7

OSTENDE

Téléph. : 327

TOUS LES JOURS :

Excursions aux champs de bataille;
départ : 9 h. 30.

Zeebrugge et Bruges ; départ : 14 h. 30.

TOUS LES JEUDIS :

Excursions en Hollande. Visite du
marché de Middelbourg.

TROIS FOIS PAR SEMAINE :

1. Le grand tour des champs de
bataille de France et de Belgique.

2. Bruges, Gand, Bruxelles.

3. Les Ardennes : Dinant, Namur,
Rochefort.

VOITURES PRIVÉES — VISITE DES CIMETIÈRES

GUIDES ANCIENS COMBATTANTS

OSTENDE

SAVOY HOTEL

Téléph. 143

Propriétaire : Ed. DEFER

Coin avenue Léopold et rue Royale

En face du Kursaal et près des Bains — Next Kursaal and Baths

Chauffage central; 120 lits; confort moderne
Salles de bains privées
Fumoir — Hall — Auto à la gare
Restaurant à la carte et à prix fixe
Pension et arrangements pour familles
Auto pour excursions

Central Heating. Lift. 120 Beds
Hot and Cold running Water
Private baths. Smoking. Drawing rooms
Autobus meets the trains
Open all the year round
Restaurant à la carte and fixed prices — Pension
Auto for excursions

Téléphone 74

G. PÉRIER & C^o

Adresse télégraphique :
PERIERCO-OSTENDE

COURTAGE MARITIME — AFFRÈTEMENTS — EXPÉDITION
AGENCE EN DOUANE

White Star Line — White Star Dominion Line — American Line — S. A. Chargeurs Réunis
Union Castle Line — Nelson Lines — Compagnie générale Transatlantique — Wih. Wihelmsen
Cosulich Società Triestina di Navigazione

Bureaux : OSTENDE-Maritime, 4, Rue Cockerill

En 1771, on construisit le phare, qui existe encore maintenant. Un jeton, qui fut frappé à cette occasion, montre qu'on y faisait du feu pour guider les navigateurs vers l'entrée du port. Mais ce mode d'éclairage était tellement mauvais, surtout en cas de tempête, lorsque les bourrasques éteignaient continuellement le brasier, qu'en 1776 déjà le feu de charbons a été remplacé par des réverbères. (Fig. 22.)

Grâce aux encouragements de Marie-Thérèse, les mouvements du port augmentaient alors d'année en année, mais Ostende prit surtout un vif essor lorsqu'éclata la guerre entre l'Angleterre et la Hollande. Pendant quelques années, la navigation de ces deux grandes puissances maritimes fut arrêtée et seuls nos bassins pouvaient accueillir tous les bateaux. Comme le dit M. PIRENNE dans son *Histoire de Belgique* : « La guerre maritime qui éclata en 1778 entre la France et l'Angleterre et qui entraîna la Hollande à partir de 1780, anima le port d'Ostende jusqu'à la paix de 1783 d'une activité momentanée, mais qui dura assez longtemps pour donner au commerce et à l'industrie une impulsion qu'ils n'avaient plus connue depuis le XVI^e siècle. »

En 1756, il avait été question d'ériger Ostende en port franc, mais selon le rapport qu'en fit plus tard le prince de Kaunitz à Joseph II, ce projet dut être abandonné pour ne pas indisposer le Gouvernement français. « Comme dans ce tems là, écrit-il, on devoit avoir des attentions toutes particulières pour la France, avec laquelle on venoit de conclure le traité d'alliance, et que cette couronne ne pouvoit voir d'un œil indifférent l'érection d'un port franc sur nos côtes, dont l'Angleterre tireroit les principaux avantages, tandis qu'elle préjudicieroit au port de Dunkerque, feu l'Impératrice-Reine trouva bon de coucher pour apostille sur la consulte : il n'y a rien à inover, à cause des circonstances présentes : qu'on laisse tout comme cela étoit. » (Cité par M. HUBERT dans son livre sur *le Voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas*.)

Dès son avènement, Joseph II prescrivit au prince de Kaunitz de faire étudier par les services compétents la création d'un port franc à Ostende. « Il jugeait cette mesure indispensable, dit M. Hubert; pour lui la prospérité d'Ostende



FIG. 24. — Seconde vue d'Ostende, prise du côté de la mer. Gravé en 1787 par Masquelier d'après un tableau de Le May.

était chose précaire : la paix une fois rétablie, le grand mouvement commercial, né de la guerre anglo-hollandaise, reprendrait sa direction d'autrefois et Ostende serait de nouveau abandonné. Il s'agissait donc d'arrêter des mesures

rapides et efficaces pour fixer d'une manière solide et définitive les avantages récemment acquis.

» Quelles objections pouvait-on faire au projet? Les stipulations des traités? Les ménagements que l'on doit



FIG. 26. — Vue de la ville et du port. Gravé en 1784 par Daudet. Parmi les 82 planches qui composent l'œuvre de Daudet, on admire surtout, dit le *Grand Larousse*, une vue du port d'Ostende d'après Solvyns.

aux puissances voisines? Mais aucun traité ne contenait une clause interdisant la création d'un port franc sur le littoral belge; et que devait-on craindre des États voisins? Sans doute, la France usait à l'égard des Pays-Bas d'excellents procédés; mais pourrait-elle faire un grief au Gouvernement de Bruxelles d'une mesure d'ordre purement interne? Et quand elle-même avait établi le port franc de Dunkerque, avait-elle consulté ou simplement pressenti l'Impératrice? En cette matière, chaque puissance devait être juge de ses intérêts propres. » (*Le Voyage de Joseph II dans les Pays-Bas*.)

Après avoir effectué une inspection minutieuse de la côte belge et même visité le port français de Dunkerque, Joseph II promulgua en juin 1781 un décret conférant au port d'Ostende les avantages de la franchise, sauf quelques minimales exceptions.

« La mesure porta ses fruits, dit M. Hubert. Le port franc et la neutralité observée pendant la guerre anglo-hollandaise attirèrent à Ostende une foule d'étrangers et firent de cette ville le centre d'un commerce considérable. » D'après Pasquini, « des négociants comptaient jusqu'à vingt et même trente commis dans leurs bureaux et de quarante à cinquante ouvriers emballeurs dans leurs magasins ». La population s'accrut avec une rapidité telle que les logements devenaient extrêmement coûteux. Partout on construisait des maisons et aménageait des magasins. Une Bourse et une banque furent même érigées, tant le commerce était intense.

Trois superbes estampes ont été faites à cette époque pour montrer la beauté de notre port. Celle qui fut gravée par Daudet, d'après le célèbre tableau de Solvyns, est très recherchée. (Fig. 23, 24 et 26.)

A la fin du règne de Joseph II, la navigation vers les Indes fut reprise. La banque fondée à Ostende en 1782 par G. Herries avait fait une avance de fonds à la Compagnie de Trieste et celle-ci lui envoya en retour cinq navires venant des Indes. Leurs cargaisons ayant été vendues ici à des prix avantageux, plusieurs navires vinrent en 1786 vendre à Ostende des denrées coloniales. L'empereur encou-

NOUVELLEMENT INSTALLÉ



Confort moderne ■ Ascenseur

Cuisine soignée

PRIX MODÉRÉS

Restaurant
à prix fixe
et à la carte

BOULEVARD & NOUVEL HOTEL

18

Boulevard Van Iseghem

OSTENDE

TÉLÉPHONE 824

OSTENDE

BRUXELLES & NEW CLARIDGE HOTEL

27, DIGUE DE MER



OUVERT TOUTE L'ANNÉE

TARIF SUR DEMANDE

Eau courante dans toutes les chambres — Tout le confort moderne

APPARTEMENTS AVEC SALON ET BAIN PRIVÉ

PENSION A PARTIR DE 75 FRANCS PAR JOUR

GRAND GARAGE POUR RÉSIDENTS

Propriétaire : E. BLOEDBERGE

ragea alors les armateurs belges à faire eux-mêmes le commerce avec les Indes et il leur accorda sa protection. D'après Pasquini, depuis le 1^{er} avril 1793 jusqu'au 1^{er} juillet 1794, 27 navires sont entrés au port d'Ostende, venant directement des Indes. (Fig. 26 et 27.)

Ainsi, la période autrichienne fut pour Ostende une



FIG. 28. — Ostende en 1860.

époque particulièrement heureuse. Notre port semblait alors devoir reprendre le rôle qu'Anvers avait dû abandonner depuis la fermeture de l'Escaut.

Mais en 1792, les troupes de la Révolution vinrent à Ostende et elles plantèrent l'arbre de la liberté au milieu de la place d'Armes, devant l'hôtel de ville. Rejetées hors de notre territoire en 1793, elles revinrent en 1794, et Ostende connut alors un régime d'occupation, qui par ses réquisitions continuelles, la ruina bientôt totalement.

Le 19 mai 1798 une troupe anglaise débarqua dans les dunes à l'est du port et s'empara des écluses de Slykens, dont elle fit sauter deux piles, mais lorsqu'elle voulut se réembarquer, une forte tempête était survenue et elle ne le put pas. Le lendemain matin les Anglais furent attaqués par des troupes françaises accourues de toutes parts et ils durent se rendre après un combat acharné.

Un tableau de François Musin, qui se trouve dans la Salle Blanche, représente la flotte anglaise au moment du débarquement. On y voit deux embarcations sur lesquelles des soldats ont pris place. Ils vont débarquer dans les dunes et ils ont déjà un obusier avec eux. Un autre tableau de Musin, qui se trouve dans la salle du collège échevinal, représente la flotte anglaise qui bombarde la ville.

Quelques mois avant le débarquement anglais, le général Bonaparte était venu à Ostende inspecter les fortifications et les établissements militaires. Il avait vu la nécessité de mettre la ville en état de siège et après le bombardement la garnison d'Ostende fut considérablement augmentée. Des navires de guerre anglais cinglaient dès lors chaque jour devant la côte et chaque jour on craignait un débarquement.

La guerre avec l'Angleterre causa la ruine de notre port. En juin 1803, l'ensablement était devenu si grand, que l'on pouvait à marée basse franchir à pied l'embouchure du port. Mais le 10 juillet 1803 Bonaparte revint à Ostende et il ordonna la construction d'un bassin et d'une écluse de chasse ainsi que toutes sortes de travaux de réparation.

Napoléon arriva une troisième fois à Ostende au mois d'août 1804. Il venait alors inspecter l'armée dite du Camp de Bruges, qu'il avait formée comme celle du Camp de Boulogne dans le but d'envahir l'Angleterre. Vingt-cinq mille hommes, qu'il avait placés sous les ordres des généraux

Friant et Oudinot, étaient campés à l'ouest et à l'est d'Ostende. Le maréchal Davout commandait en chef cette armée et dans sa correspondance, qui a été publiée, on trouve beaucoup de détails sur l'organisation des camps près d'Ostende et sur la défense de la côte ainsi que sur l'arrestation et l'exécution d'un espion allemand, le baron von Bulow, qui s'était introduit dans les baraquements. Une belle lithographie conservée au musée représente un camp près d'Ostende en 1805.

Lors de son mariage avec Marie-Louise, Napoléon vint une quatrième fois à Ostende. Ce fut alors qu'il se fit présenter le bourgmestre, André Van Iseghem, et qu'il le décora de la Légion d'honneur. Le portrait d'André Van Iseghem se trouve à l'hôtel de ville, dans la salle du conseil communal.

Dans la même salle, où les portraits des bourgmestres successifs ont été réunis, on trouvera donc aussi ceux de Charles Delmotte et Jean Serruys, qui furent bourgmestres à Ostende sous le régime hollandais.

En novembre 1827, une baleine morte échoua sur la plage à l'est du port. Deux lithographies ont été publiées pour commémorer cet événement. On peut les voir au musée.

Vers cette date, les bains commençaient à attirer beaucoup d'étrangers à Ostende. Une lithographie conservée au musée et montrant le départ des Hollandais en septembre 1830, prouve qu'à cette époque il y avait déjà plusieurs cabines de bains sur la plage. Mais comme l'a fort bien montré CHARLES VAN ISEGHEM dans sa brochure sur *Léopold I^{er} et les bains d'Ostende*, c'est le premier roi des Belges qui a donné à notre ville la vogue et la notoriété qu'elle a conservées depuis. Les allées et venues du roi et de la famille royale ont été pendant longtemps la seule réclame en faveur d'Ostende et comme le disait excellemment le regretté bourgmestre Pieters dans le discours qu'il adressa au roi Léopold II lors de l'inauguration de la statue de Léopold I^{er} : « Nous ne pouvons oublier que ce fut la présence de ces

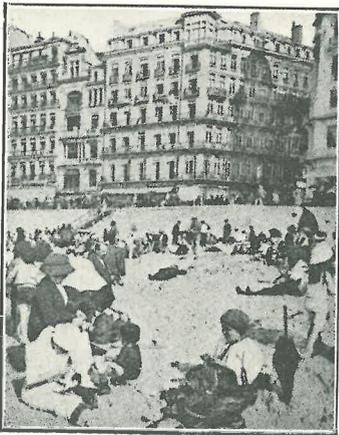


FIG. 29.

Hôtes qui permit à notre ville de devenir la plage favorite et élégante entre toutes! »

Léopold I^{er} est le créateur de notre cité balnéaire.

C. LOONTIENS,
Archiviste de la ville.



Situation unique en face de la plage principale des bains et à côté du Kursaal
The best situation of all facing the main bathing beach and close to the Kursaal

Helvetia Hôtel-Restaurant

62, DIGUE DE MER, OSTENDE (Belgique - Belgium) A. VROOME, Propriétaire

Confort moderne. Cuisine et Caves renommées Modern comfort. First class cooking. Renowned wine Cellars
150 Lits - Prix modérés - Ascenseur-Lift Moderate Terms - 150 Beds

OUVERT A PAQUES
CHAUFFAGE CENTRAL

OPEN AT EASTER
CENTRAL HEATING

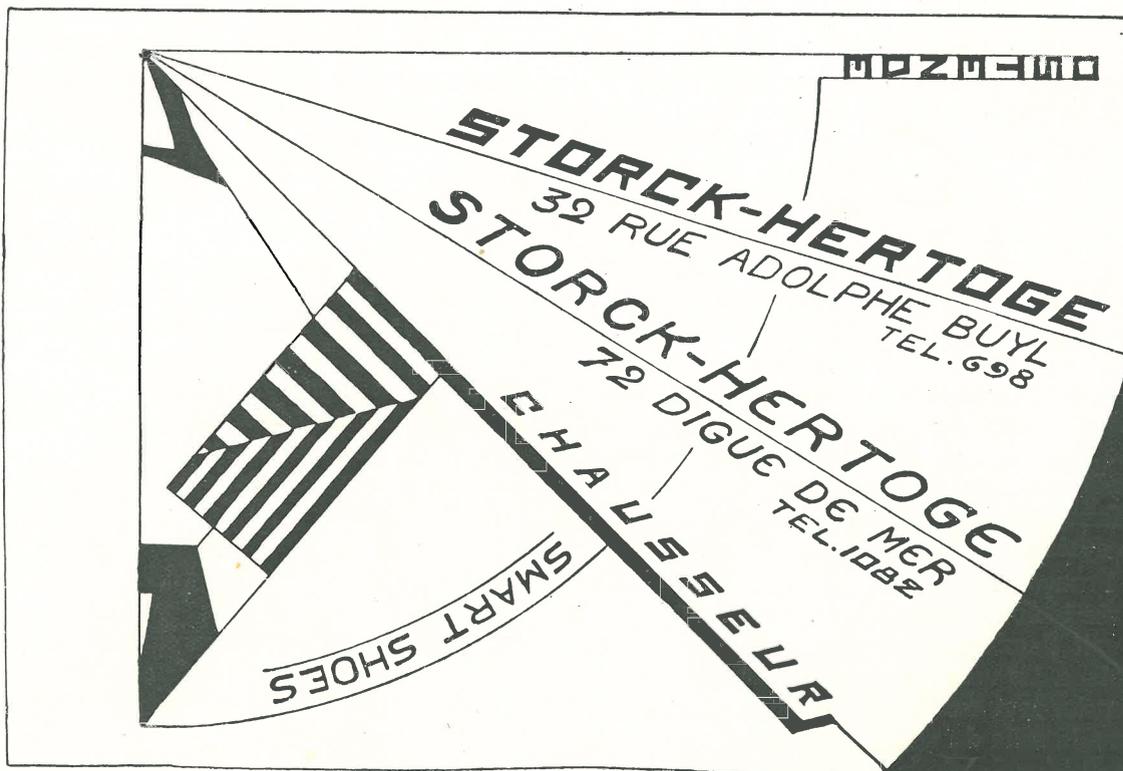
— RESTAURANTS: à la carte, à prix fixe, en pension —

ARRANGEMENTS POUR FAMILLES

Téléphone 200

Télégrammes: Helvetia-Hôtel-Ostende

Eau courante chaude et froide dans toutes les chambres. — Hot and cold running water in all the rooms.
CHAMBRES AVEC BAIN PRIVÉ. — ROOMS WITH PRIVATE BATH.



Société Anonyme & General Steam John COCKERILL Navigation C^o Ltd

Services combinés à GRANDE VITESSE

pour les marchandises entre LE CONTINENT ET L'ANGLETERRE et vice versa

DÉPARTS D'OSTENDE } pour TILBURY DOCKS - tous les jours, sauf le samedi
pour LONDRES direct (St. Katarina's Wharf) - deux fois par semaine

DÉPARTS DE TILBURY DOCKS: tous les jours, sauf le dimanche — DE LONDRES: deux fois par semaine

Les marchandises et les instructions sont à adresser à la Société Anonyme JOHN COCKERILL, à OSTENDE Avant-Port
Réexpédition pour toutes les villes de l'Angleterre et du Continent

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ET LES FRETS S'ADRESSER :

OSTENDE : Société Cockerill; The General Steam Navigation Co Ltd. BRUXELLES : 42-44, rue Bouvier LIÈGE : 80, rue Paradis

LONDRES : The John Cockerill Line, 37-38, Mark Lane, E. C. 3.;

The General Steam Navigation Co Ltd, 15, Trinity Square, E. C. 3.

II. — Une ère de prospérité (1830 à 1914)

Au cri de révolution qui partit de Bruxelles le 25 août 1830, Ostende se releva courageusement pour secouer le joug des Hollandais. Il y eut ici quelques bagarres et c'est dans l'une d'elles que se distingua Jacques Block, un pêcheur, à qui la garde civique d'Ostende offrit le 1^{er} octobre 1830 un fusil d'honneur. La plaque d'argent, qui ornait ce fusil, est conservée au musée de l'Hôtel de ville. On peut y lire en flamand : « A Jacques Block, la garde civique d'Ostende reconnaissante — 1830 ». Dans son roman *Pol Kraecke* qui fut édité à Paris, chez Figuière, en 1914, M. Émile Piers a raconté d'une manière très savoureuse le fait d'armes accompli par ce modeste pêcheur.

Comme on peut le voir sur une gravure qui est conservée au musée de l'hôtel de ville, les Hollandais quittèrent Ostende le 20 septembre 1830. Avec la révolution belge s'ouvrit une ère de prospérité pour Ostende. Sans compter les années pendant lesquelles l'Escaut resta fermé, ce qui força tout le commerce de notre pays à passer par Ostende, le port acquit bientôt une réelle importance non seulement pour la pêche, mais aussi pour l'industrie et le trafic. A partir de 1830, le sort d'Ostende ne fut d'ailleurs plus lié comme par le passé à celui de son port. La ville balnéaire se développa alors et celle-ci devint finalement si importante que le nom d'Ostende n'évoqua bientôt plus l'idée d'un port, mais uniquement celle d'une plage. Actuellement encore on ne songe pas autant aux installations maritimes d'Ostende qu'à ses admirables hôtels et son splendide Kursaal, dont la réputation est mondiale. C'est là un grand tort pourtant, car nos installations maritimes sont incontestablement de tout premier ordre. L'étranger, qui vient à Ostende en été, ferait bien de ne pas rester toujours sur la plage ou au Kursaal. S'il visitait le port et le quartier des pêcheurs, il serait étonné de tout le mouvement qu'il y a là et qui est fort curieux.

Ostende vit doublement de la mer. Elle en vit par sa plage, elle en vit par son port. C'est l'histoire de sa plage et de son port depuis la révolution belge jusqu'à la guerre mondiale que nous voudrions brièvement rappeler ici.

Parlons de la plage d'abord ! Il existe dans les archives de la ville un document daté de 1784, qui prouve qu'à cette époque, il y avait déjà des personnes, qui prenaient des bains de mer. Un certain William Hesketh adressa cette année-là une requête à l'empereur Joseph II afin de pouvoir construire sur la plage « une loge ou cabane temporaire, pour y vendre et débiter aux personnes faisant usage des bains, les rafraîchissements nécessaires ». L'autorisation lui fut accordée le 21 juin 1784.

Le nombre des baigneurs devait être alors très restreint, car ce n'étaient que les habitants des localités voisines et particulièrement les Brugeois, qui venaient à Ostende. Les dimanches et les jours de fêtes, il y avait ici un arrivage extraordinaire de véhicules de tous genres : pataches, coches, cabriolets, etc., mais nos visiteurs apportaient avec eux, dans leur voiture, toutes sortes de victuailles et ils repartaient déjà le soir, bien longtemps avant la fermeture des portes.

M. Georges Soyer, dont le livre sur Ostende pendant

la Révolution et l'Empire vient de paraître : *Le drame révolutionnaire et napoléonien à Ostende*, écrit qu'en 1804 le maire de la ville avait réclamé au général Friant, parce que les habitants ne pouvaient plus se promener sur la digue ni prendre des bains de mer. Le général Friant fit part de cette réclamation au maréchal Davout, qui commandait alors le camp de Bruges, ce corps d'armée que Napoléon avait formé en même temps que le camp de Boulogne pour envahir l'Angleterre. Et voici la réponse que reçut le maire d'Ostende :

« Monsieur le maréchal a trouvé vos observations trop bien fondées pour n'y pas faire droit, en conséquence des ordres ont été donnés pour que les habitants de la ville et les étrangers qui y séjournent puissent sans aucun empêchement jouir de la promenade de la digue et prendre des bains de mer. »

En 1824 la Société de rhétorique d'Ostende donnait comme sujet de concours : Pourquoi nos bains de mer sont célèbres et pourquoi l'on préfère notre ville à celle de Spa.

En 1825 un chirurgien d'Ostende, J. Dubar, publiait ici un livre intitulé *Le guide des baigneurs*. L'ouvrage contient une gravure, sur laquelle on voit une partie de la digue près du phare (le vieux phare, dit-on maintenant). Il y a là quatre cabines, dont l'une est tirée dans l'eau par un cheval, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Il y a aussi deux tentes, qui servaient probablement à des familles et où l'on se déshabillait à tour de rôle. Mais il y a aussi des gens qui se déshabillent sur la plage et dont les vêtements traînent sur le sable. Il y a enfin des messieurs, qui regardent les baigneuses, comme aujourd'hui !

« Je me propose, écrivait J. Dubar, de traiter exclusivement des bains de mer et plus particulièrement de ceux d'Ostende, si justement renommés dans tout le royaume. »

» De tous les lieux où l'on se rend pour prendre les bains de mer, Ostende est sans contredit le plus commode que l'on puisse trouver. La plage y est unie comme un plancher et la pente si douce qu'on s'aperçoit à peine qu'il y en a. Les baigneurs trouvent au bord de l'eau des tentes ambulantes disposées commodément et où, moyennant une légère rétribution, on peut se déshabiller et se r'habiller à l'ombre et hors de la vue des curieux, ce qui est un avantage inappréciable pour les dames; on peut s'abonner au mois ou pour une saison, pour l'usage de ces tentes où l'on a soin des vêtements de bain et où l'on trouve les accessoires désirables.

» Les étrangers qui fréquentent les bains d'Ostende peuvent s'y loger de différentes manières, soit dans les auberges, soit chez des particuliers. Parmi les premières, nous avons les hôtels proprement dits, c'est-à-dire où l'on ne tient point estaminet; ce sont : la *Cour impériale*, le *Lion d'or*, et pour les amateurs de la cuisine anglaise l'*hôtel d'Angleterre* et celui de Waterloo. Les autres auberges où l'on est aussi fort bien servi, à moindres frais, sont la *Fleur de blé*, la *Ville de Gand*, la *Harpe*, le *Grand Saint-Michel*, la *Conciergerie*, la *Schippershuys* et quelques autres. On

trouve en outre dans la ville toutes sortes de vêtements de bain pour hommes et pour femmes. »

Ainsi que le prouve la gravure de 1830, dont nous avons parlé déjà, la renommée des bains d'Ostende s'accrut à tel point que lorsque la révolution belge éclata, il y avait déjà six cabines sur la plage près du phare et une lithographie de 1834, qui est conservée également à l'Hôtel de ville, montre que le nombre des baigneurs et par conséquent des cabines, augmentait alors d'année en année.

Comme l'écrivait si bien M. Charles Van Iseghem dans une brochure publiée en 1896 et intitulée *Le Roi Léopold I^{er} et les bains d'Ostende*, c'est Léopold I^{er} qui a donné aux bains d'Ostende la renommée et la vogue qu'ils ont conservées depuis. Il serait fastidieux de donner ici la description ou même simplement la liste des visites faites par le roi et la famille royale à Ostende. Contentons-nous d'indiquer que c'est le 17 juillet 1831 que Léopold I^{er} est arrivé pour la première fois dans notre ville. D'après le *Moniteur belge*, Ostende était magnifiquement décorée, « les autorités et les particuliers n'ont rien négligé pour donner de la pompe à cette fête et Sa Majesté a été reçue avec un véritable enthousiasme ».

Comme le dit également M. Van Iseghem, les communications entre Bruxelles et Ostende étaient alors loin d'être ce qu'elles sont devenues à la fin du règne de notre premier roi. La route était très longue et très fatigante. Il fallait même un certain courage pour vouloir venir de si loin par les routes poussiéreuses et sous l'ardent soleil d'été. Mais le roi aimait les bains de mer et l'air du large. En 1834, il resta ici avec la reine pendant tout le mois d'août.

En 1835, 1836 et 1837 Ostende reçut encore la visite royale et en août 1838 le roi et la reine vinrent même assister à la fête inaugurale du chemin de fer. Une partie de cette fête, à savoir le feu d'artifice, dut, paraît-il, être remise à cause de la pluie, mais Leurs Majestés continuèrent à séjourner ici jusqu'au 23 septembre.

C'est le 30 novembre 1838 que fut signé l'arrêté royal donnant à la ville d'Ostende une charte avec la description de ses armoiries. Cette charte est conservée au musée communal. Elle prescrit clairement que les trois clés, qui figurent dans nos armes, ne peuvent pas être toutes du même côté, mais que les deux d'en haut doivent être tournées vers l'intérieur, donc l'une vers l'autre, Quant à celle d'en bas, le dessin, qui accompagne la charte, l'indique avec le panneton à droite. Aux XVII^e et XVIII^e siècles les trois clés étaient toujours tournées à gauche, comme on peut le voir sur les nombreux jetons de la collection Van Iseghem.

* * *

Le roi et la reine ayant donné l'exemple, il y eut en 1835 une grande affluence d'étrangers à Ostende durant l'été. Voilà pourquoi, en mars 1837, l'administration communale résolut de faire de grands sacrifices, afin de donner à ses hôtes les distractions qu'ils réclamaient. Il fut décidé alors de mettre en état quatre grandes salles de l'Hôtel de ville pour en faire un casino.

Les travaux furent exécutés sous la direction de Tilleman Suys, l'architecte du roi, et l'inauguration se fit par un grand bal le 25 juillet 1837. Le prix d'entrée était de deux francs et il y eut, paraît-il, beaucoup de monde. Voici ce que raconte le journal de l'époque *La Feuille d'Annonces* : « Les quatre salons éclairés aux bougies offraient un magni-

fique aspect. On s'extasiait principalement sur la richesse des draperies, des lustres et des candélabres, ainsi que sur le ravissant coup d'œil que produisaient les belles glaces qui ornent les cheminées. Les tentures des divers salons (rouges, bleues et chamois) s'harmonisant parfaitement, ont été trouvées admirables. Bref, il n'y avait qu'une voix pour louer le bon goût, qui a présidé au choix des ornements et de l'ameublement en général. »

Les soirées du Casino furent très suivies. L'abonnement pour toute la saison n'était d'ailleurs que de 15 francs par ménage pour les habitants de la ville. Les étrangers payaient 4 francs pour un abonnement de huit jours et 6 francs pour un abonnement de quinze jours. Pour un mois ils payaient 8 francs et pour la saison entière 10 francs.

L'exploitation du Casino se faisait par la ville sous la direction d'une commission administrative, dont l'échevin De Knuyt-De Brouwer fut le président dévoué.

L'*Album d'Ostende*, qui fut publié en 1841 par J. Elleboudt et dont le texte fut fourni par Émile de Laveleye, décrit de la façon suivante le Casino : « Le Casino se compose de quatre grands salons, dont l'un, construit dans des proportions colossales, est destiné aux concerts et aux grands bals; les trois autres sont décorés et meublés avec beaucoup d'élégance, le premier surtout, tendu en rouge, est riche et de bon goût; il fait parfaitement ressortir la toilette des dames. Il est seulement un peu sombre et exige beaucoup de lumières; c'est là que vient se terminer la journée du baigneur, au milieu du monde, qu'il a rencontré le matin. »

Dans ce même album on trouve deux belles lithographies représentant la partie de la digue près du phare où se donnaient alors les bains. Il y avait là un pavillon, qui depuis qu'il avait reçu l'honneur de la visite du roi, s'appelait pompeusement Pavillon Royal. Ce n'était au fond qu'une simple buvette, mais les baigneurs s'y donnaient rendez-vous et le succès de ce café était tel qu'en 1840 on envisageait déjà la possibilité d'y ériger un second. C'est le 19 avril 1840 que l'autorisation fut donnée à Ed. Belleroche de construire un grand bâtiment en bois, qui entourerait le phare et qui porterait le nom de Cercle du Phare.

En 1836 avait paru à Bruxelles une *Notice historique sur la ville et le port d'Ostende*, par Belpaire. C'était une brochure de 32 pages seulement, mais qui complétait très heureusement l'histoire d'Ostende publiée par Bowens en 1792. En 1842 et 1843 parut à Bruxelles une *Histoire de la ville d'Ostende* qui est restée jusqu'à nos jours le seul ouvrage complet sur l'histoire d'Ostende. Son auteur était d'origine italienne et s'appelait Pasquini. Officier comptable à bord du cutter de l'État *Louise-Marie*, Pasquini avait appris à connaître notre ville et il s'était intéressé à son histoire. Bien qu'il ait été surtout le traducteur de Bowens, son ouvrage mérite d'être cité et compulsé actuellement encore et cela principalement, comme nous le disions, parce que personne n'a entrepris jusqu'ici d'écrire une histoire complète d'Ostende et que M. Édouard Vlietinck s'est borné à étudier la période d'avant le siège et M. Georges Soyer la période française.

En 1843, un médecin d'Ostende, le Dr Verhaeghe, fit imprimer chez Elleboudt un livre sur *Les bains de mer d'Ostende*. Nous y trouvons un chapitre concernant la topographie d'Ostende, dont nous extrayons les passages suivants : « La ville est préservée par une belle et haute digue en pierres de taille, dont le sommet, couvert en briquettes unies comme le parquet d'un appartement et où la poussière

est inconnue, forme une promenade des plus agréables, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la mer. Cette digue, au pied de laquelle se trouvent les carrés des bains, communique avec les rues de la ville au moyen de deux ponts jetés sur les fossés des fortifications, de sorte qu'il n'y a qu'un pas de la Grand'Place aux bains.

» La plupart des habitants louent des quartiers, où les étrangers trouvent des soins empressés.

» Nous ne parlerons pas des établissements publics d'amusement, tels que le Casino, la salle de spectacle, etc., qui n'ont pas de rapport direct avec notre sujet; mais nous dirons quelques mots du pavillon des bains, construit par un particulier de la ville, le sieur Hamers, à l'une des extrémités et sur la crête de la digue de mer. Ce pavillon, dont l'élégante simplicité obtient des suffrages universels, renferme une grande salle de réunion et de restaurant, plusieurs cabinets pour l'usage de bains chauds d'eau de mer, meublés très convenablement et qui ne laissent rien à désirer. L'édifice est orné d'un péristyle couronné d'une galerie couverte. En face du pavillon et au bas de la digue se trouvent les carrés des bains, dont un est réservé aux dames exclusivement : on y trouve toujours un nombre considérable de voitures-baignoires pour l'usage des bains à la lame.

» C'est depuis que notre auguste Souverain a daigné venir passer tous les ans une partie de la belle saison aux bords de la mer à Ostende que notre ville a vu s'accroître le nombre des baigneurs dans une proportion remarquable. Pendant les mois de juillet, août et septembre de l'année 1842, il n'y a pas eu moins de 35,000 visiteurs, parmi lesquels plusieurs personnages de haute distinction. »

L'ouvrage du D^r Verhaeghe se termine en donnant le texte du règlement de police pour les bains de mer, qui fut voté en séance du conseil communal le 3 juillet 1841. Nous y trouvons les articles suivants :

« Il est défendu de se baigner dans le port, les bassins ou dans les fossés de la ville.

» Nul ne pourra, s'il n'est vêtu, se baigner entre les carrés que forment les jetées qui bordent la digue de mer.

» Le carré désigné par les poteaux portant l'inscription *Bains de Dames* est expressément réservé au sexe.

» La rétribution à payer par les baigneurs aux propriétaires des voitures et par bain, est fixée à soixante-dix centimes par individu isolément, pour deux personnes à un franc, pour trois à 1 franc 30 centimes, au dessus de ce nombre à 40 centimes par personne.

» Tout propriétaire de voiture-baignoire sera tenu d'avoir en réserve à la disposition des baigneurs et à proximité des biens du bain, une quantité suffisante d'eau douce, de vinaigre et de liqueur anodine d'Hoffmann. »

Deux lithographies d'après des dessins de A.-T. Francia, qui furent imprimées vers cette époque à Bruxelles par Degobert et Spelle, nous montrent ces carrés réservés aux baigneurs et la digue où se promenaient les élégants. Il y en a une surtout qui est très curieuse. On y voit deux sortes de cabines : les unes du modèle qu'on emploie encore aujourd'hui et qui sont en somme de simples maisonnettes au toit pointu, deux autres sont rondes et ressemblent plutôt à des kiosques. Toutes sont montées sur roues et des chevaux les traînent vers la mer. Deux cabines du premier modèle ont à l'arrière, au-dessus de la porte et de l'escalier une

espèce de baldaquin, qui servait probablement à protéger les baigneuses contre les regards trop indiscrets.

C'est en avril 1843 que le conseil communal d'Ostende adopta les conditions d'un contrat qui lui avait été proposé par le sieur Barreto-Belpaire pour l'établissement d'une maison de jeux à l'instar de celles qui existaient déjà en Allemagne.

Voici, d'après la *Feuille d'Annonces* de cette date, les distractions qu'Ostende offrait alors à ses visiteurs : « Le Casino, où les bals, les concerts et autres amusements se succèdent, la Société littéraire, où se trouvent les journaux de presque tous les pays de l'Europe, des brochures, un billard, un café tenu sur un pied magnifique, enfin le superbe établissement de bains et de réunion sur la digue de mer, la salle de spectacle, où la troupe dramatique de Bruges a l'habitude de donner des représentations, le cabinet d'histoire naturelle et de curiosités, unique dans son genre, à Slykens, sont des établissements, qui ne le cèdent en rien aux plus renommés de la Belgique.

» Puis des logements aérés, élégants et riches, des hôtels superbes et confortables, des rues larges, droites, bien bâties et propres au nombre de soixante, des maisons d'une belle architecture moderne, proportionnées à une population de plus de 13,000 âmes, mais qui se presse, se contente de peu d'espace pour laisser aux étrangers, qui affluent dans ses murs, la plus grande et la plus belle partie de ses habitations. »

C'est en 1843 qu'une usine à gaz fut construite à Ostende. Elle fut érigée sur un terrain appartenant à la ville, près du troisième bassin.

La saison de 1843 se distingua par un événement extraordinaire : l'arrivée et le séjour à Ostende de la reine d'Angleterre. La reine Victoria arriva ici le 13 septembre et elle ne partit pour Bruxelles que le 18, après avoir fait une visite à Bruges et à Gand. Des médailles ont été frappées pour commémorer le débarquement à Ostende et quelques-unes de ces médailles se trouvent dans la collection Van Iseghem, qui est conservée à l'hôtel de ville.

Le 4 août 1844 eut lieu l'inauguration de la station de chemin de fer située près du second bassin de commerce. La station n'était pas alors aussi grande et spacieuse que maintenant. Elle ne comprenait que la partie qui existe encore et où se trouvent les bureaux du télégraphe. Devant la station il y avait un assez grand jardin et c'est sur ce terrain précisément qu'a été construite la gare actuelle. Deux lithographies sont exposées au musée pour montrer la station telle qu'elle était jadis, l'une est de Borremans et l'autre de Stroobant.

En 1845 la direction du Casino fut confiée à deux Ostendais : A Liebaert et L. Vanden Abeele. La *Feuille d'Ostende*, qui annonçait cette double nomination, disait : « Indépendamment du jeudi de chaque semaine, où un bal à grand orchestre aura lieu, les salons du Casino seront ouverts le dimanche pour la danse et les bals d'enfants, de même que le mardi pour les soirées musicales. » Voilà donc les attractions qu'on avait à Ostende en été ! Il faut avouer que c'était peu. Il est vrai qu'il y avait alors encore une foire sur la place d'Armes. Cet amusement pour les villageois a été supprimé plus tard, comme faisant trop peu honneur à la Reine des Plages.

C'est en 1845 seulement que le « Cercle du Phare » dont la construction avait été autorisée déjà en 1840, fut enfin prêt et ouvert pour la saison. La direction du cercle crut

d'ailleurs nécessaire d'expliquer ce retard et elle fit savoir par la *Feuille d'Ostende* que « l'acte de concession du terrain n'ayant été passé que le 7 mai dernier, il a été hors de possibilité d'achever tous les travaux pour la saison. »

Elle fit savoir en outre que les statuts du cercle ne permettaient pas une admission publique, que l'établissement avait essentiellement pour but de « contribuer à l'agrément des honorables familles du pays et de l'étranger, notamment les jours de grande foule, de pluie ou changement de température, inconvéniens mieux appréciés par les anciens visiteurs de notre plage ». Il s'agissait donc de procurer un lieu de réunion pour les jours de pluie et de mauvais temps et c'est pour cela que les admissions se faisaient sur présentation.

C'est en 1845 encore qu'une chambre obscure fut construite au Pavillon royal. Le propriétaire de cet établissement, Jacques Hamers, obtint beaucoup de succès avec cette nouvelle attraction. Le public y était admis pour 25 centimes et on pouvait facilement reconnaître, paraît-il, toutes les personnes qui se promenaient sur la digue et sur la plage ainsi que sur l'estacade et on voyait même tourner le moulin du Sas-Slykens.

Voici un exemple fort caractéristique de la manière dont les écoles venaient à Ostende jadis. C'est un article de la *Feuille d'Ostende* du jeudi 3 septembre 1845. « Nous avons vu arriver hier vers midi deux gigantesques diligences à trois compartiments, remplies en dedans et au-dessus, d'environ quatre-vingt-dix jeunes filles, conduites par quatre sœurs de charité. C'étaient les élèves d'une école chrétienne de Roulers. Après avoir copieusement dîné ensemble à la Maison de Ville, elles ont été se promener en cortège sur la digue de mer et sur la plage, quelques-unes ont pris des bains de mer. Après avoir passé l'après-midi à Ostende, elles sont parties vers 5 heures 30 du soir pour retourner à Roulers. »

* * *

Le baron Émile de Laveleye, le grand économiste belge, qui écrivit dans sa jeunesse le texte de cet *Album d'Ostende*, dont nous avons parlé, reçut dix exemplaires en paiement de sa collaboration. Dans le recueil de *Lettres intimes* qui a été publié l'an dernier par la *Renaissance du Livre*, il y a une lettre charmante à ce sujet. Le jeune auteur y exprime l'espoir de pouvoir vendre ces dix exemplaires et avec les 80 francs produits par la vente pouvoir acheter de nouveaux livres.

En 1846 parut chez Elleboudt un nouvel *Album d'Ostende*, mais cette fois l'auteur du texte historique n'était pas mentionné. C'était le texte d'Émile de Laveleye tel qu'il avait paru dans l'album précédent, mais avec quelques corrections. En voici une par exemple. « La digue de mer ne fut pas toujours telle que vous la voyez : il y a peu d'années, un chemin pavé, inégal et raboteux, dans lequel la vague avait creusé de larges sillons, la couvrait sur toute son étendue : la circulation était difficile, sinon impossible. Aujourd'hui deux superbes pavillons s'élèvent sur la digue et offrent aux promeneurs un abri contre l'orage, un charmant lieu de réunion pendant les belles journées. L'un, le Pavillon Royal, est un café-restaurant, d'une belle construction et richement meublé, digne en un mot de la société qui fréquente nos bains. L'on y trouve en tout temps, en été comme en hiver, des bains chauds d'eau de mer. L'autre est un élégant pavillon qui entoure la colonne du phare ;

ses salons riches et spacieux, ses larges terrasses sont exclusivement réservées aux membres de la société, le Cercle du Phare, où viennent se réunir toutes les familles les plus distinguées que la saison des bains attire dans notre ville. »

Les lithographies de Borremans, qui accompagnent ce texte, nous montrent la digue et les deux pavillons vus de différents côtés, mais toujours évidemment en plein été, quand il y a beaucoup de monde. Sur certaines lithographies on voit la plage et à en juger par elles les cabines devaient être alors toutes du modèle actuel. Une lithographie, qui représente les baigneurs et les baigneuses prenant leurs ébats en commun, nous montre aussi deux cabines, dont l'une porte le n^o 41. Ainsi, il y avait déjà une quarantaine de cabines à cette époque!

En 1846, il eut pour la première fois une course de yachts à Ostende. Cette régates eut lieu au mois de juillet et obtint un réel succès. Quelques-uns des plus fins voiliers anglais vinrent à Ostende et la réception qui leur fut faite charma tellement nos yachtmen, qu'ils résolurent de revenir plus nombreux encore en 1847. Pour les régates de 1847, la commission organisatrice reçut en effet l'adhésion des principaux clubs d'Angleterre et le nombre des concurrents pour toutes les courses fut considérable. La commission des régates tenait ses réunions au « Cercle du Phare » et c'est de là que le public suivait les courses. Comme le disait la *Feuille d'Ostende* en 1846, cette « vaste construction située sur le point le plus avancé de la côte, offre l'avantage d'une triple terrasse d'une extrême hauteur et d'où l'on peut embrasser toute l'étendue de la rade et du pays environnant. Cet établissement, où les étrangers sont admis pour un abonnement modéré, est tenu par M. Edouard Devos, propriétaire de l'*Hôtel de la Cour impériale*. »

Si l'année 1846 fut celle des premières régates à voile, elle fut également celle des premières malles belges faisant un service régulier entre Douvres et Ostende.

Le 3 mars 1846, le bateau à vapeur *Le Chemin de fer* destiné à porter la malle à Douvres, partit d'Ostende pour la première fois. On estimait alors que ce bateau était d'une vitesse extraordinaire et que partant d'ici à 7 heures du matin, il allait arriver à Douvres avant midi. D'après la *Feuille d'Ostende*, il n'y avait qu'un départ par jour, le dimanche excepté. Le service se faisait alternativement par une malle anglaise ou par le bateau à vapeur royal belge *Chemin de fer*, capitaine Claeys. — 200 tonneaux. — Force 120 chevaux.

Puisque nous n'avons pas encore parlé du port, voyons maintenant un peu ce qu'en dit le rapport *Des voies navigables en Belgique* rédigé par l'inspecteur des ponts et chaussées J.-B. Vifquain en 1842 et publié à Bruxelles chez Decroye, imprimeur du roi.

D'après Vifquain, les dommages causés par l'écluse de chasse, dite écluse militaire avaient été tels que jusqu'en avril 1830 on ne put chasser l'eau qu'avec de très faibles chutes. La construction de cette écluse avait pourtant eu son utilité, car c'est grâce à elle qu'on était parvenu sous le régime hollandais à creuser dans la barre une cunette ayant environ 100 mètres de largeur et une profondeur variant de 20 à 80 centimètres sous la basse mer. Seulement, lorsqu'on fut arrivé à ce degré d'amélioration, le courant des chasses rencontra une trop grande résistance au fond du port et il attaqua alors la rive gauche (Ouest) où il y avait un banc de sable, facile à chasser, de sorte que l'avant-port et son entrée eurent bientôt une largeur

démessurée. La profondeur était devenue maintenant très variable et suivant le gré des vents elle prit même des directions, qui étaient très défavorables à l'abordage des navires.

L'ingénieur en chef De Brock, qui dressa vers cette époque un grand plan de la ville et de ses installations maritimes, appela l'attention du gouvernement belge sur cet état de choses et dans le but de diriger les chasses et aussi pour pouvoir en augmenter la masse, il proposa en 1833 de faire une estacade avec enrochement sur la rive ouest du chenal et de prolonger en même temps l'estacade de l'Est. Ces travaux furent exécutés par parties de 1834 à 1839.

D'après Vifquain, le port d'Ostende pouvait recevoir en 1842 des navires d'un tonnage très élevé. Il pouvait contenir jusqu'à quatre-vingts navires de 150, 300 et 400 tonneaux si le vent n'était pas trop fort et dans les gros temps, 54 navires pouvaient y rester en sécurité. Le port d'échouage assigné aux pêcheurs pouvait recevoir 80 chaloupes de pêche. Le port intérieur se composait alors uniquement des trois bassins de commerce, qui existent encore, mais dont il est question de supprimer au moins le troisième.

Emile de Laveleye écrivait pour l'*Album d'Ostende* de 1841 : « Aujourd'hui la destinée de la ville et celle du port ne sont plus liées : la ville est brillante, le port languit ; la pêche seule, qui l'a soutenu dans son enfance, revient encore maintenant l'animer, et le nourrir, lui et ses matelots. La pêche du hareng, longtemps abandonnée, vient de nouveau d'être entreprise. et le gouvernement en secondant les armateurs, ne négligera rien pour faire revivre une branche d'industrie que la Hollande seule exploitait. »

Dans l'*Album pittoresque* qui parut en 1846 nous trouvons encore les passages suivants :

« Le port tel que nous le voyons aujourd'hui est encaissé entre deux estacades formées d'énormes poutres et qui s'avancent bien loin dans la mer ; ces estacades guident les navires à l'entrée du port et limitent la largeur du chenal. Pendant l'été, elles offrent aux baigneurs une charmante promenade : à chacune des extrémités est établi un large plancher, entouré de bancs, d'où l'on peut assister pendant les belles journées au spectacle si varié, si animé que présente le mouvement du port.

» A l'extrémité de l'arrière-port sont construites les écluses de chasse, dont le jeu assidu garantit le port contre les ensablements que les forts vents d'ouest tendent sans cesse à y former.

» La première de ces écluses, celle dite écluse française ou de Raffenu, fut construite par ce célèbre ingénieur en 1810 et joua pour la première fois le 30 décembre de cette même année. La force de l'écluse Raffenu étant insuffisante, le gouvernement néerlandais fit construire en 1810 l'écluse de navigation et de chasse, dite écluse militaire. C'est au jeu combiné de ces deux écluses que le port d'Ostende doit non seulement son existence, mais même une profondeur telle que les navires du plus fort tonnage peuvent y entrer. »

* * *

En 1830 parut à Ostende, une brochure intitulée *Notice historique du commerce des Pays-Bas*. Son auteur était J.-B.-H. Serruys, ci-devant membre des États généraux, qui avait écrit cette étude dans ses moments de loisir et comme il le disait dans l'avant-propos, daté du 20 octobre 1830, « longtemps avant la révolution mémorable qui vient

de délivrer notre belle patrie de l'oppression hollandaise ». Dans cette étude, Serruys indiquait aussi les ressources de notre pays. « Le commerce d'Anvers se relève avec une rapidité étonnante, écrivait-il, et dans la Flandre, sur les bords de la mer du Nord, on a les ports de Nieuport et d'Ostende, dont le dernier, vaste et commode, était devenu avant l'entrée des Français, en 1794, le point central d'un très grand commerce maritime ; plus de quinze cents navires, de toute grandeur, y entraient par année et plusieurs montaient jusqu'à Bruges, dont le port est en quelque sorte la continuation de celui d'Ostende. »

Lorsque le roi Léopold I^{er} fit son entrée à Ostende le 17 juillet 1831, le bourgmestre Lanszweert lui présenta les clés des portes de la ville en lui disant : « Comme bourgmestre d'Ostende, je présente à Votre Majesté les clefs de la ville. Ces mêmes clefs ont été offertes à l'empereur Joseph II, dont les Ostendais bénissent encore la mémoire. Ce prince a fait fleurir notre ville en lui accordant le port

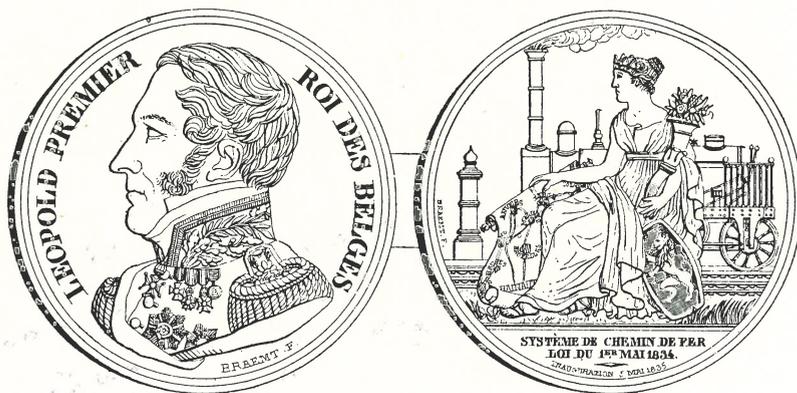


FIG. 30.

Médaille frappée en 1835 à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer en Belgique. Buste de Léopold I^{er} en uniforme de général en chef. Au revers : femme assise personnifiant le commerce. Sur la carte, qu'elle tient en main, on peut lire les noms des villes reliées par le chemin de fer : Anvers, Gand, Bruxelles, Malines, Bruges, Ostende, etc., avec au bas Hainaut.

franc. Comme lui, Votre Majesté saura protéger notre commerce et notre navigation et rendre à la ville d'Ostende son ancienne prospérité. »

Le roi répondit au bourgmestre que les clés de la ville ne pouvaient se trouver en de meilleures mains et qu'il le pria donc de les garder. Elles sont conservées maintenant au musée communal.

A cette époque, on ne songeait qu'au port et à son ancienne prospérité. On croyait qu'il suffisait de l'appui du gouvernement et de la sollicitude du roi pour faire d'Ostende un grand centre commercial, comme elle l'avait été au temps de Joseph II par un concours de circonstances indépendantes de la volonté de cet empereur. Léopold I^{er} fit plus et mieux que lui assurément. Il protégea et aida Ostende pendant tout son règne. Il en fit sa résidence d'été. Grâce à lui, notre plage est devenue célèbre et notre ville prospère, bien plus prospère qu'au temps de la franchise du port.

« Au jour où nous écrivons, disait Pasquini à la fin de son *Histoire d'Ostende* (c'était le 14 août 1842), la ville déjà encombrée, reçoit encore trois convois de quarante-six voitures, pleines d'étrangers. Beaucoup quittent nos murs, ne trouvant où se loger et ne pouvant même se faire servir à manger. Désormais les quartiers seront sans doute retenus six mois d'avance. »

La construction d'une ligne de chemin de fer reliant

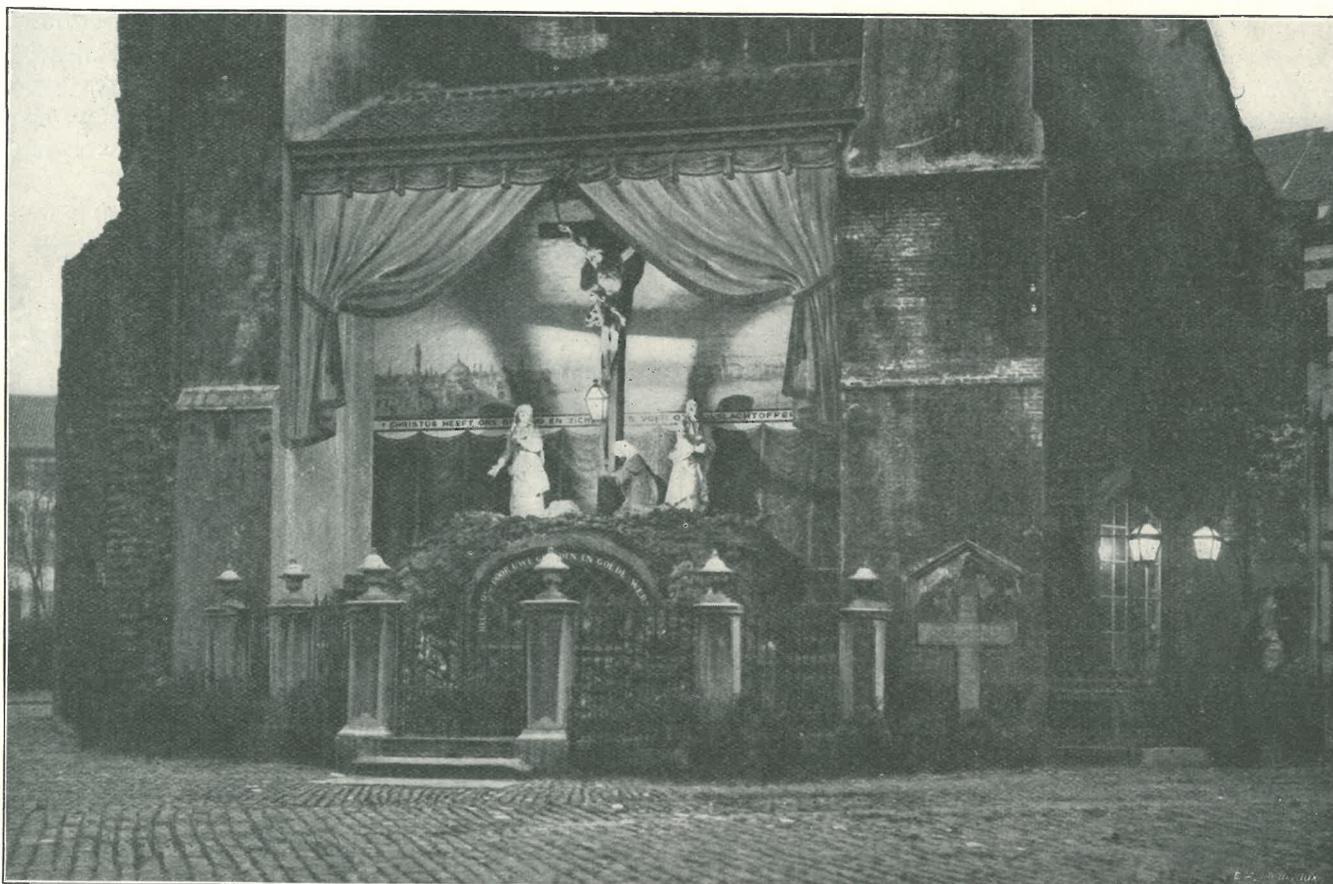
Ostende à la capitale avait fait beaucoup pour augmenter le nombre de nos visiteurs. L'établissement d'un service de paquebots entre Douvres et Ostende augmenta évidemment encore l'affluence d'étrangers. L'exploitation du service belge commença, ainsi que nous l'avons vu, par un seul bateau le 3 mars 1846. Un second paquebot entra en service le 10 août 1847 et un troisième à la fin de décembre de la même année.

Ce fut en 1847 également que parut à Ostende un album des *Monuments et vues d'Ostende*, dessinés d'après nature et lithographiés par F. Stroobant. La description historique était fournie cette fois par J.-B. Lauwers. Comme l'album

de Stroobant. C'est là que M. Ensor reçut ses premières leçons de peinture de Van Cuyck.

Puisque nous parlons du vieil Ostende, rappelons encore que la rue de l'Église s'appelait au XVIII^e siècle rue Droite de l'Église (Rechte Kerkstraete) et que la rue Saint-Paul comprenait au XVII^e siècle la rue du Bout du Monde, nommée celle-là d'après l'enseigne de la brasserie de l'échevin Liévin De Clercq. Ah! les pittoresques noms de rues d'autrefois! Rue du Chat (c'est la rue de Flandre), rue du Singe (rue de Brabant), rue du Lait battu (rue Christine). Ils rappellent la toute petite ville d'autrefois!

Dans l'album de Borremans la première planche repré-



Calvaire édifié en 1764 par la confrérie du Mont de Charité.

(Phot. Antony, Ostende.)

édité en 1846, celui-ci commence par une vignette, mais au lieu de dessiner tout simplement le Cercle du Phare comme Borremans, Stroobant dessina la digue et la plage avec au fond l'entrée du port, le bout des estacades.

La première planche, que nous trouvons ensuite dans son album, représente la rue de l'Église, à l'intersection de la rue Saint-Paul. On y voit le portail de l'église paroissiale et le calvaire au pied de cette tour, qui existe encore et qui seule a pu être sauvée de l'incendie du 14 août 1896, quand toute l'église a brûlé, ainsi que nous le raconterons plus tard. C'est au pied de cette tour qu'on a placé en 1926 le portail de l'ancienne église, comme une relique du vieil Ostende.

Le calvaire, qui a été restauré également en 1926, a été édifié par la confrérie du Mont de Charité en 1764 et reconstruit en 1819. En 1861, Michel Van Cuyck fut chargé par cette confrérie de peindre le mur du fond. Van Cuyck habitait alors dans la rue de l'Église au coin de la rue Saint-Paul, dans cette maison qu'on voit si bien à droite sur le dessin

sente également la rue de l'Église, mais à l'autre bout, avec le coin de l'Hôtel de ville, où il y avait une prison. (On voit d'ailleurs des barreaux devant la fenêtre d'en bas!). Il n'y avait alors pas encore de balcon à l'étage ni de marquise pour détruire toute la beauté de la façade. Comme on peut en juger par une planche dans l'album de Stroobant, l'Hôtel de ville avait un très bel aspect, bien qu'il lui manquât une tour et qu'il y avait à sa gauche une petite maison n'ayant aucun style, qu'on a démolie depuis. On a pu rétablir ainsi la façade telle que le moine Jean Vryeels l'avait conçue quand vers 1710 on lui demanda de faire un plan pour un nouvel Hôtel de ville. Le centre de la façade était jadis orné d'une horloge. Il y avait déjà la statue de Mercure sur le pignon. Au milieu de la place se trouvait une lanterne. Il n'y avait donc pas encore de kiosque, mais le dimanche en été on y plaçait des tréteaux pour la musique de la garnison ou celle de la garde civique, qui donnait des concerts de midi à une heure. Toute la jeunesse d'Ostende se promenait là, après la messe de 11 heures!

La rue de l'Église était jadis, surtout avant la construction de la station, une des principales artères de la ville et c'est bien pour cela d'ailleurs que l'album de Borremans et celui de Stroobant commencent par nous la montrer avant toutes les autres. Il y avait alors dans cette rue l'école de navigation, qui comptait déjà un grand nombre d'élèves. C'est dans la rue de l'Église qu'on voit encore actuellement une des plus belles et des plus anciennes maisons que nous ayons à Ostende, celle de M^e Perier, en face des bureaux de l'Hôtel de Ville.

Dans l'album de Stroobant nous remarquons aussi une très belle vue de l'intérieur de l'église incendiée depuis. Cette église était, paraît-il, richement ornée. Il y avait là plusieurs beaux tableaux de Van Oost, mais ceux-ci furent heureusement donnés au musée de la ville quelques années avant l'incendie et ils ont été sauvés ainsi du désastre.

L'album de Borremans se termine par une lithographie représentant le bal du Casino et nous retrouvons à peu près le même dessin dans l'album de Stroobant : mêmes couples qui dansent et mêmes demoiselles n'ayant pas de cavalier et attendant patiemment, assises sur un banc. Ah, que cela devait être amusant un bal au Casino ! « Le soir chacun se porte au Casino, nous dit l'*Album pittoresque* de 1846. Là, comme sur la digue, tous et toutes se retrouvent ; c'est le rendez-vous général, on cause, on rend compte de sa journée, on parle des projets du lendemain ; souvent on danse, d'autres fois on y fait de la musique ». J.-B. Lauwers écrit également : « Les journées se terminent invariablement à Ostende par une soirée au Casino. Il n'est personne qui ne se donne rendez-vous dans ces superbes et riches salons, soit en quittant la promenade, soit en sortant du Cercle du Phare ; tout y est riche et de bon goût ; on y danse, on y cause et on y fait de la musique. »

Le Cercle du Phare, centre de la plage d'autrefois, est représenté sous tous les aspects et de loin et de près dans les deux albums. Celui de 1846 n'aime pourtant pas beaucoup cette

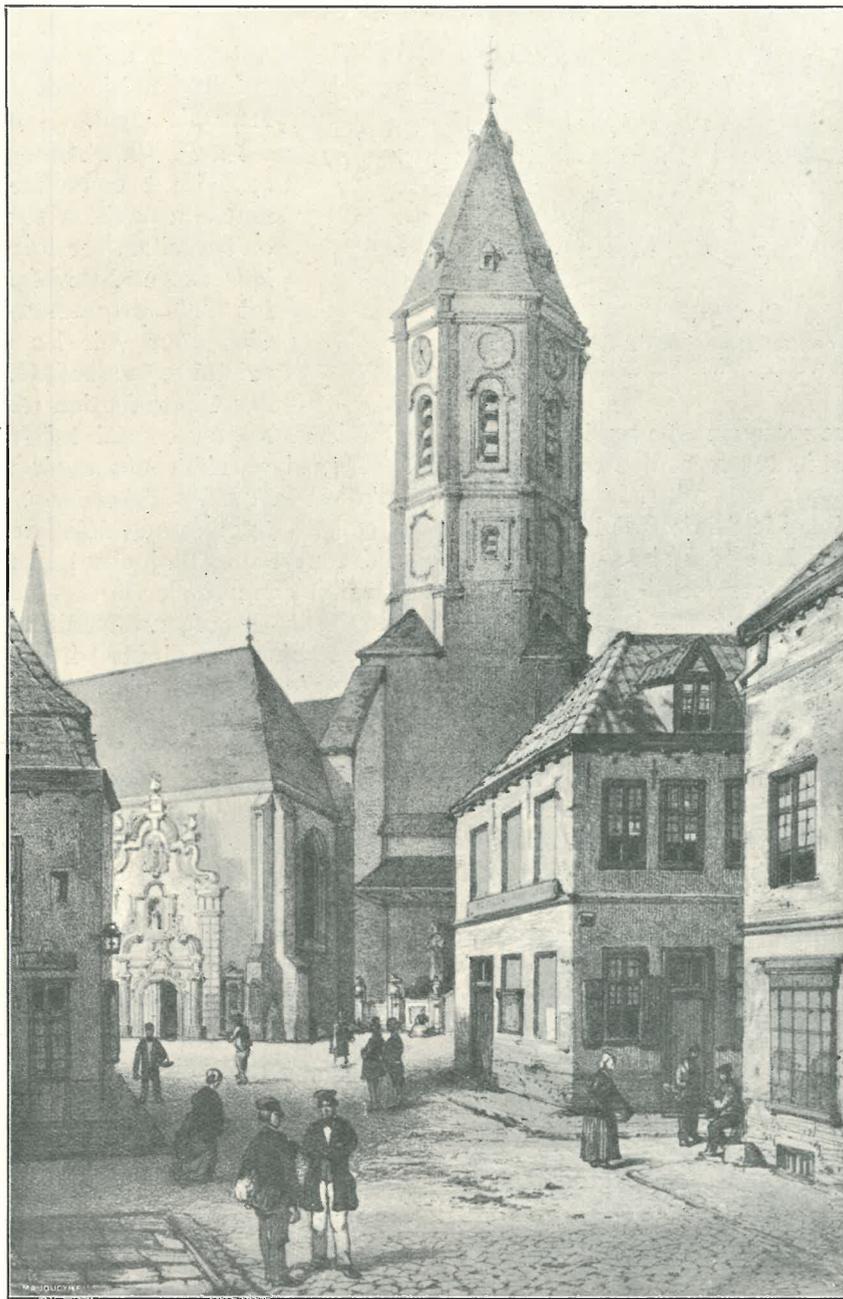
vaste construction, qui masque presque complètement le phare. « Aujourd'hui, dit-il, cette élégante colonne, chef-d'œuvre de style toscan, le seul monument remarquable d'Ostende, se trouve masquée par le pavillon du Cercle du Phare. C'est une maladresse, une faute énorme, un péché irrémissible que l'on a commis. »

Il ne le condamne pas absolument d'ailleurs, car « si l'art y a perdu, l'habitant d'Ostende et l'étranger y ont gagné un charmant lieu de réunion pendant la saison des bains, où tout le beau monde se donne rendez-vous. » Ce beau monde, Borremans nous le montre ! Il y a là des gens qui regardent les baigneurs du haut de la digue en s'appuyant sur la balustrade, mais il y en a aussi qui, pour voir de plus près sans doute, se sont assis sur le talus et qui y semblent très à l'aise sur les pierres bleues. Dans l'album de Stroobant ces curieux sont supprimés. L'artiste les jugeait, probablement, trop vulgaires.

Outre la terrasse, où l'on était bien à l'abri du soleil tout en ayant l'air du large, on pouvait se mettre encore sur le toit de la galerie, qui entourait le Cercle du Phare et comme Borremans nous le montre, on pouvait aussi se rendre sur le toit du bâtiment lui-même et il y avait même des amateurs pour aller au sommet du phare. « Pour y monter, dit l'*Album pittoresque*, la fatigue est petite et la vue est admirable : on découvre l'Océan, les dunes, Ostende et le port à ses pieds ; au loin la belle Flandre avec ses campagnes si fertiles et si variées, quelques villages blancs qui se cachent

dans les feuillages, de hauts clochers, la grosse tour de Bruges et là-bas, au nord, la côte lointaine de la Hollande. »

A côté du Cercle du Phare, vers l'ouest, il y avait le Pavillon Royal. Borremans nous le montre avec la galerie que son propriétaire, Jacques Hamers, venait de faire construire comme une annexe à l'ouest du bâtiment primitif. Il est une chose curieuse et qu'on ne remarque pas assez : l'expansion de la ville vers l'ouest. Ainsi les bains ! Autrefois ils se donnaient donc près du port, sur la petite plage qui existe encore, mais



La rue de l'Église en 1847.

(Lith. de Stroobant.)

où l'on ne va presque plus. C'est là que les étrangers se réunissaient jadis, c'est là qu'il y eut le premier hôtel sur la digue. Le premier Kursaal, nous le verrons, n'a pas été construit à l'endroit où il est maintenant, mais bien plus à l'est, presque au milieu de la digue, qui sépare le Kursaal

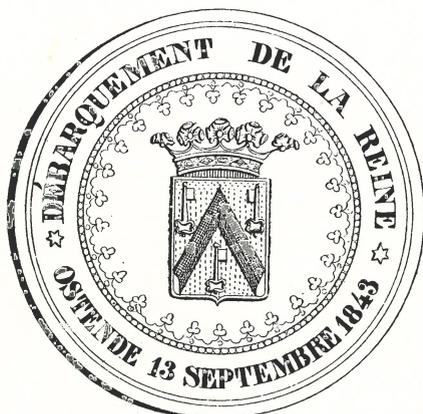


FIG. 31.

Jeton frappé en commémoration du débarquement de la reine Victoria à Ostende en 1843.

actuel du vieux phare. Si ce mouvement vers l'ouest continue, le *Palace Hôtel* sera bientôt le centre des bains et des festivités...

Mais revenons au passé. Entre le Cercle du Phare, dont le directeur gérant était alors R. Maertens et le Pavillon, qui appartenait à « Kootjen Amers », comme disaient les Ostendais, il y avait, d'après Borremans, un escalier en bois pour ceux qui voulaient se rendre sur la plage. Cela n'était pas toujours possible d'ailleurs et il a bien soin de nous le montrer : à marée haute, les vagues venaient nettoyer une grande partie de l'escalier. Dans le livre de Malvida von Meysenbug : *Eine Reise nach Ostende* (1849), qui fut publié à Berlin en 1905, avec une préface de Gabriel Monod, nous lisons que les chaises, qu'on donnait alors en location sur la plage, devaient être portées sur la digue, lorsque la marée montait.

Cette brave Allemande n'aimait pas de devoir payer pour une chaise et elle se mettait plus volontiers sur la terrasse du pavillon du phare, d'où elle pouvait voir toute la plage et surtout la mer tant admirée à l'époque romantique.

* * *

Dans l'*Album pittoresque*, il y a une vue de la ville et du port qu'il est intéressant de comparer avec cette vue de la ville et des bains que fit Borremans en 1834 et qui n'est d'ailleurs qu'une copie d'un dessin de Rottigni. La lithographie de 1834 a été faite à l'occasion du séjour du roi et de la reine à Ostende.

Cette année-là, le seul hôtelier ostendais, qui crut nécessaire de faire un peu de réclame pour son établissement, fut J. Moens, « aubergiste à la Conciergerie de la maison de ville » qui fit savoir par la *Feuille d'Ostende* qu'il tenait table d'hôte et logeait à pied et à cheval. Pour attirer les foules et égayer le séjour du roi et de la reine, l'administration communale (on disait alors la régence) avait pourtant décidé de faire de grandes fêtes pendant la semaine de l'Assomption.

Qu'on en juge par ce programme : Dimanche 10 août, mats de cocagne et tournois; lundi 11, course de canots en

mer; vendredi 15, tir à l'arc; le soir, grand feu d'artifice (tiré à l'ouest du troisième bassin); dimanche 17, tir à la cible chinoise, grand concert, bal. Comme on le voit, c'était soigné!

Quand on apprit à Ostende que le roi et la reine allaient venir, on ne savait pas encore où ils voudraient loger, ou bien chez le bourgmestre Lanszweert, rue du Quai, où avaient logé Napoléon en 1810 et 1812, l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, en 1814 et le roi Léopold I^{er} lui-même en 1831 et 1833, ou bien dans la maison de la rue Longue, qui appartenait à Édouard Serruys. Ce fut celle-ci qui fut choisie par Leurs Majestés et qui devint le palais royal.

La *Feuille d'Annonces*, du 28 juillet 1834, tout en faisant connaître ce choix, ajoute « que le nouveau pavillon sur la digue de la mer, auquel on travaille avec force, serait également destiné à leur usage ». Ce bâtiment, nous l'avons dit, ne fut d'abord qu'une simple buvette, mais le roi y vint pour voir les courses de canots et le propriétaire, Jacques Hamers, en profita pour demander l'autorisation d'appeler son établissement le

Pavillon Royal, ce qui lui fut accordé de bonne grâce.

Le roi aurait voulu avoir un palais sur la digue, car, d'après la *Feuille d'Annonces*, du 18 août 1834, l'architecte Suys, dont nous avons déjà parlé, fut appelé près de lui pour faire un plan et le journal du 25 août assure que l'administration communale (la régence) aurait offert un terrain à proximité de la mer. « On dit même que les travaux commenceront bientôt » ajoute-t-il encore. Il n'en fut rien, hélas! et ce n'est qu'en 1863 qu'un pavillon fut construit pour la famille royale sur les dunes.

En comparant la situation de 1846 à celle de 1834, les Ostendais ne pouvaient pourtant pas se plaindre. Grâce aux communications rapides par chemin de fer et par paquebot, le nombre d'étrangers augmentait d'année en année et la *Feuille d'Ostende* du 2 août 1846 l'avoue d'ailleurs, lorsqu'elle écrit : « Dans ce moment nous pouvons dire qu'Ostende présente l'aspect d'une véritable capitale; il y a un mouvement extraordinaire et continu dans presque toutes les rues. Les étrangers venus cette année pour les bains sont très nombreux et nous voyons par la liste des étrangers que le nombre dépasse de beaucoup celui de l'année dernière à cette époque. Aussi les amusements s'y multiplient d'une manière extraordinaire; outre les nombreux plaisirs que procure continuellement aux étrangers la mer, tous les jours nous avons dans les beaux salons du Casino des concerts, des bals, des cours de physiologie, etc., etc. Ceux qui se rendent au spectacle y passent aussi leur soirée agréablement.

» N'oublions pas de dire que la société de musique Noris est venue on ne peut mieux à propos pour rehausser de son éclat tous ces amusements. Cette belle musique se fait enten-



FIG. 32.

Médaille frappée à l'occasion de la visite de la reine d'Angleterre au roi des Belges en septembre 1843. — Au revers les noms des villes visitées : Ostende, Bruges, Gand, Bruxelles, Anvers.

dre tous les jours en public, tantôt sur la grand'place, tantôt sur la digue de mer et dans plusieurs établissements publics. »

Il suffit d'ailleurs de consulter les listes d'étrangers publiées depuis 1837 par la *Feuille d'Annonces*, qui est devenue, en 1845, la *Feuille d'Ostende*, pour se rendre compte du succès croissant de notre plage et de nos bains. Mais non seulement le nombre d'étrangers augmentait alors d'année en année, notre population aussi croissait constamment. En 1830, il n'y avait que 10,999 habitants, en 1840, il y en avait déjà 13,293 et en 1850, exactement 14,841.

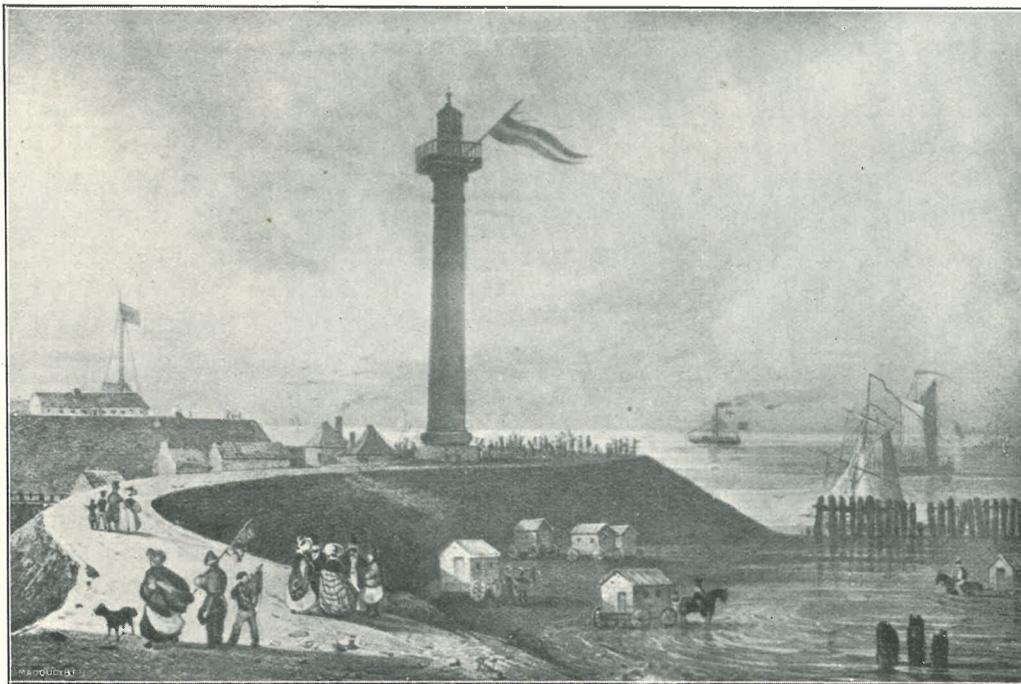
« Lorsqu'on parcourt Ostende, écrivait Émile de Laveleye dans l'album de 1841, ce qui vous frappe chez les habitants, c'est leur belle carnation, une peau blanche nuancée de carmin, ce que les poètes appellent de la neige et des roses, et ce que le médecin appellerait tout simplement de la santé. »

Émile de Laveleye, qui était Brugeois, voulait se montrer très aimable pour les Ostendais, mais il exagérait certainement un peu. Il exagérait aussi, lorsqu'il écrivait dans ce même album : « Suivant la saison, Ostende se présente au voyageur sous deux aspects entièrement opposés : on dirait deux villes différentes. En hiver tout y est gris : le ciel, la mer et les maisons; tout y est revêtu de cette teinte uniforme, voile de brouillard, que lui jette le vent d'ouest. Les rues tirées au cordeau laissent voir les sombres remparts qui s'élèvent à leur extrémité et quelques habitants qui regagnent rapidement leur demeure; pas un étranger, pas une voiture, excepté les omnibus qui se rendent journellement à la station du chemin de fer; les hôtels sont déserts, la digue abandonnée et la ville silencieuse; l'on n'entend d'autre bruit que celui des vagues qui se brisent sur la côte. Ostende semble engourdie, presque morte. »

Ce Brugeois parlait d'Ostende comme s'il se fut agi de sa ville natale! L'album édité en 1847 répara d'ailleurs largement cette faute, car voici ce que l'avocat Lauwers y écrivit sur Ostende, en hiver : « Au mois d'octobre, la bonne ville d'Ostende rentre dans son état normal et primitif; à la foule succède l'isolement et au bruit le silence; la digue et la plage sont désertes, les pavillons sont vides; partout règnent le calme et la solitude! Cependant, ne vous imaginez pas que pendant l'hiver, Ostende soit une résidence triste, où l'on ne rencontre qu'ennui et chagrin, où la vie est un intolérable fardeau. Erreur! Pendant l'hiver les habitants d'Ostende, livrés à eux-mêmes et à leurs propres ressources, créent de nouveaux plaisirs. Les promenades si agréables sur la digue sont remplacées par des réunions paisibles où l'on savoure les doux plaisirs du foyer domestique; des sociétés nombreuses offrent à tous les habitants des distractions aussi variées qu'attrayantes. Les brillantes soirées du Casino sont avantageusement remplacées par celles dans lesquelles nos premières familles réunissent la société élégante de la ville; car Ostende diffère essentiellement de la plupart des petites

villes : une touchante intimité, une harmonie parfaite lie tous les habitants; toutes les actions tendent à augmenter la masse de plaisir; on n'y est heureux que du bonheur d'autrui; jamais un sentiment peu bienveillant, une expression médisante n'a semé la discorde parmi eux. Ostende, pendant l'hiver, est une grande famille, dont tous les membres s'aiment, se chérissent, s'entraident comme le font des frères et des sœurs. »

N'est-ce pas admirable? La vie à Ostende était une idylle et comment s'étonner dès lors que le nombre des habitants



Évacuation par les Hollandais le 21 septembre 1830. (Lith. de Jobard.)

ait augmenté sans cesse? Qui n'aurait pas voulu vivre parmi des gens dont Émile de Laveleye avait attesté la beauté et Jean-Baptiste Lauwers chanté la douceur.

Hélas, on ne peut pas contenter tout le monde et Malwida von Meysenbug, qui vint à Ostende en 1849, comme nous l'avons dit, ne parle pas aussi favorablement des Ostendais. Leur amour de la musique, dit-elle, ne me paraît pas bien grand, ni leur goût très fin. (*Die Musikliebe der Ostender scheint nicht sehr gross noch ihr Geschmack sehr veredelt zu sein.*) Tout cela parce que la salle du Casino n'était pas remplie de monde, quand une de ses connaissances de plage y chanta! Mais pourquoi aussi venait-elle à Ostende, lorsqu'il y avait une révolution en Allemagne et qu'il y avait le choléra un peu partout en Europe? Si elle était venue deux ans auparavant, elle aurait entendu ici une belle musique allemande, qui jouait tous les jours sur la digue. « Tout le monde se rappelle encore, dit la *Feuille d'Ostende*, du 26 juillet 1849, le plaisir que causait, il y a deux ans, la belle musique allemande qui se faisait entendre tous les jours à la digue de mer. On n'a pas oublié avec quel empressement les étrangers se rendaient à ces espèces de concerts improvisés. » En 1848, alors que déjà l'épidémie sévissait en Flandre et qu'il y avait une révolution en France et des insurrections à Paris, la ville décida d'engager une société de musique nouvellement formée, l'Harmonie de Sainte-Cécile, à donner pendant la saison des bains quelques soirées musicales au Jardin des Princes. Ce jardin se trouvait au

bout de la rue des Capucins, où il y a encore la rue du Jardin. Il avait été ouvert en 1837 et, en 1847, on y avait dressé un kiosque. Cette année-là, l'orchestre des bains y joua tous les jours, en été, de 6 heures à 8 heures du soir. Mais en 1848, ce fut la Sainte-Cécile qui s'y fit entendre et qui y donna des concerts tous les dimanches et mercredis pendant la belle saison, de 6 à 7 heures et demie du soir. Cette société, qui donna son premier concert public au Jardin des Princes, le dimanche 28 mai 1848, de midi à 1 heure, et qui obtint alors beaucoup de succès, ne fut pas rengagée pour la saison de 1849. La saison précédente avait été mauvaise et l'état des finances communales ne permettait pas de faire des dépenses. « Aurons-nous des fêtes? » demandait la *Feuille d'Ostende* du 19 juillet 1849. « Faisons tout doucement, disait-elle, tout bourgeoisement, tout économiquement,

on fera encore davantage. Que l'on élise dans chaque rue, un doyen et une doyenne et tout s'arrangera.

» Mais pourquoi ne pas donner cette belle fête qui a été donnée un soir pour la fête de S. M. la Reine? Pourquoi ne pas donner cet ébourifant spectacle, ce coup d'œil plaisant, ce gai, ce burlesque, ce joyeux divertissement aux étrangers? Pourquoi ne pas leur faire voir ce tableau qu'on ne peut présenter que sur les bords de la mer? Allumez quelques tonnes qui ont contenu du goudron, faites de grands feux sur la plage, mettez-y quelques orgues de barbarie, ajoutez quelques tonnes de bière et laissez s'amuser le peuple d'Ostende. Du haut de la digue ne serait-ce pas beau, ne serait-ce pas gracieux?

» Et voilà! Oui, voilà des moyens d'amuser le monde, des moyens de l'attirer. Les minimes dépenses de la ville



Vue de la digue et de l'entrée du port en 1841.

(Lith. de Ghémar et Manché.)

allons-y selon nos pauvres petits moyens. Et d'abord un *festival instrumental*, un concours entre les sociétés de musique, ça coûte... quelques médailles! Pourquoi ne pas faire un carroussel ou une course de chevaux et une course de baudets si l'on veut, sur la plage? Cela n'amuserait-il pas? Cela coûterait-il tant et tant?

» Un modeste feu d'artifice en mer en vaut de bien coûteux sur la terre ferme! Et notre compagnie d'artillerie de la garde-civique, qui doit avoir ses artificiers, ne serait-elle pas à même de nous procurer cet agrément-là? Qu'elle montre sa générosité, qu'elle nous régale de quelques belles fusées!

» Les ballons, c'est trop commun dira-t-on. Pourquoi? De la plage la vue s'étend si loin... La musique sur l'eau! dans une barque pavoisée, illuminée. La musique de la garde-civique se prêterait, nous parions.

» On a vu avec quel empressement on illumine, on embellit, on pare, on orne les rues. Accordez quelques prix, stimulez, et

seraient compensées par les recettes de l'octroi, celles des particuliers, par les dépenses de tous ces étrangers. »

Comme on voit, les idées ne manquaient pas. Elles n'ont jamais manqué d'ailleurs à Ostende! Ce qui manquait, c'était l'argent. Et la saison de 1849 ne fut pas meilleure que celle de l'année précédente. Les gens avaient peur de voyager, peur de traverser des régions infectées de choléra. En vain le Dr De Jumné publia-t-il, en 1849, une brochure afin d'établir « que de toutes les localités, Ostende est celle qui présente le moins de prise au choléra et que l'air et les bains y peuvent y être considérés comme les moyens prophylactiques les plus puissants contre cette terrible maladie ».

Cette brochure intitulée : « Le choléra-morbus épidémique et les bains de mer », fut imprimée à Gand et elle parut presque en même temps que celle qui fut publiée par le Dr Verhaeghe sur « L'utilité des bains de mer par rapport à l'épidémie du choléra ».

* * *

Il y avait alors, à Ostende, plusieurs médecins, qui s'occupaient de thalassothérapie et qui cherchaient à en faire reconnaître l'efficacité. Le Dr Henri Noppe, médecin depuis 1832, publia plusieurs ouvrages sur les bains de mer. Son livre intitulé : « Le médecin de soi-même aux bains de mer ou manuel complet d'hygiène et de thérapeutique indispensable aux baigneurs », parut à Bruxelles en 1846. Il commence par des « réflexions préliminaires » dont nous extrayons celle-ci : « Parmi l'immense multitude de baigneurs, en général appartenant à la classe la plus élevée de la société, qui chaque année, toujours en plus grand nombre encore, affluent de toutes les contrées de l'Europe, à Ostende, pour pratiquer la mer dans un but de conservation ou de rétablissement de leur santé, la plupart voient leurs espérances se réaliser. Ce sont généralement ceux qui dans l'emploi des bains de mer se font guider par les conseils d'un médecin éclairé, ou qui (et cette catégorie est très limitée) favorisés par un concours de circonstances du hasard, réussissent à se baigner avec les conditions rationnelles. D'autres ne retirent aucun fruit de leur usage et même quelques-uns n'en ressentent que des effets nuisibles. Ce sont ordinairement ceux qui, se fiant aux inspirations aveugles de ce qu'ils appellent leur instinct, ou s'appuyant sur les calculs erronés de leur jugement, font un emploi peu judicieux et non rarement funeste, d'un moyen offrant de si précieuses ressources de santé sous une bonne direction thérapeutique. »

Après quelques considérations sur la nature physique et chimique de l'eau de mer, le Dr Noppe parle d'Ostende : « Lieu de passage et de repos préféré des monarques, des princes et des personnages de grande dignité en voyage; salle de spectacle; jolis jardins publics à l'intérieur de l'enceinte de la ville; autour d'elle, belles promenades (bordées d'arbres et de plantations fraîches) créées et entretenues par la bienveillante sollicitude et la surveillance assidue du corps du génie militaire; longue, large et grandiose digue, très régulièrement pavée au sommet, dans toute son étendue, avec de la brique rouge unie, sans cesse surabondamment parcourue par d'élégants promeneurs et des contemplateurs fervents de la mer; jetées pittoresques à l'entrée du port; population affable et hospitalière; habitations saines; hôtels magnifiques et nombreux, tenus avec tout le soin possible sous le rapport de la richesse mobilière, de la nourriture et de l'hygiène; logements très convenables chez la plupart des habitants; luxueux établissements pour réunions privées, dont la fréquentation est rendue facile; casino; cabinets de lecture; divertissements variés. Ostende (ville de garnison) avec son chemin de fer, sa grande et coquette station, ses charmants bassins, ses nombreux bateaux à vapeur, sa correspondance maritime accélérée, régulière, multipliée avec l'Angleterre, sa poste aux chevaux, ses diligences, ses voitures, ses bains de mer, ses établissements de bains chauds d'eau de mer et d'eau douce, ses beaux pavillons au bord de l'océan; Ostende ne laisse rien à désirer, même aux visiteurs les plus difficiles. Le pavillon distingué sous le titre de Société privée du Cercle du Phare, superbe, élégant, très spacieux et riche établissement, bâti sur un angle saillant de l'extrémité est de la digue, semble, à la marée haute, flotter au milieu des eaux, tellement il avance dans la mer. Aussi y respire-t-on l'air dans sa grande pureté. » C'est donc là qu'il fallait s'asseoir pour profiter de l'air de la mer, dont le livre explique ensuite la salubrité.

Le Dr Guillaume Hartwig avait publié, en 1845, un ouvrage intitulé : *Das Seebad Ostende. Ein Buch für Kurgäste.*

OSTENDE

PLAGE DES BAINS



SPLENDID HOTEL

400 LITS

HOTEL DE LA PLAGE

350 LITS

HOTEL

MAJESTIC PALACE

250 LITS

**HOTEL KURSAAL
& BEAU SITE**

150 LITS



HOTELS DE 1^{er} ORDRE

LES MIEUX SITUÉS

CONFORT MODERNE

**CUISINES & CAVES
RENOMMÉES**

GARAGE



Téléphone : 171

A. DECLERCK & C^{IE}

Ce livre fut imprimé à Francfort-sur-Mein et nous y trouvons toutes sortes de renseignements sur les hôtels et les restaurants d'Ostende, ainsi que sur les lieux de réunion et il y a même une histoire de la ville. La partie médicale du livre contient des chapitres sur le mode d'action des bains de mer, sur les maladies que les bains peuvent guérir, sur les circonstances qui défendent l'usage des bains, sur les incommodités causées par les bains, etc. La vie, dit le Dr Hartwig, est très agréable et bon marché à Ostende. On peut y louer des appartements à des prix relativement bas. Pour une belle chambre on paie ordinairement 50 à 60 francs par mois. On a des dîners à table d'hôte pour 2 à 3 francs sans le vin, qui ne laissent rien à désirer et qui réunissent les meilleurs produits de la mer avec un beau choix de plats ordinaires. On peut d'ailleurs dîner à meilleur compte encore chez des particuliers. Par suite de la concurrence des diverses sociétés de bains, on peut avoir un bain pour 50 centimes, alors qu'on paie un florin à Scheveningen.

En 1846, parut, à Anvers, une brochure du Dr Hartwig intitulée : *Bemerkungen über den richtigen Gebrauch der Seebäder*. Il y a là une série de réflexions sur l'utilité et l'usage des bains de mer, ainsi qu'une table des marées pour l'été de 1846.

En 1850, le Dr Hartwig publia encore une « Notice médicale et topographique sur les bains de mer d'Ostende ». C'est un livre d'une centaine de pages et nous y trouvons une description de la ville et de ses environs. « La ville d'Ostende, dit le Dr Hartwig, dont la population est de 14 à 15,000 âmes, est régulièrement bâtie et s'embellit de jour en jour. Toutes les rues sont tirées au cordeau et les maisons ont un air de propreté et de confort, qui impressionne agréablement. Il n'y a pas d'édifices remarquables, si ce n'est la nouvelle station du chemin de fer, dont l'élégante façade donne sur le bassin, et le phare (terminé en 1782) qui, avant l'érection du cercle offrait aux promeneurs de la digue un si beau point de vue ».

Parlant ensuite des lieux de réunion, le Dr Hartwig écrit : « On trouve à la Société littéraire dont le local occupe une partie du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville, un bon choix de journaux anglais, allemands, français et belges. Il suffit d'être inscrit par un membre. L'entrée est gratuite pendant dix jours, plus tard on paie une légère rétribution de 3 francs par mois. C'est le principal lieu de réunion pour le soir. Billard, salles de conversation et de jeu.

» Les beaux salons du Casino, au premier du même bâtiment, sont ordinairement ouverts depuis le 1^{er} juillet jusqu'à la fin de la saison. Toutes les semaines il y a grand bal, soirée dansante et concert. Le prix d'abonnement est de 10 francs par mois.

» Pendant le jour, presque tous les étrangers se donnent rendez-vous sur la digue. Les deux centres de réunion sont le Cercle du Phare et le Pavillon Hamers. »

Quant aux hôtels, dit le Dr Hartwig : « Ostende possède des hôtels qui feraient honneur aux grandes villes et offrent tout le confort désirable à des prix modérés. Les hôtels de premier rang sont les hôtels d'*Allemagne, des Bains, Cour Impériale, Flandre, Royal*. Hôtels de second rang : *Lion d'Or, Grand Café, Ship Hotel, Railway Hotel*, etc., etc.

« Pour le choix d'un appartement on trouve au bureau du Cercle, rue du Cercle, n^o 4, tous les renseignements désirables. » Cette rue, qui existe toujours, a été percée, en 1842, sur l'emplacement du jardin des Capucins et le bureau, que le Cercle du Phare, y avait établi, fut chargé d'établir

une liste des appartements garnis à louer en ville. C'était notre premier bureau de renseignements.

Un médecin dont nous avons également un ouvrage, est le Dr Adolphe Janssens, qui présenta au concours organisé en 1847 par la Société médico-chirurgicale de Bruges, un mémoire intitulé : « Topographie médicale de l'arrondissement administratif d'Ostende ». Ce mémoire fut couronné et imprimé à Bruges l'année suivante. Nous y trouvons une « description topographique de la ville d'Ostende » dont nous extrayons les passages suivants :

« La ville est bâtie sur un terrain de même nature que celui des dunes, c'est-à-dire un composé de sable, d'argile et, en plusieurs endroits, vers la partie sud de la ville, de tourbe; elle est forteresse du second ordre, ceinte par des remparts assez élevés et au bas desquels il y a des fossés d'une profondeur de plusieurs mètres, constamment remplis d'eau douce que leur fournit le canal de Bruges; cette eau peut se renouveler à chaque reflux en ouvrant les écluses qui la versent dans la mer.

» Une digue solidement construite, dont le talus du côté de la mer est revêtu en pierres, garantit la ville contre l'invasion de la mer; elle a une longueur de plus de 500 mètres; la crête est couverte d'un pavé fait en briques placées sur champ et ajustées par un mortier solide; elle offre une promenade délicieuse. Dans aucune place de bains on ne rencontre rien qui puisse être comparé à cette digue pour la vue qu'on a sur la mer; deux pavillons élégants se trouvent à l'entrée de la digue et servent aux baigneurs de salons de réunion.

» Ses rues droites et larges sont tirées au cordeau, ouvertes à tout vent, l'air peut y circuler sans obstacle dans toutes les directions, ce qui produit une bonne ventilation; mais, n'est-il pas déplorable que dans une ville, qu'on pourrait citer pour modèle d'une place, qui se trouve dans la meilleure condition de salubrité publique, nous ayons à signaler une grande imperfection dans le système d'écoulement des eaux? Les ruisseaux des rues sont à ciel ouvert; à peine creusés dans le sol, ils offrent dans certains endroits si peu de pente que les eaux chargées de résidus des lavages des cuisines, souvent mélangées d'immondices, restent stagnantes, crouissent et répandent dans l'air une odeur méphitique. Depuis longtemps on a proposé de remédier à cet inconvénient, en établissant des égouts souterrains. Le mauvais état des finances n'a pas permis jusqu'ici à l'administration communale de voter des fonds nécessaires à l'exécution de ce projet. »

En 1849, il n'y avait pas encore d'argent pour faire des égouts et les habitants de la rue de la Chapelle réclamaient avec véhémence parce qu'on ne venait pas chaque matin, de bonne heure, balayer les ruisseaux, qui passaient devant leur demeure et qui répandaient, paraît-il, un parfum tout spécial! Par deux fois ils adressèrent une requête au collègue échevinal « pour que le balayage des ruisseaux passant devant leur demeure soit totalement terminé avant 7 heures du matin, attendu que l'odeur et les miasmes de ces eaux boueuses et infectes, qui y circulent, ne sont pas seulement nuisibles à la salubrité publique, mais qu'ils le sont encore à la conservation de la plupart des marchandises, qui se trouvent dans leurs magasins, et, en outre, très préjudiciables au louage de leurs quartiers. »

« Maintes fois, disait la *Feuille d'Ostende* du 3 juin 1849, nous avons appelé l'attention des autorités sur la propriété de la rue la plus fréquentée de notre ville. Nulle part

sans doute les étrangers ne rencontrent des appartements et des hôtels mieux tenus. C'est une justice qu'ils aiment à nous rendre. Pourraient-ils dire la même chose de la propreté publique que de celle qu'ils trouvent chez les particuliers? Et en voyant (nous devrions dire en sentant) l'infection de certains endroits par lesquels les étrangers passent en se rendant de la station à la belle digue, que penseraient-ils de notre administration? Sans doute l'auteur de l'article du journal allemand qui parlait, l'an dernier, de la saleté de nos rues et de l'insalubrité de notre petite ville, n'avait traversé que cette malheureuse rue de la Chapelle, la seule que parcourent une grande partie des étrangers, qui nous visitent. »

Hélas, toutes ces réclamations furent vaines, car, le 30 août suivant, la *Feuille d'Ostende* écrivait encore :

grandes salles de l'Hôtel de Ville en superbes salons de bal. »

Nous le savons, c'est le Casino, dont la création fut décidée en août 1836. Le conseil communal se rendit alors aux désirs exprimés depuis longtemps par les étrangers et décida de mettre provisoirement deux salles de l'Hôtel de Ville à leur disposition. Voici du reste ce que disait l'affiche, qui faisait connaître cette décision : « D'après les désirs manifestés par beaucoup d'étrangers et d'habitants de cette ville, d'avoir un endroit convenable pour se réunir le soir en quittant la digue de mer, le conseil municipal, dans sa séance du 10 août 1836, a mis à leur disposition la grande salle de l'Hôtel de Ville et celle de ses séances. »

La *Feuille d'Ostende*, du lundi 15 août 1836, commenta cette résolution en ces termes : « L'administration municipale se rendant aux désirs qu'exprimaient depuis longtemps



Vue de l'Hôtel de Ville et du Casino en 1847.

(Lith. de Stroobant.)

« Les ruisseaux de la rue de la Chapelle continuent à exhaler leur parfum. Tous ceux qui passent par cette charmante rue se pincent le nez, il n'y a que nos édiles qui aiment ces odeurs-là. » Ils ne les aimaient pas plus que les autres, mais ils n'avaient pas d'argent, les malheureux!

« Ostende possède deux bassins, écrit encore le D^r Janssens dans son mémoire; le premier est divisé en trois compartiments, l'eau y est retenue par une écluse; ce bassin touche à la station du chemin de fer. L'autre est le quai d'échouage des chaloupes de pêche. » Le quai des pêcheurs se trouvait alors au bout de la rue du Quai, là où nous avons maintenant cette crique, près des écluses du premier bassin de commerce.

» La maison de ville, continue le D^r Janssens, se trouve sur la place d'Armes; depuis que de nombreux voyageurs sont venus visiter la ville pendant la saison des bains, on a senti la nécessité de procurer à ses visiteurs des salons de réunion et l'administration communale a fait convertir les

les étrangers, vient d'ériger un lieu de réunion (Casino) aux frais de la ville. La commission chargée de l'organisation ainsi que de l'achat du mobilier nécessaire se compose de MM. E. Bauwens, Rycx et Rycquaert, conseillers de régence. La ville ne possédant pas jusqu'ici de local *ad hoc*, deux grandes salles de l'Hôtel de Ville ont été provisoirement disposées à cet usage. Elles ont été ouvertes hier au soir pour la première fois.

» Tout le monde applaudit à cet acte d'administration. Il ne nous manque maintenant plus qu'un lieu de réunion sur la digue de mer. Espérons qu'on ne tardera pas à en commencer la construction. »

Hélas, lorsque les salles de l'Hôtel de Ville eurent été transformées, ainsi que nous l'avons dit, par l'architecte Suys, on trouva que ce casino suffisait amplement et le projet de créer un casino sur la digue en avant du phare fut provisoirement abandonné.

Dans la *Feuille d'Annonces*, du 18 août 1836, l'idée d'abandonner ce projet était déjà exposée, mais uniquement pour la combattre.

« Il y a des personnes, dit ce journal, qui demandent si le casino qu'on vient d'ériger dans les salles de l'Hôtel de Ville, ne rend pas superflu le pavillon qu'on a longtemps eu le projet de construire sur la digue de mer, en avant du phare. Il faut, en vérité, peu fréquenter la promenade de la digue pour faire une semblable question. Où en effet les nombreux étrangers qui viennent à Ostende, passent-ils leurs journées? Où les voit-on courir, à peine sortis de voiture? A la digue de mer et cela par quelque temps qu'il fasse. Or, comme il y a là qu'un seul abri (abri qui ne convient guère aux dames, en ce que toutes détestent l'odeur de cabaret), il est urgent de réparer cette lacune, c'est-à-dire de songer sérieusement à la construction d'un lieu convenable de réunion où les étrangers puissent à l'abri de l'ardeur du soleil, de la pluie et surtout du vent qui souffle fort souvent ici, jouir des agréments de la conversation, tout en jouissant du spectacle imposant de la mer. »

Rien n'y fit, hélas, et ce pavillon, dont la construction avait bel et bien été décidée par la régence quelques mois auparavant, ne fut bâti, nous le savons qu'en 1845! L'auteur de cet article exagérait d'ailleurs lorsqu'il disait qu'il n'y avait qu'un seul pavillon sur la digue, le pavillon de Hamers. Comme on peut fort bien le voir sur la lithographie de Borremans montrant les bains en 1834, il y avait plus à l'ouest un autre pavillon encore. C'était le pavillon anglais qu'on l'appelait, mais il était très peu fréquenté à cause de son éloignement de la porte de secours, qui était la porte de la ville, par laquelle il fallait passer pour aller à la digue et qui se trouvait près du vieux phare, au bout de la rue du Jardin. On l'appelait aussi porte Sainte-Eulalie et en ostendais *Sint-Uleportje*.

Mais revenons au livre du Dr Janssens. « L'enseignement de la jeunesse est confié au clergé, dit-il. Cependant, il existe quelques établissements particuliers qui reçoivent un subside de la ville. Les Frères de la Charité chrétienne donnent l'instruction à plus de 500 garçons pauvres; les Sœurs de Saint-Joseph à plus de 600 filles. »

Les Frères de la Charité étaient venus à Ostende dix ans plus tôt à la demande du conseil communal et leur école était établie dans un ancien couvent des Sœurs Noires, rue d'Est. A vrai dire la rue d'Est n'existait pas alors, il y avait la rue des Sœurs-Noires entre la rue de la Chapelle et la rue du Quai. Au delà vers le port, c'était la rue du Moulin d'Est et, à l'autre bout, il y avait la rue des Allumettes. Le couvent des Sœurs Noires servit de caserne sous le régime hollandais.

Les Sœurs de Saint-Joseph avaient été appelées à Ostende, en 1838, pour donner l'enseignement. Elles avaient deux écoles : l'une, rue des Sœurs-Blanches, où est maintenant une école communale; l'autre, qui servait d'école gardienne, était située au Hazegras, rue du Port-Franc. Comme elles donnaient l'instruction gratuitement, la ville les avait autorisées à tenir des classes payantes pour les jeunes filles des familles aisées.

Avant l'invasion de notre pays par les troupes de la Révolution, les Sœurs de la Conception, que le peuple appelait sœurs blanches et qui avaient leur couvent dans cette rue qui porte encore leur nom, ces sœurs s'occupaient de l'enseignement et les « Principes de la grammaire française » furent imprimées à Bruges en 1753, en une brochure de 47 pages, « à l'usage des demoiselles pensionnaires des

Religieuses Conceptionnistes d'Ostende ». On y apprenait suivant le sous-titre, tout ce qu'il faut « pour savoir parfaitement l'orthographe ».

* * *

Dans l'ouvrage du Dr Janssens, il y a aussi un chapitre sur la pêche d'Ostende et c'est là encore une question que nous devons examiner.

« C'est la branche d'industrie la plus importante pour notre cité, dit le Dr Janssens. Elle procure à une nombreuse classe d'habitants, le moyen de soutenir leur existence et donne même un certain bien-être à ceux qui, sans cela, se verraient plongés dans la plus affreuse misère. Le gouvernement a compris en partie l'importance de cette industrie pour notre ville : par une protection incessante, par des primes annuelles, il empêche le chômage et fait en sorte que les marins retirent de leur pénible industrie un salaire qui n'est toutefois pas en rapport avec leur travail. »

La protection incessante et les primes annuelles que le gouvernement accordait alors aux pêcheurs eurent pour résultat incontestable de relever « la pêche maritime belge de la décadence où deux siècles et demi de vicissitudes économiques et politiques l'avaient plongée. » C'est la constatation de M. De Zuttere, dans sa remarquable « Enquête sur la pêche maritime en Belgique » (premier volume, paru en 1909, chez Lebegue) et il y ajoute : « Détail frappant et dont on chercherait vainement un exemple dans l'histoire de l'industrie qui nous occupe, tous les genres de pêches se développèrent dans le pays en vingt-cinq ans. Celle aux harengs était pratiquée à Ostende, Bruges, Nieuport et Anvers; la pêche à la ligne de fond s'était implantée à Anvers et était tentée à Ostende. Les marins ostendais et anversois poursuivaient la morue d'été et celle d'hiver. Pour la première fois, la production répondait aux besoins du pays. »

« Ostende compte en ce moment plus de cent chaloupes, écrivait le Dr Janssens en 1847; chaque chaloupe est montée par six hommes, le nombre des personnes qui sont directement employées à la pêche s'élève donc à 600; mais pour se faire une idée exacte de l'importance de la pêche pour la ville d'Ostende, il faudrait ajouter à ce nombre ceux qui travaillent au déchargement du poisson, à son expédition et au halage des bateaux, ceux encore qui exercent une industrie que la pêche alimente, tels que les voiliers, les cordiers, qui ne tirent de la pêche qu'un profit indirect. »

En terminant son ouvrage intitulé : *Nauwkeurige beschrijving der oude en beroemde zee stad Oostende*, qui fut imprimé à Bruges, en 1792, Jacques Bowens écrivait qu'il y avait, en 1787, près de 70 bateaux de pêche à Ostende (*ontrent zeventig visschersschuyten of buyzen*). C'était grâce aux mesures de protection prises par l'empereur Joseph II que la pêche était alors si prospère.

« Constatant, dit M. De Zuttere, les déplorable effets de la concurrence étrangère, Joseph II ajouta, en 1785 à la prohibition du hareng celle de la morue. Les effets de cette mesure ne se firent pas attendre; en 1786, les Belges exerçaient toutes les pêches. »

En janvier 1789, un négociant d'Ostende, Alexandre Hubbert, fonda ici une société de pêche et les statuts en furent publiés dans une brochure qui fut imprimée chez Bricx, un imprimeur de la ville. Nous y lisons à l'article II : « le nombre des chaloupes de cette société est fixé à quinze dont au moins huit seront à réservoirs », et à l'article III : « le directeur est pleinement autorisé à faire faire aux cha-

loupes tel genre de pêche qu'il jugera le plus avantageux à la société, bien entendu qu'il ne pourra déroger aux règlements de la pêche nationale qu'il est tenu de suivre exactement. »

Ces règlements étaient encore en vigueur sous le régime hollandais et pour obtenir des primes du gouvernement belge, nos pêcheurs durent les observer pendant de longues années. C'est qu'après 1830, tout comme au temps de Joseph II, il fallait les protéger contre la concurrence étrangère et aussi contre ceux d'entre eux qui achetaient du poisson en mer pour l'importer ensuite sous l'étiquette belge. La protection du gouvernement aurait été inefficace si la réglementation de la pêche n'avait pas été si sévère. Un « Mémoire de la Chambre de commerce d'Ostende sur la pêche maritime », qui fut imprimé chez Elleboudt en 1836, constate d'ailleurs la similitude des situations aux deux époques : « même but, y est-il dit, mêmes efforts, mêmes espérances. Le gouvernement autrichien voulait que ses Pays-Bas eussent une pêche nationale prospère. Le gouvernement actuel s'intéresse vivement à cette industrie. »

La seule différence était que le développement de la pêche sous le régime autrichien ne dura que quelques années et que la Révolution française vint rapidement annuler tout le progrès accompli.

Ce mémoire de 1836 mérite d'être comparé à cet autre qui fut imprimé à Ostende chez P. Scheldewaert, en 1817, et qui a pour titre : *Mémoire présenté au Roi sur la pêche nationale*. Tous deux demandent la prohibition du poisson de pêche étrangère et tous deux font l'historique de la pêche en Flandre pour bien montrer que cette mesure avait dû être prise par Joseph II afin de relever notre industrie. Mais le gouvernement belge fit droit à la requête de la chambre de commerce et il établit un système douanier et protectionniste qui valait certes la prohibition demandée.

C'est en janvier 1836 qu'une « Compagnie d'assurances sur les bateaux de pêche » fut fondée à Ostende. Dans les statuts, qui furent imprimés sous forme de brochure chez Elleboudt, nous voyons que « l'objet de la société est d'assurer contre des risques de mer, à déterminer par une police, des bateaux de pêche employés soit à la pêche, soit au transport d'huîtres et de homards ou de sel pour la pêche ». Le conseil d'administration de la société était formé par le directeur Emile De Brouwer et quatre administrateurs : Michel Hamman, De Knuyt-De Brouwer, Van Imschoot-De Brock et Théodore Hamman. La durée de la compagnie était fixée à vingt ans.

Il y avait déjà alors une caisse de prévoyance des pêcheurs. Elle avait été constituée en décembre 1829 par les armateurs et les pêcheurs d'Ostende pour assurer un secours à ces derniers en cas de chômage, de maladie ou d'accident. « Jusqu'en 1850, nous dit M. De Zuttere, la caisse de prévoyance d'Ostende s'est développée sans aucune intervention de l'autorité supérieure. Ce n'est que le 2 décembre 1850 qu'intervint un premier arrêté royal approuvant les statuts de la caisse. »

Les statuts de la société d'assurance mutuelle pour bateaux de pêche (*Maetschappij van onderlinge verzekering van visscherssloepen*) qui fut fondée à Ostende en 1841, furent approuvés, eux, par un arrêté royal la même année encore. Ces statuts furent imprimés chez Vermeirsch, l'éditeur de la *Feuille d'Annonces*, et nous y voyons que les bateaux employés au transport d'huîtres ou de homards n'étaient plus admis au bénéfice de l'assurance. La société n'admettait

que les chaloupes équipées à Ostende et employées aux différents genres de pêche que pratiquaient alors les pêcheurs ostendais, en y comprenant aussi la pêche du hareng et celle du Nord en hiver (*de haringvisscherij en de Noordvisscherij in den winter*).

Voyons donc un peu ce que dit le Dr Janssens sur les pêches pratiquées jadis. « La pêche, dit-il, se divise en pêche d'été et en pêche d'hiver. La pêche d'été, qui commence après les Pâques et dure jusqu'à la fin du mois de septembre, se fait, soit sur un banc situé au milieu de la mer du Nord, soit sur les côtes de l'Islande et les îles Feroé; les cabillauds, à cette époque, se trouvent réunis par bandes dans ces parages. Aussitôt que le cabillaud est pris, il est vidé et salé; on l'encaque dans des tonneaux comme les harengs et il est vendu à Ostende sous le nom de morue. »

» Les pêcheurs restent en mer jusqu'à ce que leur chargement soit complet; la plupart font deux voyages pendant la campagne d'été; quelques-uns, mais c'est le petit nombre, en font trois. La pêche d'hiver se fait à quelques lieues de nos côtes, les voyages durent rarement huit jours; on prend le poisson et il est vendu sans qu'on lui fasse subir aucune espèce de préparation. »

La pêche a bien évolué depuis. L'expédition du poisson par chemin de fer et sa conservation dans la glace et enfin, en 1884, l'introduction du chalutage à vapeur ont complètement modifié cette industrie.

« A la suite de ce que nous avons dit sur la pêche, écrit le Dr Janssens, nous ajouterons quelques mots sur le commerce des huîtres, qui, depuis quelques années, a pris une grande extension. Ces huîtres nous arrivent d'Angleterre; immédiatement après leur arrivée on les dépose dans des parcs établis dans la ville et les environs; ces parcs sont des espèces de fosses creusées dans le sol, elles sont remplies d'eau de la mer avec laquelle elles sont en communication par des conduits souterrains; pendant son séjour dans les parcs, l'huître engraisse, se purifie et s'attendrit, mais ne se reproduit pas. Il se fait une grande consommation de ces mollusques. »

Il y avait alors trois huîtrières à Ostende. La plus ancienne appartenait à la veuve Vanderheyde et se trouvait au Haze-gras, là où il y a maintenant la rue Banc-aux-Huîtres. Une autre appartenant à Auguste Valcke se trouvait de l'autre côté du port, au nord des ateliers actuels de la marine. La troisième enfin fut construite par François Musin là où se trouve maintenant un bassin d'échouage pour les bateaux de pêche, près de l'estacade ouest.

« Avant de rentrer à Ostende, dit l'*Album pittoresque* de 1846, faisons une excursion dans les ouvrages de couronnement; des écluses de chasse au superbe parc aux huîtres de M. Aug. Valcke, il n'y a qu'un pas. C'est là qu'on élève ces excellentes huîtres d'Ostende, dont la réputation est mondiale. L'industrie huîtrière est une des principales industries d'Ostende : l'on y trouve d'autres parcs non moins remarquables, entre autres celui de M^{me} V^e Vanderheyde : c'est le plus ancien établissement de ce genre, c'est le berceau de l'industrie huîtrière. Sous peu un troisième établissement s'élèvera le long de la petite digue de mer : déjà les fondements en sont jetés et les travaux sont poussés avec la plus grande activité. »

* * *

« Après avoir visité l'établissement de M. Valcke, dit encore cet album, continuez vers Slykens, petit hameau à

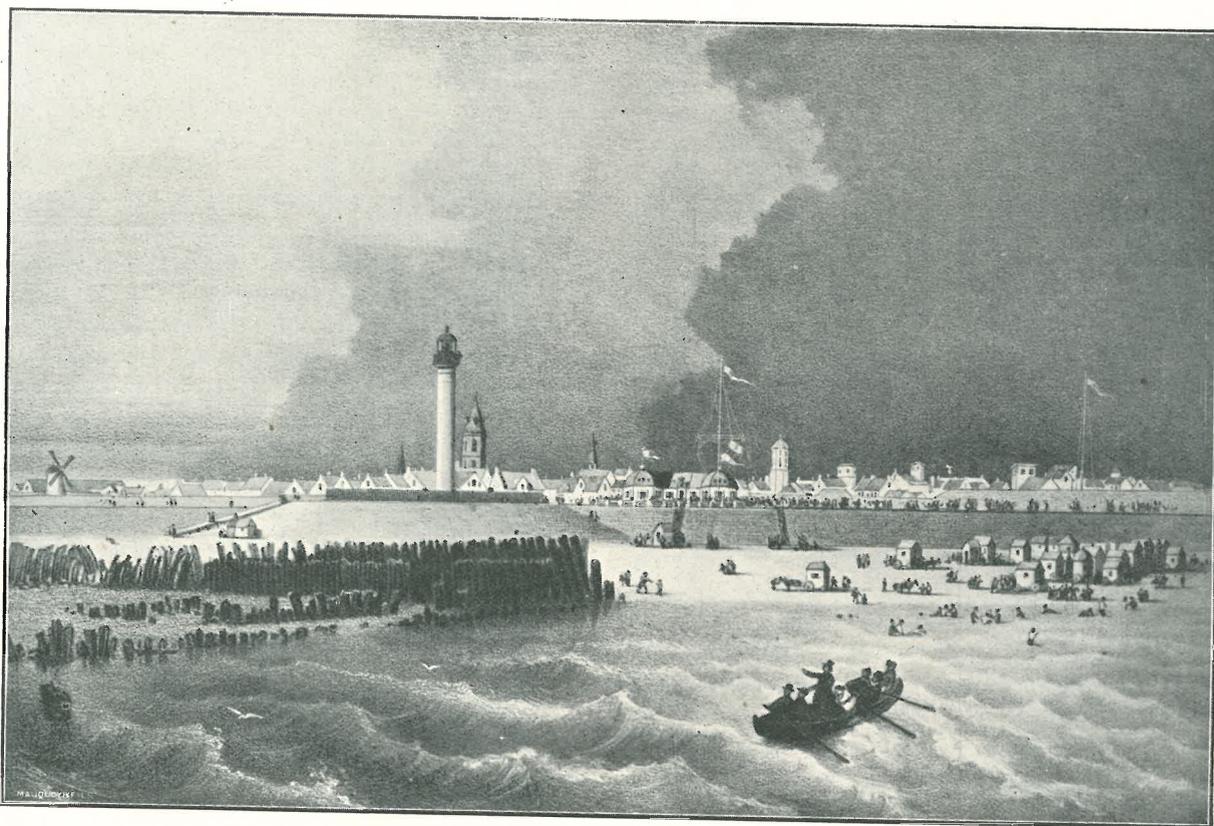
quelques minutes de la ville, et allez voir le beau cabinet d'histoire naturelle de M. Paret; c'est son œuvre et sa gloire; car il a fallu à cet homme un demi-siècle de laborieux travaux et de courageux sacrifices pour former cette collection, une des plus riches, une des plus variées de la Belgique. M. Paret accueille l'étranger avec bienveillance : il fait les honneurs de son cabinet avec une modestie et une grâce parfaites : les princes et les grands, tous les plus savants naturalistes l'ont honoré de leur présence et il conserve des souvenirs précieux de leur estime. »

Le hameau de Slykens était jadis le rendez-vous des promeneurs ostendais. On y allait voir le musée de Paret et les écluses, qui existent encore et qui se trouvaient devant. On parlait alors beaucoup de ces écluses comme étant d'une construction admirable et des ingénieurs réputés venaient

fondations au faite des objets les plus extraordinaires qui se puissent voir.

» M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Institut de France, le naturaliste le plus distingué de l'Europe, a visité ce cabinet le 6 octobre 1833; sa signature, dont M. Paret doit être fier, est précédée de ces mots : « J'ai visité avec un véritable intérêt le cabinet d'histoire naturelle de M. Paret. Ce riche cabinet, qui peut avoir une importance réelle pour la science en réunissant tous les animaux du pays, renferme un grand nombre d'objets curieux et plusieurs même remarquables par leur rareté. On a peine à concevoir qu'une si riche collection ait pu être formée par un seul homme, privé de toutes les ressources qu'offre le voisinage d'une grande ville. »

Dans le « vade-mecum du voyageur » que Pasquini ajouta



Vue des Bains en 1841.

(Lith. de Ghémar et Manche.)

souvent les regarder et étudier. Mais on allait surtout à Slykens pour voir le cabinet d'histoire naturelle. Voici ce que la *Feuille d'Ostende* du 21 juillet 1850 dit à ce sujet :

« Les étrangers, qui se trouvent cette année à Ostende en si grand nombre, se rendent en foule au cabinet d'histoire naturelle, à Slykens.

» Chaque année ce musée remarquable s'enrichit de plusieurs nouvelles pièces. Les salles de M. Paret sont encombrées d'une multitude d'objets les plus rares et les plus précieux. Ce cabinet est connu déjà par toute l'Europe. L'année dernière, M. Mornand en fit, dans l'*Illustration*, de Paris, un brillant éloge. Lui aussi s'étonna de voir combien les étrangers sont avides de voir ce pandémonium. « Jamais, » disait-il, les visiteurs n'importunent M. Paret et pourtant » il est littéral de dire qu'ils pleuvent du matin au soir tant » que dure la saison des bains. » Le savant, le curieux, l'exilé avant de quitter la terre ferme, le voyageur qui passe, l'hôte qui reste, tous veulent voir cette maison meublée des

à son *Histoire de la ville d'Ostende*, il écrit : « A un quart de lieue de la ville, à Slykens, il y a un cabinet d'histoire naturelle qui jouit d'une juste réputation et que tous les étrangers vont voir. C'est avec une complaisance toute désintéressée que le propriétaire, M. Paret, vous explique les phénomènes qu'il renferme. Après vous avoir exhibé les témoignages les plus honorables des naturalistes distingués qui ont visité son établissement, et notamment du célèbre Cuvier, M. Paret vous introduira dans une chambre obscure et vous transportera sur une simple toile le mouvement toujours si animé du port. Ne pensez pas que vous avez la berlue, si vous voyez passer devant vous quelque personne de vos connaissances et ne l'attribuez qu'à l'excellence de l'optique de la chambre obscure. »

Paret était né en 1777 près d'Ypres. Il était venu s'établir à Slykens en 1803 afin d'y travailler dans la brasserie de Maryssael, dont il conquiert bientôt l'estime et dont il devint le gendre. Il s'occupa alors d'empailler des animaux et il se

forma rapidement une belle collection. Il ne négligeait d'ailleurs aucune occasion pour l'augmenter. Lorsque, le 21 août 1835, un dauphin d'une longueur de 3^m,45 vint échouer à l'ouest de l'entrée du port, à l'endroit même où l'on prenait des bains, Paret en fit l'acquisition pour son musée et lorsque, dans la nuit du 11 au 12 juillet 1848, un second dauphin, mais beaucoup plus grand celui-là, vint se jeter à l'est du port, Paret l'acheta également pour le disséquer et en exposer le squelette.

Il existe sur le dauphin échoué tout vivant à Ostende, en 1835, un mémoire écrit par Dumortier, membre de la Chambre des représentants et de l'Académie royale de Bruxelles. Ce « Mémoire sur le delphinorhynque microptère échoué à Ostende » fut lu à l'Académie le 5 novembre 1836 et imprimé dans le tome XII des Mémoires. Nous en avons un tiré à part daté de 1839. « Pendant le séjour, écrit Dumortier, que j'ai fait sur les côtes de Flandre durant l'été de 1836, j'ai eu l'occasion d'observer chez M. Paret, à Slykens, près d'Ostende, le squelette, la peau et plusieurs viscères desséchés du delphinorhynque microptère. »

Il faut croire que l'intérêt pour les sciences naturelles était bien grand dans la première moitié du siècle dernier, quand on voit le nombre de visiteurs qu'attirait alors ce modeste cabinet d'animaux empaillés et de curiosités de toutes sortes. Ou peut-être était-ce parce qu'il n'y avait pas d'autres distractions à Ostende. C'est possible. Toujours est-il qu'à partir de 1851, il y eut de moins en moins de promeneurs à Slykens. La *Feuille d'Ostende* du 7 août 1851 constate déjà un déclin, mais l'attribue au manque d'amusements par là. « La lacune est désormais comblée, dit-elle, car une société de tir à l'arbalète vient d'être formée, dans le but de présenter une récréation aux Ostendais, qui de tout temps ont aimé à fraterniser avec les habitants de Sas-Slykens. »

On s'extasiait jadis devant toutes sortes de choses, qui ne nous impressionnent plus guère aujourd'hui; les chambres obscures, par exemple. Ce qu'on aimait les chambres obscures du temps de Paret et de Jacques Hamers! Et il y eut une chambre obscure sur la digue, près de l'estacade, jusqu'en 1890, quand Théo Hannon en a fait ce petit tableau que nous conservons maintenant au musée communal. Mais à cette époque la chambre obscure n'était plus qu'une misérable baraque dans laquelle personne n'entraît encore, quoique le prix eût été abaissé à 10 centimes avec une réduction de 50 % pour les militaires et les bonnes d'enfant!

Et la mer! Ce qu'on s'extasiait jadis devant la mer!

« Que de fois, écrivait Lauwers en 1847, j'ai abandonné cette foule bruyante pour me livrer seul et en silence à la contemplation des grandeurs de la nature! A l'extrémité de la digue, vers l'occident, sont disposés quelques bancs et quelques mauvaises chaises : moyennant une minime rétribution, vous avez le droit d'occuper un de ces modestes sièges et d'assister à une de ces scènes touchantes, qui remuent l'âme et l'élèvent. » Un coucher de soleil évidemment!

Écoutez encore ceci de l'*Album pittoresque*, édité en 1846 : « Le baigneur ne peut quitter Ostende sans avoir assisté au moins une fois au jeu des écluses de chasse. Il y a quelque chose de grand, de superbe à voir ces quatre bouches s'ouvrir à la fois et vomir ces énormes masses d'eau : c'est une véritable cataracte.

» Cette scène est plus belle encore lorsqu'on y assiste le soir, après une chaude journée d'été : l'on ne voit que gerbes

de feu, la mer tout entière semble illuminée; c'est le phénomène le plus curieux, le plus surprenant que l'on rencontre dans l'étude de l'eau de la mer et que les savants désignent sous le nom de phosphorescence de la mer. »

Le Dr Louis Verhaeghe avait présenté cette année-là (plus exactement le 15 mai 1846) une étude sur la phosphorescence à l'Académie royale, et cette étude, intitulée *Recherches sur la cause de la phosphorescence de la mer dans les parages d'Ostende*, fut publiée dans le tome XXII des Mémoires de l'Académie. Nous y trouvons l'explication universellement admise depuis et, en annexe, une planche avec des dessins d'Aimé Mac Leod, représentant des noctiluques. Ce Mac Leod était un marchand de vin qui s'intéressait aux sciences naturelles, et dont le fils Jules, né à Ostende en 1857, allait devenir un grand savant et une des gloires de l'Université de Gand.

Le Dr Verhaeghe, lui aussi, était un savant. Il était venu s'établir à Ostende en 1832 et étant attaché à l'hôpital civil comme chirurgien, il présenta en 1842 à la Société médico-chirurgicale de Bruges une *Notice topographique sur l'hôpital civil d'Ostende*, qui fut publiée dans les Annales de la société et dont nous avons un tiré à part. Nous y lisons que l'hôpital, qui a existé pendant longtemps dans la rue Adolphe Buyl, avait été reconstruit en 1827. « La situation, dit le Dr Verhaeghe, de cet hôpital dans le quartier nord-ouest de la ville, à proximité de la mer, au milieu d'un air constamment renouvelé par les bises qui soufflent de la surface de l'océan, est on ne peut plus favorable sous le rapport de la salubrité.

» Le bâtiment est un carré régulier, au milieu duquel se trouve une large cour, servant de promenoir aux malades. » On y logeait aussi douze vieilles femmes, paraît-il, et sept vieillards. C'était donc à la fois un hôpital et un hospice de vieillards.

En 1844, la Société médico-chirurgicale de Bruges fit paraître une nouvelle étude du Dr Verhaeghe, intitulée *Mouvement des malades à l'hôpital civil d'Ostende pendant l'année 1842*. C'est un résumé de ses observations cliniques.

En 1845, la même société publiait du Dr Verhaeghe une *Notice physico-médicale sur la saison des bains de mer d'Ostende en 1844*. Nous y trouvons déjà le résumé du travail qu'il allait présenter à l'Académie royale sur la phosphorescence de la mer. « Il est facile, écrit-il, d'augmenter ou de diminuer le degré de phosphorescence de l'eau de mer recueillie dans un vase ou dans une fiole. Il suffit pour cela d'y ajouter un plus grand nombre de noctiluques ou bien d'en diminuer le nombre. »

Le début de cette notice est aussi très intéressant. Voici ce que nous y lisons : « La renommée des bains d'Ostende va croissant d'année en année et il y a peu de contrées en Europe qui ne lui envoient de ses habitants pendant la belle saison. Une faveur aussi marquée ne saurait être un caprice de la mode. Elle est due à la facilité de ses communications, d'une part, avec le cœur de l'Allemagne et de la France, par les chemins de fer, dont Ostende occupe une extrémité aux bords de l'Océan, et de l'autre, avec l'Angleterre au moyen d'un service régulier de bateaux à vapeur vers Londres et Douvres. Elle est due à la beauté de sa plage, à la commodité qu'on trouve à s'y baigner, au patronage de notre auguste souverain qui vient y passer tous les ans une partie de la belle saison et enfin aux belles cures que l'on y obtient en grand nombre. »

Le Dr Verhaeghe explique ensuite quelles cures il a obte-

nues pendant la saison de 1844 et sa notice n'est à ce point de vue qu'un supplément au livre sur *Les bains de mer d'Ostende*.

En 1847, parut à Bonn une brochure intitulée *Das Leuchten des Meeres an der Küste bei Ostende*, qui n'est qu'une traduction de l'étude sur la phosphorescence présentée à l'Académie royale et en 1848 parut à Berlin un ouvrage dont le titre, *Die Seebäder zu Ostende, ihre Wirkung und Anwendung*, indique suffisamment qu'il ne s'agit que d'une traduction du livre *Les bains de mer d'Ostende, leurs effets physiologiques et thérapeutiques*, publié en 1843 chez Elleboudt, dont nous avons donné déjà des extraits.

Puisque nous parlons maintenant de tous les ouvrages publiés par des Ostendais dans la première moitié du XIX^e siècle, nous ne pouvons oublier ceux de l'avocat Lauwers. Son mémoire : *Des risques et périls des choses qui sont l'objet des obligations*, fut couronné au concours universitaire de 1841-1842 et publié à Bruxelles en 1843. Lauwers faisait alors ses études de droit à l'Université de Gand et quand il les eut achevées, il vint s'établir à Ostende, où il conquiert très vite la sympathie générale.

Étant devenu conseiller communal, il fit paraître une brochure sur *La marine militaire*, dont la suppression avait été proposée à la Chambre des représentants. C'était en 1848 et les arguments employés par Lauwers pour défendre le maintien de cette marine sont exactement ceux que nous devrions employer encore aujourd'hui, à quatre-vingts ans de distance, si la suppression de notre marine de guerre n'était pas déjà accomplie. La brochure de Lauwers fut imprimée à Bruges, chez Bogaert, et envoyée à tous les députés. Elle n'empêcha pas la Chambre de voter la suppression.

En 1849 parut à Bruges un ouvrage intitulé : *Des richesses créées par l'industrie et les arts*. C'était Émile De Brouwer, membre de la chambre de commerce d'Ostende, qui l'avait écrit. Après l'expérience des ateliers nationaux en France, l'intérêt pour les problèmes sociaux était devenu très grand en Belgique et nos journaux ne parlaient plus que de communisme et de révolution. De Brouwer écrivit ce livre pour combattre les doctrines de ceux qui appelaient les ouvriers à la révolte. « Ils sont bien stupides, disait-il, ceux-là qui travaillent à miner un édifice dont l'éboulement doit les écraser ! Tel est cependant le rôle de l'ouvrier qui, se laissant égarer par de misérables discours, vient grossir les rangs de l'émeute : il en est la première victime, il n'a même aucune part aux débris ! »

Encouragé par le succès que ce livre obtint dans les milieux bourgeois, De Brouwer publia l'année suivante un *Essai sur la politique industrielle et commerciale* qui n'est que la suite de l'autre. « Il n'est point de questions, y dit De Brouwer, plus à l'ordre du jour que celles qui se rattachent au bien-être matériel. Et pourrait-il en être autrement à une époque où le malaise est à peu près général, où le travailleur honnête, ne trouvant pas une juste rétribution en retour de ses peines, se sent gêné sans savoir exactement d'où lui vient la gêne ? »

» Le monde entier semble transformé en un champ de discussion où chaque orateur se représente une idée parfaitement en harmonie avec ses intérêts particuliers. Entendez parler l'industriel opulent dont les magasins regorgent de marchandises, il vous dira qu'on produit trop, qu'il faut limiter la production. Demandez à l'ouvrier comment il se peut faire, qu'en présence de cette production extraordinaire, il soit si mal vêtu, si mal nourri. Bien que la

demande lui paraîtra peu sérieuse, il vous répondra qu'on ne produit pas assez.

» Voilà donc deux opinions diamétralement opposées ; mais entre elles, une foule d'autres viennent encore se ranger. Les uns disent que la population est trop forte, que la guerre est un mal nécessaire ; les plus radicaux du parti ne trouvent pas trop mauvaise la coutume chinoise. A quoi bon tant d'enfants ? disent-ils. D'autres voudraient tout prohiber et n'admettent pas même un chat au passage, qui ne fût accompagné d'un acquit de transit et d'une lettre de voiture timbrée. D'autres enfin appellent de leurs vœux la liberté illimitée en tout et pour tous, en un mot, l'anarchie industrielle, sauf cependant une légère exception en faveur de la petite industrie que chacun d'eux exerce. »

C'est entre ces diverses doctrines que De Brouwer fait ensuite un choix très judicieux et surtout très prudent.

* * *

Avant d'entamer le récit des événements qui se sont passés à Ostende à partir de 1850, avant de montrer le démantèlement de la ville et sa rapide extension, jetons encore un coup d'œil en arrière et regardons ces plans de la ville et du port, qui furent dressés par les soins de J. De Brock, ingénieur en chef des ponts et chaussées. L'un est daté de 1831, l'autre de 1839. Nous allons les comparer ensuite au plan d'Ostende, qui fut dressé par l'arpenteur François Bulcke en 1843.

Le plan de 1831 nous montre la ville entourée de ses fortifications, sauf à l'ouest, où il indique que les ouvrages de défense étaient en partie démolis. Il existait alors un projet pour la création d'un bassin de chasse à l'ouest du port, près du phare, et le plan signale donc que la digue et le fossé à l'est de la ville allaient être incorporés dans ce bassin. Ils le furent en effet, mais bien des années plus tard et non pas par un bassin de chasse, mais par le port des pêcheurs. A l'est et à l'ouest de la ville il y avait alors deux forts : le fort Impérial à l'est du port, près d'un fanal, et le fort Wellington, à l'ouest. Comme son nom l'indique suffisamment, le premier fut construit sous l'Empire, tandis que le second fut achevé sous Guillaume.

Le plan montre encore un fortin au bout de l'estacade est, qui portait alors le nom de fort Napoléon. Ce n'était en réalité qu'une batterie, qui y avait été placée en 1803 lorsque Bonaparte réunissait des troupes sur notre côte pour préparer une invasion de l'Angleterre. Sur le plan de Bulcke, ce fortin n'est plus indiqué et le fort Impérial s'appelle déjà fort Napoléon, comme nous l'appelons encore aujourd'hui.

Le plan de l'ingénieur De Brock nous montre l'arrière-port et les écluses de Slykens, ainsi que le canal de dérivation qui, après avoir passé devant l'emplacement des anciens moulins à scier du bois, entrait dans le canal de Bruges près de la chapelle de Slykens.

L'ancienne crique Gouweloose est également indiquée sur ce plan et l'ingénieur a eu soin de signaler que c'est par là que « la mer pratiquait les inondations qui constituaient le port avant qu'il fut transformé en port artificiel ». Il y avait déjà en 1831 un canal d'évacuation des eaux du Gouweloose qui passait par un syphon sous le canal de dérivation avant de se jeter dans l'arrière-port, près de l'emplacement de l'ancien fort de Saint-Philippe et des anciennes écluses écroulées.

Si nous examinons maintenant la ville, nous voyons qu'au Hazegras se trouvaient les bâtiments militaires : deux casernes, un hôpital et un magasin. Près du bassin de Commerce, mais séparé de lui par la crique américaine, il y avait l'arsenal, qui fut détruit, comme nous le verrons, par un incendie en 1865.

La rue Banc-aux-Huîtres s'appelait rue aux Huîtres et passait entre l'arsenal du côté sud et une saunerie qui se trouvait juste en face. Entre l'arsenal et la porte de Bruges, dont le pont existe toujours sur le canal de dérivation, il y avait l'huîtrière de Vanderheyde.

Pour quitter le Hazegras, mais avant de traverser le pont qui séparait les deux premiers bassins, on passait devant la crique américaine. C'était le reste d'un ancien chenal et il

cortèges et de toutes les festivités. Lorsque Léopold I^{er} fit sa joyeuse entrée à Ostende le 17 juillet 1831, tous ses membres étaient dans le cortège qui accompagna le roi jusqu'à sa demeure et tous portaient le costume réglementaire : casaque rouge avec collet noir, culotte, gilet et bas blancs ! Ce qu'ils devaient être beaux et fiers, les arquebusiers de Saint-André !

En 1848 les « Statuts et Règlement de la Confrérie royale des Arquebusiers dite de Saint-André et Sainte-Barbe » furent imprimés en une brochure chez Elleboudt. Nous y lisons à l'article 11 : « Les membres de la Confrérie ne se rendront en corps aux fêtes, cortèges et réunions publics, que pour autant qu'il en aura été décidé ainsi en assemblée générale et à la majorité des membres présents. » Cet article



Vue du Cercle du Phare et du Pavillon Royal en 1847.

(Lith. de Stroobant.)

y avait là encore l'emplacement de l'ancienne écluse Sainte-Catherine.

Le quai, qui longe les bassins de Commerce, s'appelait quai de l'Empereur, en souvenir de Joseph II. Devant le deuxième bassin se trouvait l'*Hôtel de Commerce*. Cet hôtel devait son nom à la Bourse qui y était établie et qui y resta d'ailleurs très longtemps. C'était aussi le local de la Confrérie royale de Saint-André et Sainte-Barbe qui avait là une très belle salle de fêtes (on disait alors de redoutes).

La Confrérie de Saint-André, dont il faut bien que nous disions quelques mots, était une société d'arquebusiers. Fondée en 1676, la société avait son local d'abord près du marché aux poissons, mais lors de la démolition des remparts du côté sud de la ville, plus exactement en 1786, elle fit construire un nouveau bâtiment au quai de l'Empereur. Longtemps après que ce bâtiment eut été vendu, il portait encore le nom de Saint-André.

La Confrérie de Saint-André était avec la Société de rhétorique et la Confrérie de Saint-Sébastien de tous les

est le signe du déclin : on ne voulait plus sortir avec ce costume étincelant, on le jugeait trop carnavalesque, trop voyant ! On n'osait plus se montrer !

Ah ! la belle devise de la confrérie. « Pour l'honneur et l'amour ! » N'est-ce pas pour l'honneur et l'amour qu'il fallait sortir et se montrer en uniforme ? Les arquebusiers ne l'ont pas compris, mais nous conservons toujours au musée de la ville une série d'assiettes, prix de concours, sur lesquelles leur belle devise est marquée pour l'édification des générations à venir !

Revenons maintenant au plan de l'ingénieur De Brock et regardons la crique des pêcheurs. Entre cette crique et les écluses des bassins se trouvait le Bureau des barques de Bruges qui avaient là leur débarcadère. Du côté sud de la crique, devant les entrepôts, des citernes d'eau douce avaient été construites jadis, car on manquait souvent d'eau à Ostende !

Près du débarcadère des bateaux à vapeur venant d'Angleterre — des malles anglaises, comme on les appelait

— à l'est d'un entrepôt, se trouvait une auberge, la *Maison blanche*, et à côté de l'autre entrepôt, au coin du parvis Saints-Pierre-et-Paul, qui s'appelait alors place Saint-Joseph et n'était de loin pas si large, il y avait l'*Hôtel de Waterloo*. Ces deux établissements attendaient surtout les voyageurs d'Angleterre.

Le quai des Pêcheurs, vu de ce pavillon que le pilotage avait fait construire à l'entrée de la crique, est représenté d'une façon très artistique dans l'*Album d'Ostende* de 1841. On y voit la malle anglaise qui vient d'arriver et qui, à cette époque, au mois d'août, n'avait jamais plus d'une dizaine de passagers! Sur le quai on remarque une femme portant un manteau à capuchon, comme on en voit si rarement aujourd'hui et comme toutes les Ostendaises en avaient jadis.

Dans l'*Album pittoresque* de 1846, des femmes en long manteau noir sont représentées également sur le quai des Pêcheurs, et Borremans a dessiné dans le fond la malle anglaise prête à partir. Borremans aimait beaucoup le port, le quai et les bassins. On le voit bien dans cet album, où il les a dessinés et représentés de plusieurs côtés et sous toutes sortes d'aspects. Sur la gravure qui nous montre les bassins, il s'est représenté lui-même, sans doute pour nous dire : « Voilà ce que j'aime! » Qu'il avait raison! C'est un des plus beaux coins d'Ostende.

Pour représenter le quai des Pêcheurs d'une façon originale dans l'album qui fut édité en 1848, Stroobant s'est placé de l'autre côté de la crique et c'est ainsi que les trois albums dont nous avons parlé jusqu'ici, donnent trois vues entièrement différentes, mais pourtant également intéressantes de ce port d'échouage qui constitue, comme le dit si bien l'*Album pittoresque*, « le spectacle le plus animé, le plus curieux qu'Ostende offre à l'étranger ».

Mais abandonnons maintenant le quai et entrons en ville par la place Saint-Joseph. La rue Joseph II s'appelait jadis rue Saint-Joseph et si nous la prenons, nous rencontrons immédiatement à notre droite, au coin de la rue du Quai, le pavillon du Génie militaire, qui y est resté très longtemps, puis la cathédrale et enfin, entre le rue de la Chapelle et la rue Christine, le Mont-de-Piété. Rappelons que la plus grande partie de la rue Christine s'appelait alors rue du Lait-Battu. C'est seulement la partie près du quai qui s'appelait rue Christine. Il en était de même d'ailleurs de la rue de la Chapelle, qui devenait rue Saint-Thomas entre le quai et la rue Saint-Joseph.

Lors de la démolition des remparts sous Joseph II, on avait dû créer de nouvelles rues au sud de la ville et c'est ainsi que le prolongement de la rue de la Chapelle avait reçu le nom du saint patron de Thomas Ray, un ancien échevin d'Ostende, Irlandais d'origine, qui fut un des créateurs de la Compagnie des Indes. Le prénom de la princesse Marie-Christine et celui de son époux Albert de Saxe-Tesschen avaient également été donnés à deux rues nouvelles.

La rue Albert a été débaptisée depuis comme les deux autres et elle porte maintenant le nom d'Euphrosine-Bernaert, la sœur du ministre, dont le monument a été placé en 1927 au square Marie-José. Comme les deux autres aussi, la rue Albert était très petite, elle s'arrêtait aux remparts, donc à l'avenue Henri-Serruys actuelle.

Au coin nord-ouest de la rue Saint-Joseph et de la rue Christine, il y avait encore en 1831 une ancienne raffinerie de sucre, mais elle n'est plus indiquée sur le plan de 1839.

Sur ce plan comme sur le précédent, nous trouvons l'école des pauvres du côté est de la rue de la Chapelle entre la rue Saint-Joseph et la rue Saint-Paul, qui s'appelait à cet endroit Petite rue de l'Église. Au coin sud-ouest de cette rue et de la Grande rue de l'Église, dans cette maison dont nous avons parlé à propos de Van Cuyck, il y avait en 1831 une académie de dessin, mais en 1839 l'école de navigation y était déjà établie et elle y est restée de longues années.

Au coin sud-ouest de la rue de la Chapelle et de la rue d'Est, qui s'appelait à partir de là vers l'ouest rue des Allumettes, où il y a maintenant l'*Hôtel de la Marine*, il y avait autrefois l'*Hôtel de la Cour Impériale*.

L'ancien couvent des sœurs noires, qui avait donné son nom à une partie de la rue d'Est actuelle, était en 1831 un hôpital militaire. En 1839, le tribunal et l'Académie de dessin y étaient établis et, en 1843, les Frères de la Charité l'occupaient. Plus loin, dans cette même rue des Sœurs-Noires, entre le rue de l'Église et la rue du Quai, du côté nord, il y avait en 1831 l'*Hôtel de la Rose d'Angleterre*.

Sur les plans de l'ingénieur De Brock nous trouvons au bout de la rue des Allumettes une infirmerie militaire et en face un arsenal, qui aboutissait rue des Sœurs-Blanches. Derrière l'église actuelle des Frères Dominicains, du côté ouest de la rue Courte-du-Poivre, qui s'appelle maintenant rue de l'Archiduchesse, là où se trouve à présent l'école moyenne des filles, il y avait jadis un marché aux charbons. C'est sur cette place que selon le plan de 1843 une prison a été élevée ensuite.

D'après les plans de l'ingénieur De Brock, une école de filature se trouvait autrefois du côté nord de la rue des Sœurs-Blanches, en face de la rue Courte-du-Poivre. En 1843 les Sœurs de Saint-Joseph occupaient déjà ce bâtiment.

La rue Saint-Sébastien doit son nom à la société de tir qui existe toujours et dont le local était dans cette rue depuis 1742 jusqu'en 1843, quand il fut vendu. Sur le plan de Bulcke nous voyons que le parc de la société se trouvait alors près de la porte de Bruges, à l'est de la rue de la Frégate.

Nous possédons une brochure imprimée chez Elleboudt en 1851 et contenant les statuts de la confrérie royale de Saint-Sébastien (*Statuten van het Koninklijk Hoofdgild van Sint Sebastiaen*). Nous y lisons à l'article 1^{er} que la société avait, depuis 1667, l'autorisation de porter ce titre royal et qu'elle se plaçait sous la protection du noble chevalier, saint Sébastien.

L'hôpital civil, dont l'entrée était, nous le savons, rue d'Ouest (rue Adolphe-Buyt), venait jusqu'en face du local primitif de la Confrérie Saint-Sébastien. Un peu plus à l'ouest, au bout des deux rues, il y avait alors la salle de spectacle.

Sur la Grand'Place, du côté ouest, au coin sud, se trouvait jadis l'*Hôtel du Lion d'Or*, tandis que là où se trouve maintenant le bureau de renseignements et où est aussi la bibliothèque communale, il y avait la grand'garde. C'est là que chaque soir, quand 9 heures sonnaient à la tour de l'hôtel de ville, les soldats sortaient, se mettaient dans les rangs et, au bruit des tambours battant la retraite, passaient par une série de rues, précédés d'une foule de gamins, qui criaient et dansaient comme des fous. « Chaque soir, écrit la *Feuille d'Ostende* du 5 août 1849, quand 9 heures sonnent à la tour de l'hôtel de ville, c'est le signal pour une foule de gamins d'accourir vers la place d'Armes et dès que la retraite se met en marche, tous ces petits polissons se

rangent à la suite. Ils crient, ils sifflent, ils chantent, ils hurlent, ils font un tapage à étouffer le bruit des tambours. Dans l'étroite rue de la Chapelle ils renversent les personnes qu'ils y rencontrent. La retraite passée, ils continuent encore quelque temps à s'agiter de la sorte dans la rue. »

Au bout de la rue du Chat, là précisément où la rue de Flandre s'élargit, il y avait jadis le marché aux veaux et là où se trouve maintenant le théâtre, il y avait une caserne, que les plans de l'ingénieur De Brock désignent comme destinée à l'établissement des bains. Sur le plan de Bulcke nous voyons qu'en face de cette caserne un pont existait alors pour se rendre par là à la digue.

Sur les plans dressés par l'ingénieur des ponts et chaussées nous voyons que la boulangerie militaire se trouvait dans la rue Longue, du côté sud et comprenait tout le bloc entre la rue Christine et la rue du Cerf. La caserne de la maréchaussée était au coin sud-est de la rue des Capucins, où se trouve maintenant le marché couvert. Sur le plan de 1839 nous voyons derrière cette caserne un nouveau marché aux poissons. Actuellement encore ce marché s'appelle place de la Minque, alors que la minque se trouve depuis longtemps au bout du quai des Pêcheurs. Remarquons que si nous disons la minque, c'est uniquement pour nous conformer à l'usage général, mais nous savons par l'étude qu'un Ostendais éminent, M. le professeur Vercoullie, a présentée à l'Académie royale de Belgique, classe des lettres (séance du 6 février 1928), que minque est un mot picard et un substantif masculin. *Mijn*, son équivalent en flamand, est un substantif féminin, de sorte que si nous disons la minque comme tout le monde, nous employons le mot picard avec le genre du mot flamand.

Sur les deux plans des ponts et chaussées, nous voyons qu'il y avait une ancienne banque au coin sud-est de la rue du Singe, qui est devenue la rue de Brabant depuis que les habitants ont réclamé un meilleur nom pour elle. Au coin nord-ouest le plan de 1839 signale l'existence du *Grand Café*, qui s'appelle *Hôtel du Grand Café* sur le plan de l'arpenteur de la ville.

Dans la rue Saint-François, entre la rue Neuve et le marché aux Poissons, là où il y a maintenant une école de pêche, donc du côté est, se trouvait jadis le local de la Société de Rhétorique. C'était l'ancienne maison de la Confrérie des Bateliers qu'elle occupait.

Cette confrérie avait été supprimée en vertu de la loi de 1793, abolissant les corporations, et ses biens, qui étaient estimés alors à plusieurs millions, disparurent tous dans la tourmente révolutionnaire. On ne peut, disaient les contemporains, s'imaginer les richesses que contenait la Maison des Bateliers. Hélas! quand le 17 novembre 1805, les rhétoriciens inaugurèrent ce local, qu'ils appelèrent pompeusement « Le Mont Parnasse », il n'y avait plus rien des richesses d'autrefois et comme tant de vrais poètes, ils durent se contenter des trésors de leur imagination.

Dans la brochure que M. Vanden Weghe a publiée en 1914 sur l'histoire de la Chambre de rhétorique d'Ostende (*Schets eener geschiedenis der Oostendsche Kamer van Rhetorica*), on trouvera de nombreux détails concernant l'activité de cette société dans la première moitié du XIX^e siècle. La liste des membres, que M. Vanden Weghe y a ajoutée, prouve assez combien la Chambre de rhétorique était importante alors, puisque presque toutes les personnalités de la ville en faisaient partie.

En septembre 1842, la société organisa un grand concours

de versification et les pièces qui furent couronnées ont été réunies en une brochure, qui fut imprimée chez Vermeirsch. Nous y voyons que M^{me} Courtmans, née Berchmans, que ses romans allaient bientôt rendre célèbre, vint à Ostende se mesurer à tous ces versificateurs et qu'elle n'obtint qu'un second prix. Elle le refusa d'ailleurs et elle avait bien raison.

Quand Vermeirsch mourut en février 1850, la Société de Rhétorique publia une brochure intitulée *Lijktranen*, pour célébrer en prose et en vers les mérites du disparu et pleurer sa mort. La mort de Vermeirsch fut une grande perte pour la société, qui ne s'en releva plus. En 1860, elle existait pourtant encore et elle s'occupait alors de représentations dramatiques. Son dernier local, qui était situé rue du Lait-Battu, entre la rue des Sœurs-Blanches et la rue des Allumettes, du côté ouest, fut longtemps encore après sa disparition appelé la Rhétorique.

* * *

Reprenons maintenant le récit de tout ce qui s'est passé à Ostende.

Le 11 octobre 1850, la reine des Belges, Louise-Marie d'Orléans, qui était née à Palerme en 1812, est morte à Ostende, dans le palais de la rue Longue.

Ce douloureux événement a été commémoré maintes fois et il n'est donc pas nécessaire d'en donner encore ici tous les détails navrants. Plusieurs médailles ont été frappées en 1850 pour manifester la douleur et les regrets du peuple belge. Ces médailles sont reproduites ci-après et on peut en voir des exemplaires au musée de l'hôtel de ville.

Eugène Bochart, d'Ostende, publia la même année aussi une plaquette de huit pages où, en véritable rhétoricien, il exprima tant en prose qu'en vers ses sentiments de condoléance. Chez Gêruzez, à Bruxelles, un magnifique album fut imprimé, ayant pour titre : *Funérailles de S. A. R. Louise-Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle, princesse d'Orléans, reine des Belges*.

« Dès le 5 septembre, y lisons-nous, la Famille Royale avait fixé sa résidence à Ostende. La science espérait que l'air vivifiant de la mer rétablirait les forces ou du moins pourrait prolonger l'existence de l'auguste malade. Mais bientôt il fallut renoncer à toute espérance. Chaque détail apporté d'Ostende faisait pressentir le deuil national.

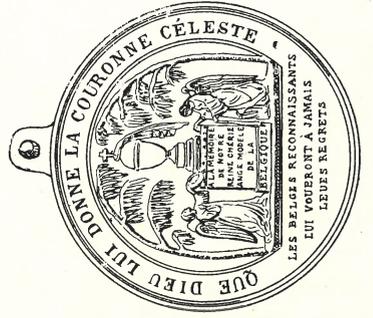
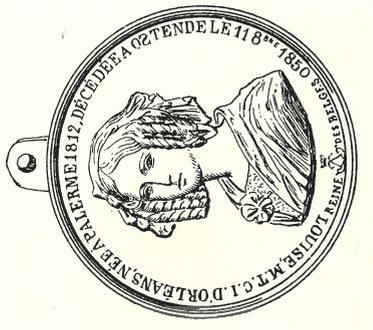
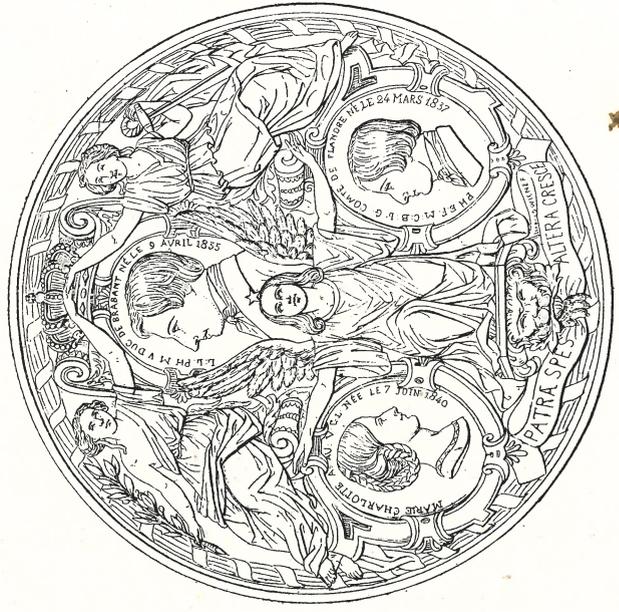
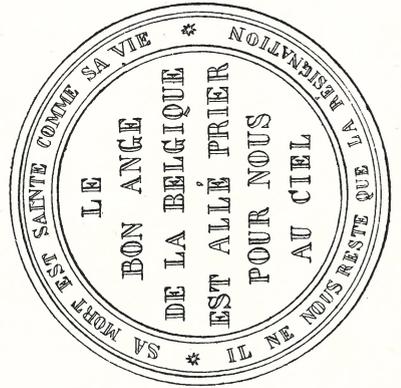
» La Reine ayant exprimé au Roi, dans ses derniers moments, le désir d'être inhumée dans l'église de Laeken, des dispositions furent prises pour y transporter les restes mortels de l'auguste défunte, le lundi 14 octobre.

» Le matin de cette triste solennité, à 7 heures, M^{sr} l'évêque de Bruges, assisté de son vicaire général et de M. le curé d'Ostende, dit, dans la chapelle ardente au palais d'Ostende, une messe à laquelle assista toute la famille royale.

» Un programme avait été arrêté le 12 octobre 1850 par les ministres de l'Intérieur et de la Guerre pour régler le cérémonial de la translation des dépouilles mortelles d'Ostende à l'église de Laeken.

» D'après ce programme, la levée du corps de S. M. la Reine eut lieu le 14 octobre, à 10 heures du matin, et le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant : un bataillon du 7^e de ligne avec ses tambours voilés et ses fusils baissés vers la terre; une société de musique, ses instruments et son drapeau recouverts de crêpes; la Société Saint-Sébastien

MEDAILLES FRAPPÉES A LA MEMOIRE DE LA REINE LOUISE-MARIE



d'Ostende, avec ses insignes; les Frères d'Armes de l'Empire; les pêcheurs d'Ostende, avec des drapeaux de deuil; les députations des diverses sociétés de la province; la garde civique d'Ostende; un bataillon du 7^e de ligne; le clergé d'Ostende; M^{sr}. l'évêque de Bruges et ses assesseurs; le char funèbre; S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha; les dames d'honneur de la Reine en grand deuil; MM. Van Hoorebeke, ministre des Travaux publics, et le lieutenant général Brialmont, ministre de la Guerre; MM. le baron de Vrière, gouverneur de la Flandre occidentale; les lieutenants généraux Prisse et Goblet d'Alviella; les lieutenants-colonels de Moerkerke et Vander Burgh; MM. le consul d'Angleterre; Serruys, bourgmestre, et Van Iseghem, représentant d'Ostende; le colonel Rosolani, commandant de place; les voitures de la cour; un bataillon du 7^e de ligne.

» Le funèbre cortège s'achemine lentement, au milieu de la foule désolée, jusqu'à la station du chemin de fer; l'artillerie de la garde civique d'Ostende et la troupe de ligne, rangées en bataille, présentent les armes devant le cercueil au moment où on le descend du corbillard pour le placer sur le char funèbre. »

Selon la *Feuille d'Ostende* du 17 octobre 1850, toutes les sociétés de la ville étaient dans le cortège. Après les Frères d'Armes de l'Empire, déjà cités, il y avait la Société de la Sarbacane, puis celle de Guillaume Tell, avec sa musique, ensuite les Sociétés de la Boule et de la Rhétorique et enfin la Société Saint-Sébastien, mentionnée au programme.

La Société des Anciens Soldats de Napoléon a existé pendant longtemps à Ostende et nous possédons encore la carte qu'elle fit imprimer à Bruges, chez Derresauw-Laga, à la fin de 1853, pour son « souhait de nouvel an ». On y voit l'aigle impérial dominant les drapeaux des armées françaises et assis sur le globe, qui porte l'inscription suivante : « Honneur et Gloire militaire, 1854. » A l'avant-plan il y a des canons, des obus et des sabres et tout au-dessus le chapeau de Napoléon.

On conserve toujours au musée de la ville la statuette de l'empereur que les Napoléonistes avaient fait sculpter pour la placer dans leur local. P. Breynaert fut le dernier président de cette société qui, vers 1850, figurait encore régulièrement dans les processions.

La Société de la Sarbacane ou Blazersgilde, n'existe plus. Elle a été dissoute en 1923 après avoir traversé, comme tant d'autres sociétés de ce genre, des crises nombreuses.

La Société royale de Guillaume Tell fut fondée en 1841 par Jean Staesens et quelques autres. Son diplôme royal

lui fut accordé en 1848. Elle tenait ses réunions à l'*Hôtel du Commerce*, au quai de l'Empereur.

La Société des Bouleurs ou Bolders fut créée en 1832 par David Duvivier, qui en resta toute sa vie le président. Vers 1860, cette société comptait près de 200 membres.

Mais revenons aux funérailles de la reine.

L'album édité par Gérusez contient une série de planches, dont la première, qui est signée par Hendrickx, représente les *Derniers moments de S. M. la Reine*, tandis que la seconde, qui est l'œuvre de V. Dedoncker, montre le *Départ du cortège funèbre du palais d'Ostende*. On y voit la maison de la rue Longue avec tous les volets fermés.

Le corbillard, que traînent six chevaux, est déjà au coin de cette rue, qui porte maintenant le nom de la reine Louise, mais qui s'appelait jadis rue de la Comédie.

Dès le 17 octobre 1850, la *Feuille d'Ostende* réunissait des fonds pour l'érection d'un monument à la mémoire de la reine bien-aimée. « Un monument à la mémoire de la Reine Louise doit être élevé, disait ce journal, par les habitants et la municipalité d'Ostende. Nous nous empressons d'ouvrir une souscription dans notre bureau. » Dans le même numéro, il y avait déjà une liste de souscripteurs, dont une cinquantaine de membres de la Société de Rhétorique.

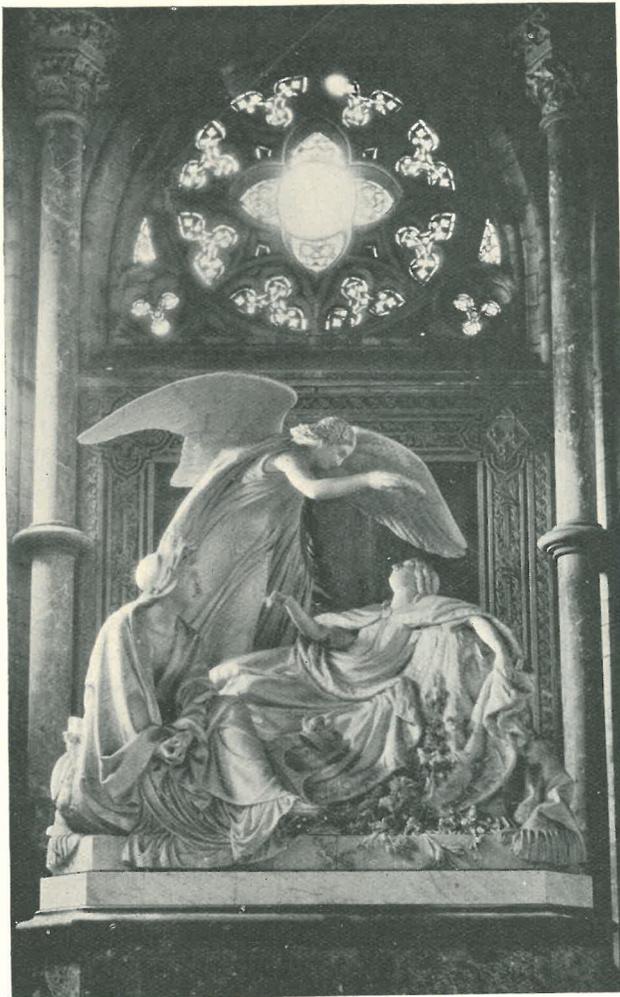
Et la discussion commença sur la manière d'utiliser ces fonds. « Rien n'est encore décidé, écrivait la *Feuille d'Ostende* du 27 octobre 1850, pour ce qui doit rappeler à Ostende le souvenir de notre Reine; les uns disent que la maison où la Reine est morte sera convertie en chapelle commémorative et que le Roi vient à cet effet d'en faire l'acquisition; d'autres prétendent que Sa Majesté serait disposée à faire l'acquisition de la maison de M^{me} veuve E. Serruys, afin de construire sur ces deux terrains contigus

une église toute pareille à celle qui sera construite à Laeken. »

Après de nombreuses polémiques, dont certaines furent très violentes, l'administration communale décida de confier au sculpteur Charles-Auguste Fraikin le soin d'imaginer et de réaliser un monument commémoratif. Ce sculpteur, qui était né à Herenthals en 1817 et qui est mort à Bruxelles en 1893, sut s'acquitter admirablement de sa tâche.

Le monument, qu'il sculpta dans le marbre, se trouve maintenant dans une chapelle près de l'église Saints-Pierre et Paul, où tout le monde peut aller le voir.

C'est un groupe composé de trois figures. Celle qu'on voit au premier plan représente la ville d'Ostende. Elle est assise aux pieds de la Reine mourante, qu'elle contemple



Monument funéraire de la reine Louise-Marie, par Fraikin.

avec une saisissante expression de douleur. La Reine est couchée et son manteau est déployé de telle sorte qu'il couvre de ses plis le socle du monument. La Reine se soulève un peu et tend la main à un ange qui lui apporte une palme et une couronne d'immortelles. Tandis que la Reine reçoit ainsi les récompenses célestes, sa couronne royale tombe sur le sol en même temps que quelques fleurs fanées, qui symbolisent les bienfaits que la mourante a répandus sur la terre.

Ce monument remarquable fut longtemps considéré comme un hommage insuffisant à la mémoire de l'auguste souveraine. On voulait avoir à Ostende une église ou une chapelle qui portât son nom. La commande de ce monument fut très critiquée. La *Feuille d'Ostende* du 26 juin 1851 osa même écrire et elle répéta plusieurs fois encore par la suite : « La ville d'Ostende tout entière a apporté son tribut pour honorer la mémoire de la mort de notre Reine bien-aimée, par l'édification d'une église, qui, comme celle de Laeken, serait église paroissiale. L'administration a imaginé un monument mesquin, — un groupe de sculpture, — et a condamné cette idée plus noble, mais qui n'était pas la sienne. »

Finalement, l'administration communale décida de placer le monument de Fraikin dans une chapelle et ainsi tout le monde fut content. En 1888 la crèche Louise-Marie fut créée et c'était là encore la meilleure façon de rappeler la vie et les bienfaits de la Reine, qui aima tant notre ville.

* * *

En 1850, le Gouvernement comprit enfin l'importance de l'amélioration de notre port, qui était alors le seul port réellement maritime du pays. Une commission fut constituée, composée de l'inspecteur général des ponts et chaussées et de trois ingénieurs de la même administration, ainsi que du capitaine Smithett, de la marine anglaise, du capitaine Eyckholt, de la marine belge, Vander Sweep, inspecteur du pilotage à Ostende, et Petit, sous-ingénieur des ponts et chaussées, qui était secrétaire. La commission avait pour mission de reprendre les études relatives à l'amélioration du port et en 1851 elle remit au Gouvernement un rapport qui proposait :

1^o La réunion des deux bassins de chasse existants;

2^o L'achèvement de l'estacade ouest par la construction d'une jetée basse en pierre;

3^o Le creusement d'un nouveau bassin de retenue avec une écluse de chasse placée au coude de l'estacade est.

Le Gouvernement adopta ces propositions et le 20 décembre 1851 une première somme de 400,000 francs fut accordée pour l'amélioration du port d'Ostende.

Pour bien comprendre l'importance de ces travaux, il faut comparer le plan du port et de la ville, qui fut dressé le 20 mai 1851 par François Bulcke, arpenteur de la ville, à celui qui fut édité en 1856, revu et corrigé par P. Van Hercke, architecte de la ville. Ces deux plans ont été imprimés chez Daveluy, et ils semblent avoir été calqués pour une grande partie sur celui qu'avait fait Bulcke en 1843 et qui fut édité par J. Elleboudt, mais dont l'imprimeur était également Daveluy, de Bruges.

Sur les deux plans de Bulcke, le port est exactement le même, c'est seulement sur celui de Van Hercke qu'il est modifié. A l'est du chenal, près du phare, le nouveau bassin y est déjà indiqué, englobant au nord la lunette, qui sert

encore de magasin à poudre actuellement, et allant au sud jusqu'à l'huîtrière, qui existait encore après la guerre et qui n'a disparu que depuis le creusement du nouveau port de pêche en 1925. Sur le plan de 1856, la réunion du bassin de retenue à l'arrière-port n'est pas encore indiquée, ce qui porte à croire qu'elle n'était pas réalisée à cette époque.

Sur le plan, qui fut édité par les ponts et chaussées en 1865 et qui fut imprimé chez Ph. Vander Maelen, nous voyons que la réunion se fit sous la route de Slykens, un peu au nord de l'huîtrière et du Jardin de Tivoli.

Mais nous ne sommes pas encore si loin et quoiqu'il soit très difficile, sinon impossible de faire l'histoire d'Ostende année par année, sans faire une énumération sèche et insignifiante de tous les événements, nous devons tout de même essayer autant que possible de suivre l'ordre chronologique, lorsque celui-ci permet du moins de comprendre le développement de notre ville et de son port.

Avant de parler de l'érection du Kursaal en 1852, nous devons donc signaler ici la publication de deux splendides albums dessinés par Cham et intitulés, l'un : *Les Bains d'Ostende*, l'autre : *Tribulations des Bains de mer d'Ostende*. Le premier fut édité par Ferdinand Claassen, libraire, qui avait non seulement un magasin à Bruxelles, rue de la Madeleine, mais encore des succursales à Blankenberghe et à Ostende. L'album fut imprimé à Paris, chez Bertauts, rue Cadet, et il commence par nous montrer une délicieuse sirène prenant son bain devant Ostende.

Cham, on le sait, était le pseudonyme du comte de Noé, et, en sa qualité de fils de Noé, il semble avoir eu une prédilection toute particulière pour ces créatures chimériques, qui ne devaient rien craindre du déluge et n'entrèrent pas dans l'arche. La première lithographie de cet album nous montre des dames qui après le bain se promènent sur la digue en laissant pendre leurs cheveux afin de les faire sécher. Cham ajoute ce commentaire : « Plusieurs dames soupçonnées de porter de fausses nattes trouvent cette exhibition mauvais genre. » Et voici une lithographie qui nous montre une cabine que le cocher traîne beaucoup trop loin dans l'eau et où la baigneuse risque fort de se noyer.

Une autre lithographie représente un baigneur qui, pour ne pas devoir louer une cabine et un caleçon, est allé à l'ouest de la digue, à cet endroit de la plage, qu'on appelait alors le Paradis, parce que les seuls baigneurs qu'on y rencontrait étaient nus comme nos premiers parents. C'est là maintenant que tout le monde va se baigner, mais en 1850, c'était encore un endroit peu fréquenté. Voici donc un baigneur dans l'eau jusqu'à mi-corps et qu'un gendarme appelle : « Monsieur, faites-moi voir vos papiers. Vous devez les avoir sur vous? »

Vient ensuite un dessin vengeur. Il représente une rue d'Ostende ou de Blankenberghe. Une voiture arrive de la gare, chargée de valises et sans doute aussi de voyageurs, et voici la réflexion d'un épicier : « Le chemin de fer nous apporte pas mal de voyageurs. Très bien, mes denrées augmentent de 10 pour cent! Ah! diable, je vois encore d'autres voitures par derrière; mes denrées augmentent de 30 pour cent. » Inutile d'ajouter que cela ne se fait aujourd'hui ni à Blankenberghe ni à Ostende.

Une autre lithographie assez intéressante est celle qui représente une course de cabines sur la plage. Les cochers se démènent pour avoir une bonne place et ne songent nullement au baigneur, qui est secoué et cahoté dans leur voiture. En voici un qui réclame : « Voyez mon œil! Voyez

mon chapeau! » Hélas! tous deux sont dans un état piteux.

La dernière lithographie montre *Borée faisant ses farces ou les inconvénients de la crinoline par un grand vent*. Ce sont des dames dont le vent fait gonfler la jupe et qui risquent d'être jetées au-dessus de la balustrade de la digue, en mer. Il y en a une qui a pu s'accrocher à un réverbère en arrivant au bord.

L'album intitulé *Tribulations des bains de mer d'Ostende*, fut édité par Buffa, de Bruges, et imprimé chez Lemercier, à Paris. Tous les ennuis que nous exposait déjà l'album précédent, les voici réunis : *Baigneur se trompant de voiture ; Chapeau enlevé par un coup de vent ; Danger d'aller se baigner trop près du parc aux huîtres*, où l'on risque de remonter après un plongeon avec une huître lui pendant au nez ; *Promenade à âne* lorsque la bête ne veut pas avancer! Mais voici l'ennui le plus grave pour ce monsieur qui voudrait faire une excursion en mer : deux matelots se le disputent et chacun le tire de son côté. « Monsieur, dit l'un, venez dans mon canot! » « Ne l'écoutez pas, dit l'autre. Venez au contraire dans le mien. »

Un léger coup de vent à Ostende est le titre d'une lithographie sur laquelle on voit une partie de la digue près du Cercle du Phare. Il y avait là un poteau indiquant la place réservée aux bains des hommes et celle des bains pour femmes. Un monsieur, qu'un coup de vent a poussé au bord de la digue, s'est accroché à ce poteau, dont on parlait beaucoup alors et dont on se moquait d'ailleurs franchement.

Autre tribulation encore, lorsqu'on arrive à Ostende en pleine saison : « Monsieur, tous les lits sont pris; il faut que vous couchiez sur la table! »

Une promenade en mer, c'est délicieux, sauf lorsque la mer est agitée! Voici une barquette avec quatre passagers. Il y en a deux qui ont le mal de mer et le chapeau d'un autre vient d'être enlevé par le vent. « Qu'allaient-ils faire dans cette galère! » dit Cham.

L'impression produite par la vue de la mer, sur les organisations fines et délicates, nous est montrée par deux personnes romanesques, poétiques et sentimentales, pour reprendre l'expression consacrée. La femme pleure dans son mouchoir et l'homme s'est mis à genoux pour admirer la mer et le soleil couchant.

Paul et Virginie au bord de l'Océan d'Ostende, est encore une fois la même scène d'extase et de larmes. Cham, comme tout le monde, en avait assez du romantisme et des natures sensibles. Mais on dirait que son imagination est épuisée. Voici la dernière planche de son album et c'est encore un bourgeois que deux canotiers s'arrachent et se disputent.

En 1850, les bains d'Ostende étaient âprement critiqués par un journal de Bruges, qui s'indignait de ce que les hommes n'étaient pas séparés des femmes pour se baigner. « Un poteau planté sur la digue indique une place réservée pour les dames, écrivait son correspondant. Ce règlement est-il observé ou l'a-t-il jamais été? Il y a des bornes d'indication, mais c'est comme s'il n'y en avait pas. Il y a ici un pêle-mêle qui offense plus d'une personne. Les bains des dames, contrairement aux règlements de la police, se prennent ordinairement vis-à-vis du phare et les convenances sont loin d'y être observées. Les hommes envahissent indistinctement ce local et ma position me met à même de dire qu'on y tient des propos qui font rougir plus d'un cœur honnête. Que la presse d'Ostende fasse chorus pour nier ce que j'avance, les faits sont là et il n'y a rien de plus entêté

qu'un fait, selon le dire d'un grand écrivain. Je tiens de source certaine que plusieurs dames et leur famille prenant des bains près du phare ont été abordées par des hommes dont la mine et les paroles étaient loin d'être rassurantes : elles faillirent s'évanouir de peur. Remarquez bien que cela se passe en plein jour, près de la digue encombrée de promeneurs. Déjà plusieurs familles ont quitté ce séjour où leur moralité ou celle de leurs enfants n'est pas à couvert et bien d'autres ont juré, comme maître Renard, que l'année prochaine on ne les y prendra plus. Outre ces actes de polissonnerie, dont je viens de vous parler et qui sont fréquents, ajoutez que le Cercle du Phare est rempli d'une foule de dandys et de curieux qui ont constamment le lorgnon collé sur l'œil et dont les regards ne plaisent pas à tout le monde.

» Si l'on veut éviter le pêle-mêle que je viens de signaler et le regard démesurément curieux des habitués du phare, on tombe de Charybde en Scylla. Si l'on va à l'autre extrémité de la digue, on a sous les yeux le dégoûtant spectacle de polissons dont l'obscène nudité et les scandaleuses promenades de la dune à la mer vous déconcertent. Un poteau indique une place réservée aux dames : ce point n'est pas observé et l'endroit où est placé le poteau est justement celui qui est le moins fréquenté par les baigneurs. »

Évidemment, c'était là le Paradis, où l'on n'allait que si l'on n'avait pas de costume de bain et pas d'argent pour louer une cabine. Les gamins qui y venaient déposaient leurs hardes dans les dunes et couraient vite vers la mer pour cacher leur nudité, encore n'étaient-ils pas obscènes!

Mais n'écoutez pas ce journal, pour qui la nudité des gosses est obscène, et poursuivons notre récit.

« La saison de 1850 aura été la plus brillante et la plus fructueuse dont Ostende ait le souvenir. » Voilà ce qu'écrivait la *Feuille d'Ostende* du 6 avril 1851 et c'était la meilleure réponse à toutes les critiques amères du journal de Bruges.

* * *

Sur le plan dressé par Bulcke en 1851, nous relevons l'existence de plusieurs nouveaux hôtels.

L'*Hôtel des Bains*, qui se trouvait dans la rue du Quai, du côté est, entre la rue des menteurs (la rue Saint-Paul donc) et la rue du Moulin-d'Est (actuellement rue d'Est), existait déjà en 1839, puisque l'ingénieur De Brock l'a indiqué sur son plan, mais il l'a placé un peu plus au nord que l'*Hôtel du Grand Saint-Michel* qui se trouve sur le plan de 1831. C'est là probablement une erreur.

Nous avons déjà parlé de la *Cour Impériale*, du *Lion d'Or*, de l'*Hôtel Royal*, du *Grand Café*, de l'*Hôtel de Flandre* et de celui d'*Allemagne*, de l'*Hôtel de Gand* et de la *Maison Blanche*. Mais voici de nouveaux venus : l'*Hôtel Fontaine*, l'*Hôtel des Étrangers*, l'*Hôtel Marion*, l'*Hôtel Saint-Denis*, l'*Hôtel de Suède* et de la *Couronne de France*.

L'*Hôtel de Waterloo* qui se trouvait, comme nous l'avons vu sur les plans de l'ingénieur De Brock, près du quai des Pêcheurs, s'appelait déjà *Ship Hotel* en 1843 d'après le premier plan de Bulcke et il est encore appelé ainsi sur celui de 1851.

L'*Hôtel Fontaine* se trouvait dans la rue du Chat (donc la rue de Flandre) du côté est, en face de l'*Hôtel de Flandre*. C'est en 1850 que cet hôtel fut inauguré et son propriétaire, Henri Fontaine, avait tenu d'abord l'*Hôtel de Flandre*. Autant que nous pouvons en juger par la Liste des étrangers publiée par la *Feuille d'Ostende*, c'étaient là les deux prin-

cipaux hôtels de la ville. Deslandes, successeur de Fontaine comme tenancier de l'*Hôtel des Flandres*, fit beaucoup de réclame pour son établissement, mais Fontaine fit mieux : il créa une galerie de tableaux que tous les étrangers étaient admis à visiter et ce fut là une excellente réclame pour son hôtel. Après sa mort, sa collection fut vendue aux enchères à Bruxelles en mai 1890 et le catalogue de cette vente ne renseigne pas seulement une série de tableaux mais encore des porcelaines de la Chine et du Japon et des argenteries anciennes. Henri Fontaine semble avoir été un homme de goût.

On se plaignait beaucoup jadis de ce qu'il n'y avait pas un musée à Ostende et en 1848 il fut même question d'organiser une exposition de tableaux dans les salons de l'*Hôtel de Commerce*, mais ce projet ne fut pas mis à exécution et l'on fut très content de voir Henri Fontaine ouvrir une galerie de tableaux dans son hôtel. Le 30 juillet 1846 la *Feuille d'Ostende* avait écrit : « Depuis des années déjà plusieurs habitants d'Ostende se demandaient si afin d'augmenter les amusements des nombreux étrangers qui visitent chaque année notre ville, il n'y aurait pas moyen d'établir une exposition de tableaux, de lithographies encadrées, des objets rares ou curieux, en sculpture, métal, porcelaine, faïence, enfin de tous objets d'art quelconque. » On pourrait, ajoutait le journal, demander aux habitants de prêter leurs collections, mais le tout serait de trouver un local et un gardien. Grâce à l'initiative de Fontaine, il y eut donc quelques années plus tard, une véritable galerie d'art à Ostende.

En 1852, parut dans l'*Indépendance belge* un article intitulé : « Ostende et ses bains », dont nous devons reproduire ici quelques passages, qui décrivent mieux que nous ne saurions le faire la situation d'alors. « Avec ce qu'il possède et ce qu'on lui promet, écrivait ce journal, Ostende sera bientôt la première ville de bains du continent. Admirablement située sur un des points les plus sûrs de la Manche, Londres y amène ses passagers en douze heures et Douvres en la moitié. Pour la Belgique, pour l'Allemagne tout entière c'est un lieu de réunion où le railway conduit la foule par une immense et commode avenue.

» La prospérité d'Ostende est aujourd'hui assurée. Le système hydropathique qui joue un si grand rôle dans l'art de guérir des Allemands et leurs voisins du Nord, doit faire tous les jours de nouveaux prosélytes, dès l'instant où le médecin peut indiquer au malade un agréable asile, où l'on arrive sans fatigue, où l'on peut rester sans trouble et sans ennui.

» Aussi sont-ce presque tous Russes, Polonais, Germains qui peuplent Ostende dans la saison des bains. L'Angleterre et la France ont la mer chez eux. L'Allemagne n'a que les îles de l'embouchure de l'Éms et du Weser qui présentent une plage favorable, mais le trajet est souvent difficile et l'atmosphère rigoureuse.

» Depuis 1836, époque à laquelle remonte la première popularité des bains d'Ostende, la ville a beaucoup fait pour l'agrément des étrangers. Dès la première année on vit s'ouvrir le Casino; le pavillon du Phare date de 1845; le Kursaal et le Pavillon des Dunes sont de cette année.

» Le Kursaal, qui mérite quelque attention comme œuvre d'art, est fait par un architecte de Bruxelles, élève de M. Balat, M. Beyaert. Son édifice est d'une coupe élégante et d'un style qu'il serait assez difficile de déterminer mais où le mauresque domine. La façade du côté de la mer est

gracieuse et éclairée; la salle est décorée par M. Tasson avec un goût remarquable.

» Le Kursaal est l'accessoire indispensable de toutes les villes de bains et à mesure qu'arrivait la foule, le besoin s'en faisait sentir ici davantage. A Wiesbaden, à Hombourg, à Baden-Baden, le Kursaal est un endroit où l'on danse, où l'on chante, où l'on prie. A Ostende on y fait tout, excepté jouer, et encore n'est-ce pas l'envie qui manque.

» Trois cents baraques sont actuellement sur la plage à la disposition des baigneurs. Elles sont propres et bien tenues.

» Les hôtels s'améliorent d'année en année. Le service, sans être à la hauteur des grandes villes, qui servent d'école aux autres, est en général fait avec politesse et rapidité, ces deux qualités essentielles du citoyen, jeune homme ou père de famille, que la société moderne a condamné au titre éternel de garçon.

» Pour toutes ces choses essentielles, Ostende est donc un séjour fort commode. Il lui manque quelques objets importants sans doute. Ainsi de la bonne eau : la ville en promet pour la saison prochaine; ainsi des restaurants où l'on puisse faire chercher son dîner : affaire de détail. Les voitures sont trop chères; un cocher vous taxe 4 francs l'heure une voiture à deux chevaux, pour promener hors ville : affaire d'un tarif qui ne coûtera qu'un imprimé à l'administration communale. Les améliorations qu'exige encore le Kursaal, ses propriétaires sont trop intelligents pour ne pas les y apporter dès la saison prochaine. »

Comme le dit excellemment cet article, la prospérité d'Ostende est due à deux causes, d'abord la rapidité des communications, ensuite la vogue des bains de mer. « Grâce aux Fulton et aux Stephenson, avait écrit le Dr Hartwig dans sa *Notice médicale et topographique sur les bains de mer d'Ostende*, nous la voyons entrer depuis quelques années dans une nouvelle ère de prospérité qui lui promet un riant avenir. » Dans son ouvrage *Das Seebad Ostende*, il avait même commencé par dire que la ville devait élever un monument à Stephenson. Il est certain que sans l'établissement d'un chemin de fer Ostende n'aurait pas pu devenir une plage à la mode. Le *Mémoire sur l'établissement d'un chemin de fer de Malines à Ostende*, qui fut rédigé par les ingénieurs Simons et De Rudder en novembre 1833 et qui fut imprimé encore la même année à Bruxelles chez Vandooen frères, est pour ainsi dire l'origine de la prospérité de notre ville balnéaire.

Mais si la rapidité et la facilité des communications par terre et par mer ont été pour beaucoup dans la prospérité actuelle d'Ostende, l'activité et l'intelligence de médecins, comme les Drs Noppe, Verhaeghe, De Jumné et surtout Hartwig lui-même, y ont contribué tout autant. Par leurs publications et par leurs cures, ils ont augmenté la vogue des bains de mer d'Ostende et la ville leur doit assurément beaucoup de reconnaissance.

En 1852 une deuxième édition du livre du Dr Noppe, *le Médecin des bains de mer*, parut à Bruxelles, chez Grégoir, et le Dr Verhaeghe publiait chez Tircher, à Bruxelles, une traduction d'un ouvrage du Dr Jenner, *De la non-identité du typhus et de la fièvre typhoïde*. La seconde partie de cette traduction parut l'année suivante à Bruges, chez Vanhee-Wante. Une deuxième édition de la traduction allemande du livre écrit par le Dr Verhaeghe sur les bains de mer d'Ostende et intitulée *Die Seebäder zu Ostende*, avait déjà paru en 1851 à Berlin.

Le Dr De Jumné publia, lui, en 1850, une brochure très

intéressante intitulée *Des Commissions médicales et des conseils médicaux de discipline*. Cette brochure fut imprimée à Gand, chez Annot-Braeckman. « Je me propose, écrivait De Jumné, de parler d'une institution dont j'ai appris à mes dépens à connaître le vice radical. La Commission médicale de la Flandre occidentale, du moins quelques-uns de ses membres, plus ardents à me nuire, ont cherché à me faire tout le tort qu'ils ont pu. Si mon avenir n'est point brisé, si mes concitoyens ne m'ont point retiré leur confiance et leur estime, ce n'est pas que les efforts aient fait défaut à mes ennemis. C'est que dans nos temps de publicité et de légalité, la réputation et l'avenir d'un homme d'honneur ne sont plus entièrement à la merci de la malveillance et de l'envie. »

En 1855, De Jumné publiait une nouvelle brochure où il s'agissait cette fois *De la stérilité chez la femme et de son traitement particulièrement par l'électricité et les bains de mer*. Comme l'autre, cette brochure fut imprimée à Gand, chez Annot-Braeckman. « D'après la fable, disait la préface, Vénus aphrodite, est née de la mer. Est-ce pour ce motif que tant de femmes viennent demander la fécondité à l'élément salé? Quoi qu'il en soit, il est certain que beaucoup y trouvent la réalisation d'un vœu ardemment formé. »

En 1855, le Dr Verhaeghe publiait, lui, une brochure plus sérieuse intitulée *De l'air de la mer et de son action sur l'organisme humain*. Cette brochure fut imprimée à Bruxelles, chez Van Buggenhoudt, et l'éditeur en était Kiessling, libraire, qui n'avait pas seulement un magasin à Bruxelles, Montagne de la Cour, mais encore à Ostende, rue des Capucins.

« Les maladies, écrit le Dr Verhaeghe, qu'on observe le plus fréquemment à l'hôpital d'Ostende, sont, dans l'ordre de leur fréquence : les bronchites, les pleurésies et les pneumonies, les affections rhumatismales, les affections chroniques du cœur, celles de l'estomac et les fièvres intermittentes. La phtisie pulmonaire vient en dernière ligne et il se passe souvent plusieurs mois sans que nous en voyions un seul cas. De même pour la scrofule. » Après avoir montré une statistique, il conclut : « On voit qu'ici la phtisie, cette affection bien autrement meurtrière que les épidémies les plus redoutables, ne compte que pour un vingt-cinquième dans la mortalité générale; proportion fort éloignée de celle que l'on constate dans les villes de l'intérieur et qui est ordinairement d'un cinquième et même d'un quart. »

La respiration de l'air de la mer, démontre ainsi le Dr Verhaeghe, exerce une influence salutaire sur les scrofuleux et les phtisiques.

* * *

En 1853, le lithographe Daveluy, dont l'imprimerie se trouvait rue Saint-Thomas, donc rue de la Chapelle, où est maintenant l'imprimerie Raick, publiait une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de *l'Album descriptif de la ville, son origine et son histoire*, par l'avocat Lauwers. Ce n'était plus cette fois l'album à grand format, destiné à orner la table d'un salon, mais une brochure facile à mettre en poche et à emporter en voyage. Les illustrations, il est vrai, n'étaient pas aussi belles que celles de la première édition.

Voyons maintenant les corrections et additions promises par le titre. « Depuis quelques années, écrit J.-B. Lauwers, les abords de la mer, la plage, la digue de mer, ont été consi-

dérablement embellis : l'industrie particulière y a notamment élevé des établissements superbes qui offrent aux étrangers un agréable abri pendant le mauvais temps et un lieu de réunion des plus charmants.

» Le Pavillon Royal est la première construction élevée sur la digue de mer. Cet établissement, ouvert au public, déjà très recommandable sous son propriétaire primitif, l'est encore davantage aujourd'hui. La situation en est des plus heureuses; l'étranger, qui s'y trouve, embrasse du même regard l'immensité de la mer, l'entrée du port et tout le mouvement de la digue. Le propriétaire actuel, M. Delmée, a ajouté son à établissement de magnifiques salons, des cabinets riants, et il se recommande à la bienveillance des étrangers par l'affabilité et la politesse.

» Le Cercle du Phare est une construction plus récente et n'est accessible aux étrangers que moyennant une rétribution. Le Cercle du Phare a joui longtemps d'une grande vogue, mais le Kursaal lui a fait depuis deux ans une grande concurrence.

» Le Kursaal a joui dès le principe de la faveur des étrangers, faveur justifiée tant par la beauté et l'élégance de l'établissement que par la manière tout à fait distinguée dont il est érigé. Parmi toutes les nouveautés architecturales, qui se sont élevées en Belgique depuis quelques années, il n'y en a point qui se distinguent par un cachet d'originalité aussi fortement prononcé et qui sorte davantage des voies ordinairement suivies. Cette construction, établie au milieu de la digue, se compose d'une salle de fêtes, d'un café et d'un restaurant. La façade principale, qui regarde la mer, pose sur une immense terrasse, ornée d'élégants kiosques à ses deux extrémités et d'où la vue s'étend sur l'immensité si imposante de l'Océan.

» Il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de faire la description exacte de la façade du Kursaal. Elle est divisée en trois parties. Au centre, un péristyle que supporte une terrasse terminée par un bas étage; celui-ci est couronné par un campanile à cadran que surmonte un drapeau aux couleurs nationales. A gauche et à droite s'étendent deux parties basses au faite desquelles flottent des oriflammes. Cette façade n'appartient à aucun style : ce n'est ni mauresque, ni ogival, ni renaissance : c'est moins encore du classique ou du byzantin. L'architecte du Kursaal a créé là une délicieuse fantaisie, dont les caprices de l'imagination ont fait les frais et loin de se laisser dominer par les écarts de cette fantastique idée, M. Beyaert a su par son talent vaincre toutes les difficultés qu'il y avait à se laisser aller ainsi vers la nouveauté, vers l'inconnu. Mais si cet artiste a voulu déployer dans la façade principale le luxe d'une originalité de bon goût, il s'est au contraire montré architecte sévère et rigide observateur de toutes les règles de l'art dans la construction et la décoration de la salle des fêtes. C'est à la partie centrale de la façade qu'elle est adaptée. Cette salle est traitée dans le style mauresque le plus pur. On croirait se trouver dans une salle de l'Alhambra ou de quelque autre palais de Murcie ou de Grenade. Ces mille dorures, ces mille couleurs, ces mosaïques sans nombre vous éblouissent de leur éclat, tant c'est riche et merveilleux. Tout dans la salle est d'un luxe et d'un confortable, qui ne laissent rien à désirer, et ces divans avec leurs splendides étoffes algériennes à grandes soies sont du plus bel effet. Si les salles du café et du restaurant sont décorées avec moins de faste, elles sont traitées avec la simplicité qui convient à leur destination.

» On peut donc dire à juste titre que le Kursaal est quelque chose qui ne ressemble à rien de ce qui existe; c'est à la fois de l'architecture et de la décoration et M. Beyaert s'est placé à la hauteur du jour.

» Une ville de bains est un lieu de rendez-vous pour toutes les nations, aussi l'artiste a-t-il exprimé cette idée en plaçant dans la salle des fêtes les armoiries des principales nations de l'Europe, tandis que les écussons de la

ordinaire, ce qui est vraiment admirable, c'est la salle des repas, qui offre le coup d'œil d'une galerie de tableaux de maîtres anciens et modernes. Nous n'avons jamais ouï dire que dans une autre ville de l'Europe il existe une salle comparable à celle de l'*Hôtel Fontaine*. Dans la cour de l'hôtel se trouve un joli chalet suisse, entouré d'une verdure tellement fraîche, tellement vigoureuse, qu'en voyant cette riche végétation, on se croirait partout ailleurs qu'à Ostende.

Ajoutons qu'à l'*Hôtel Fontaine* l'étranger trouve un gymnase, une bibliothèque, un piano, des serres, et l'on conviendra avec nous que cet hôtel mérite d'occuper une page dans notre travail. »

Et voici une réclame pour Paret :

« En quittant la station, le promeneur dirige ses pas directement vers Slykens. Les environs d'Ostende sont en général fort peu agréables; des deux côtés s'étendent les dunes blanches et arides, comme un désert où l'œil n'aperçoit que la verdure grisâtre de quelques plantes marines que produisent des terrains frappés de stérilité. D'autre part, les polders étalent leurs riches produits; mais un sol brûlant que le feuillage d'aucun arbre ne vient ombrager; éloigne tous les voyageurs. Mais chacun se rend à Slykens, parce que chacun veut voir le beau cabinet d'histoire naturelle de M. Paret. »



Le Pavillon-Kursaal, dessin et lithographie par H. BORREMANNS.

Belgique, de la Flandre occidentale et de la ville d'Ostende s'étalent sur la façade principale.

» Plus loin vers l'ouest, au milieu des dunes sauvages s'élève le Pavillon des Dunes; construction charmante, établissement parfaitement tenu, le Pavillon des Dunes est très fréquenté par les étrangers. »

Et voici de nouveau Lauwers, l'optimiste :

« Parmi les améliorations dont la ville d'Ostende a le droit de se féliciter, nous aimons à citer en première ligne celles qui se sont introduites nécessairement dans les hôtels. Dans une ville de bains, l'hôtel est un établissement important et à Ostende principalement ils constituent par leur nombre et leur importance une partie très considérable de l'industrie locale. Jadis, il y avait à Ostende peu d'hôtels et ceux qui existaient n'étaient pas institués de manière à pouvoir satisfaire aux exigences de l'époque actuelle. Aujourd'hui, les hôtels d'Ostende peuvent avantageusement rivaliser avec les premiers hôtels de l'Europe. Pour atteindre ce résultat, il a fallu de grands sacrifices et à ce titre les hôteliers d'Ostende ont droit à la bienveillance de l'administration communale, des habitants et surtout des étrangers. Tous les hôtels d'Ostende se trouvent sur le premier rang, mais il est juste de reconnaître que l'*Hôtel Fontaine* se distingue entre tous. Nous ne parlerons pas de son heureuse situation, de son riche ameublement : les autres hôtels présentent les mêmes avantages. Mais ce qui est extra-

La quinzième édition du *Catalogue des objets qui composent le cabinet d'histoire naturelle et de curiosité de L.-F. Paret* avait paru en 1851. Nous y voyons parmi les objets de curiosité : une urne très antique, divers coffres antiques, la peau d'un zèbre, une chambre obscure d'un grand foyer et de l'effet le plus agréable, une électricité de grande force avec toutes ses dépendances, pile galvanique, briquet de Volta, etc.

Paret mourut en 1859, mais son musée resta encore longtemps ouvert au public.

L'album édité par Daveluy ne finit pas par cette réclame pour Slykens. La dernière page est consacrée au Casino. « Jadis toutes les journées se terminaient invariablement à Ostende par une soirée au Casino, écrit Lauwers. Aujourd'hui il n'en est plus tout à fait de même et le Casino ne sert plus guère qu'aux grands bals et aux grandes fêtes musicales. »

En août 1853 parut dans un journal de Bruxelles, *l'Emancipation*, un article sur Ostende et sa saison, dont nous allons maintenant donner quelques extraits :

« Dès 8 heures du matin, écrit son correspondant parisien, les touristes se portent à la digue. Ostende pour l'étranger s'étend du Kursaal au Cercle du Phare. Au pied du phare se trouvent les vagues réservées aux ébats des baigneurs. La cérémonie du bain, les attitudes et les évolutions des baigneurs constituent un spectacle assez divertissant.

J'aime beaucoup ces petites maisons à quatre roues qui stationnent dans l'eau et qu'on pourrait appeler les fiacres de la mer.

» Une habitude assez étrange au premier aspect et dont je ne me plains pas du tout, croyez-le bien, c'est la tradition qui autorise les femmes sortant de la mer à rentrer au Kursaal avec leurs cheveux détachés et flottants. Il y a là, comme toujours, des revers et des triomphes. Les femmes aux longs cheveux se complaisent dans cette toilette de Madeleine repentante et ce goût leur vient de loin, car nous voyons dans toutes les gravures de l'Ancien Testament que si Ève cache un peu sa faute, elle montre beaucoup ses cheveux. Toutefois, il faut se faire une raison et vers 11 heures, après avoir déjeuné, il est d'usage que les femmes rentrent pour présider à une autre toilette. Les très beaux cheveux s'attardent jusqu'à midi.

» La vie que l'on mène à Ostende est douce, sereine et exempte de ces fièvres d'or qui règnent sur les bords du Rhin. A 9 heures on se baigne, à 10 heures on déjeune, de midi à 4 heures on se promène, à 5 heures on dîne. Le soir on revient au Kursaal prendre quelques sorbets, fumer quelques cigares et voir danser les enfants au piano. A 10 heures on rentre en ville et on se couche, à moins qu'il n'y ait bal au Casino comme hier jeudi.

» Eh bien, cette vie saine et fortifiante est en même temps charmante. La preuve, je vous l'ai donnée plus haut, c'est qu'il n'y a pas un seul lit vacant dans les hôtels. Par exemple, pour un homme qui court après les Parisiens, je n'ai pas eu la main très heureuse : la Belgique et l'Alle-

magne, de tous les dialectes, dominant ici. Peut-être la présence du prince de Prusse a-t-elle motivé cette invasion germanique.

» Je dirai en terminant que M. Antony Thouret est le seul réfugié français que j'aie rencontré à Ostende, où il est, à ce qu'il paraît, sédentaire. Je me demande toujours comment un homme si bien portant et d'un caractère si bienveillant a pu s'inspirer des passions de la politique. Il en paraît bien guéri ou du moins s'il déteste les rois, ce n'est pas à l'écarté. J'ai trouvé ce vieux jeu installé au grand café du Casino et pratiqué par des joueurs qui ont la prétention de *distiller la carte*. Ceci était un joli mot en 1828. »

Ce réfugié français n'était pas complètement guéri de sa passion politique. Il allait bientôt s'occuper de la politique locale et faire parler de lui.

* * *

En 1854 parut dans l'*Emancipation* un nouvel article sur la saison d'Ostende et comme le précédent il décrit fort bien la vie d'autrefois. Nous ne saurions donc mieux faire que d'en donner quelques extraits :

« Pour les dispositions intérieures des bâtiments, le Kursaal l'emporte de beaucoup sur le Cercle du Phare. On a trop ménagé la place dans cet édifice, les salons y sont trop étroits pour leur longueur et ressemblent un peu à de vastes corridors. Néanmoins ils sont plus grands qu'ils ne paraissent à première vue; on y dansait hier et malgré l'espace laissé

CRÉDIT ANVERSOIS

SIÈGES :

ANVERS

Courte rue de l'Hôpital, 36

BRUXELLES

Avenue des Arts, 30

— Succursales et Agences dans toute la Belgique —

BANQUE

BOURSE

CHANGE

FILIALES :

PARIS : Rue de la Paix, 20

— LUXEMBOURG : Boulevard Royal, 55

aux danseurs, plus de 150 personnes y avaient trouvé place. Les bals du Kursaal et du Phare alternent. Ce sont des bals intimes pour lesquels on ne fait pas de toilette. L'orchestre se compose d'un piano et d'un violon.

» Au Casino c'est autre chose. Là le bal a de grandes allures et l'on se pare pour y aller. j'entends ceux qui dansent, car le négligé y a aussi ses entrées et les grands-parents y introduisent la redingote, le paletot-sac et la robe sans-façon dans les embrasures des portes et des fenêtres. Le Casino occupe les grands salons de l'hôtel de ville, qui sont aussi bien disposés qu'on peut le désirer pour les bals et les fêtes. L'orchestre compte 17 musiciens, magistralement conduits par M. V. Sacré. Trois salons ouvrent sur la salle de bal. Dans le jour, M. Sacré y tient un cours de danse pour les enfants des abonnés des deux cercles et on y trouve deux pianos qui servent, comme ceux du Phare et du Kursaal, aux personnes studieuses que n'effraient point les auditeurs. Le soir on s'y promène entre deux valse et l'on y prend des rafraîchissements.

» Les bals du Casino montrent un tohu-bohu de toilettes assez original et tous les goûts, même le mauvais, y peuvent trouver à se satisfaire. Au dernier bal on a remarqué une robe de barège sang-de-bœuf, sur une jupe de la même couleur, qui faisait un effet assourdissant.

» Outre les bals et la danse au piano, nous avons encore le soir, à 6 heures et demie, les concerts au Jardin des Princes, qui est un bosquet situé au pied du rempart, près de la porte du Phare. Jusqu'aujourd'hui c'est la musique du 7^e de ligne, dirigée par M. Meissner, qui a donné ces concerts, mais le régiment est parti pour le camp cette semaine et sa musique doit l'y suivre.

» Il y avait hier grand dîner au palais. Le prince de Prusse et quelques personnages considérables y ont été conviés. La musique du 7^e a joué pendant ce banquet et elle a ensuite donné au Jardin des Princes son concert d'adieu. Elle est remplacée par la musique du 12^e régiment, qui est attendue demain.

» La famille royale n'a pas encore commencé à prendre les bains de mer. Des tentes sont commandées pour la semaine prochaine. C'est vis-à-vis le Kursaal, tout à fait à marée basse, que les princesses prendront les bains. S. A. R. le comte de Flandre se baigne assez souvent aux endroits habituels et sans cérémonie, ce que fait aussi le prince, frère du roi de Prusse.

» Pour la semaine prochaine on nous promet un concert, une fête et des jeux populaires sur la plage. Les étrangers commencent à affluer et l'on voit diminuer les écriteaux qui offrent des chambres, des appartements et même des maisons à louer.»

En août 1854, l'*Indépendance* publiait également un feuilleton concernant les bains d'Ostende et toujours soucieux de laisser parler ceux qui ont vu et qui savent donc mieux que nous, nous en donnons encore les passages essentiels :

« Pendant la saison, disait ce journal, Ostende se transforme en une immense auberge. Chaque maison, depuis celle de l'humble artisan jusqu'à quelques-unes des plus riches habitations, est drapée d'écriteaux qui indiquent que les propriétaires sont prêts à se retirer jusqu'à la cave et au grenier devant l'Anglais, l'Allemand, le Russe, qui voudra bien occuper le reste de la demeure.

» Ajoutez les hôtels proprement dits, *Hôtel Fontaine*, *Hôtel des Bains*, *Hôtel Mertian*, *Cour Impériale*, *Hôtel*

Marion, *Grand Café*, *Hôtel d'Allemagne*, *Hôtels de Flandre*, *de Suède*, *des Etrangers*, etc., etc. « Tous les hôtels d'Ostende, » dit l'auteur d'un album sur cette ville, se trouvent sur » le premier rang. » Je n'ai pas la moindre envie de m'inscrire en faux contre ce brevet de primauté générale, sans garantie du Gouvernement, délivré par l'optimiste que je cite. MM. les hôteliers sont pour moi comme les empereurs pour Tacite, je ne les connais ni par le bienfait ni par l'injure. Mais réellement j'ai été frappé de ce que l'on rapporte de plusieurs d'entre eux et notamment du confort (comment remplacer cet anglicisme qui dit tant de choses?) de l'un de ces hôtels, et apparemment je ne suis pas seul de cet avis, car, sans parler d'une foule de hauts personnages, qui probablement pensent comme moi puisqu'ils y logent, c'est là que dernièrement les auteurs d'un joli vaudeville joué à Paris, *les Amoureux de ma femme*, ont placé leur héros. L'*Hôtel Fontaine* est véritablement un hôtel modèle par la situation, l'ameublement et les soins.

» N'aimez-vous point les tables d'hôte? Vous trouverez aux établissements de la digue, au Kursaal, au *Pavillon Royal* et aussi au *Rocher de Cancale*, les émules des Vefour et des Dubois. Puis il y a les huîtres. Qu'est-ce qu'une huître? C'est un parc communiquant par des écluses avec la mer et recevant l'eau fraîche à chaque marée, où l'on dépose les huîtres importées d'Angleterre. « Là, dit » l'auteur d'un des guides d'Ostende, ces intéressants » mollusques s'épurent et se maintiennent dans une santé » parfaite jusqu'à ce que la consommation les réclame. » Périphase fleurie pour signifier que c'est là qu'on engraisse les huîtres jusqu'à ce qu'on les mange.

» Quoi qu'il en soit, on ne peut passer toute la journée dans l'eau, à table ou debout sur la digue. L'Ostendais l'a senti et il a ménagé à l'étranger toute espèce de divertissements et de passe-temps. Réunis aujourd'hui sous la même direction, le Kursaal, le Phare, le Casino, le Jardin des Princes présentent aux baigneurs toutes les facilités possibles pour la lecture et le jeu, non pas le trente-et-quarante et la roulette de Spa et de Hambourg, mais un jeu sociable et modéré. Et puis encore la musique et les bals avec l'orchestre de Sacré. »

Comme on le voit, l'auteur de cet article s'était amusé à la lecture de l'album de l'avocat Lauwers et il s'en moquait un peu.

Cette année-là un nouvel album d'Ostende allait encore paraître. Intitulé : *Souvenirs d'Ostende*, et dédié à la duchesse de Brabant, cet album, qui fut édité par Daveluy, contient toutes les lithographies qui ornaient le premier album de Lauwers et qui n'avaient pu être placées dans le second. On y a, cette fois, ajouté beaucoup d'autres, qui nous semblent plus jolies encore. En voici du reste les titres : *Le Phare et le Pavillon royal*, avec la plage à marée basse; *Station du chemin de fer*, sur la façade on peut lire « Poste aux lettres. Voyageurs. Marchandises ». Derrière la station, au Hazegras, se trouvait l'Hôtel d'Allemagne; *Le Kursaal et Digue de mer*, on voit également la plage et les bains; *Parc aux huîtres homards*, c'est l'établissement de Musin, près du phare; *Digue de mer et Entrée du port*, on remarquera qu'il n'y avait pas de balustrade sur la digue; *Le Pêcheur ostendais*, avec sa barbe qui entourait mais ne couvrait pas le menton; *Les Bains*, une très belle lithographie de Gerlier, représentant des baigneuses; *Pêcheuses de crevettes*, on en voit bien rarement encore; *La Laitière*, avec ses deux seaux suspendus à une palanche; *L'Ostendaise*, portant le

manteau à capuchon; *Promenade à âne*, c'était une des principales distractions de la plage.

Examinons maintenant le texte. « Quel malheur, y dit-on, qu'Ostende soit fortifiée! Ostende devrait être ouverte de tous côtés. Puisqu'on y vient pour la mer, au moins qu'on y voie la mer. Si les fortifications étaient rasées, les fossés comblés et la ville en communication immédiate avec la digue, un quartier neuf se dresserait sur les ruines des bastions, escarpes et contre-escarpes, en vue du grand océan. Au lieu de faire des circuits et des circonvolutions, on n'aurait plus qu'à descendre de sa maison sur la digue ou sur la plage et à se baisser pour toucher l'eau. Ostende, ville ouverte et libre, constaterait promptement la croissance de sa prospérité. »

Daveluy avait raison. Le démantèlement d'Ostende a été un très grand bienfait.

« Le point le plus favorable, dit l'album, pour voir d'ensemble la mer, la côte et la ville, est la dune qui commence au sud-ouest après l'extrémité de la digue. On a devant soi la mer immense qui forme un croissant entre la plage et le ciel; à gauche, la ligne des dunes avec quelques baraques pour l'observation douanière et plus loin le clocher du petit village de Mariakerke; à droite, l'estacade avec ses pieux noirs, la vigie, le Kursaal; de profil, le phare, un moulin à vent, la tour de la Maison-de-ville, le clocher de Saint-Pierre avec sa couverture conique en ardoises, des maisons couvertes de tuiles rouges, au-dessus desquelles pointent des mâts de navires, qui reposent dans les bassins, la station du chemin de fer et l'*Hôtel d'Allemagne*.

» Entreprise en 1771 pour préserver la ville des inondations, la digue a été successivement consolidée, empierrée et perfectionnée. Aujourd'hui, c'est une belle promenade, qui commence au sud près des dunes, fait un demi-cercle vers l'ouest, avance en droite ligne jusqu'au nord, s'y contourne par un angle un peu brusque et se prolonge en zig-zags, selon le dessin bizarre des fortifications, jusqu'à la porte du Bac, aboutissant au débarcadère des steamers.

» En remontant la digue depuis son origine et laissant derrière soi le Pavillon des Dunes, on rencontre le Kursaal au milieu de la jetée principale, le Pavillon Royal, le phare à l'angle du nord sur un môle avancé, puis l'entrée de l'estacade, un tir au pistolet et à la carabine, flanqué d'un petit jardin où l'on entretient des fleurs sur des terres rapportées, et le parc aux huîtres, précédé d'un restaurant confortable.

» Le *Pavillon des Dunes* est un élégant café, construit bien en vue de la mer, à l'écart du mouvement perpétuel des promeneurs, retraite silencieuse où l'on se repose en regardant le ciel et l'eau. Le Kursaal ressemble à un petit palais mauresque ou vénitien; architecture de fantaisie, un peu arabe, un peu Renaissance, qui a le mérite d'être appropriée à sa destination. Des kiosques détachés, des terrasses au niveau de la digue et enclavées de balustrades complètent ce gracieux monument où tout est combiné pour jouir de la vue et du grand air. Le *Pavillon Royal*, le plus ancien établissement de la digue, n'avait qu'une salle basse entre deux rotondes, mais on y a ajouté un bâtiment moderne, avec une galerie couverte, au premier. Il n'est séparé du Cercle du Phare que par le chemin étroit qui conduit à la Porte de Secours. »

Voilà une belle description de la digue d'autrefois.

* * *

« Le service des bains, dit l'Album de Daveluy, est établi sur deux points principaux : au pied du Pavillon des Dunes et au pied du phare. Les cabanes roulantes qui y sont groupées, s'avancent de là, traînées par un cheval, dans toutes les directions et entrent dans l'eau. Le baigneur vêtu de son costume plus ou moins bigarré, descend par un escalier mobile et peut se tremper aussitôt. Il y a de plus quelques petites cabines qu'on traîne à bras au bord de la vague.

» Plus loin, vers les dunes, à une distance fixée par le règlement, chacun peut se baigner librement, sans cabane et même sans costume. Les classes populaires et quelques excentriques usent seuls de cette faculté. »

Ne disons pas de mal de ces braves gens, car comme l'avoue Daveluy : « Les baigneurs qui s'affranchissent des voitures de l'établissement et vont à distance chercher le bain gratis ne sont pas moins divertissants à regarder. Des familles entières, avec leurs petits enfants et leurs chiens, des bandes de jeunes filles et de gamins, des ouvriers de la ville et des environs jettent leurs habits sur le sable et se précipitent à l'envi contre le flot. Là point de costume uniforme destiné au bain. Ces femmes du peuple s'accoutrent de mille façons bizarres, de jupons et de vieilles robes, de gilets de flanelle et de caleçons, de mouchoirs autour de la poitrine ou sur la tête. On danse, on braille, on se jette de l'eau, on en boit quelques coups, on sauce les petits enfants qui crient et se débattent, on plonge les chiens, on se culbute, on s'amuse comme des Tritons. Souvent le dimanche cette partie de l'estran éloignée de la digue, offre une sorte de kermesse maritime improvisée. »

Hélas! ce paradis n'existe plus!

« Pendant les quatre ou cinq mois de belle saison, il y a toujours à Ostende beaucoup d'Anglais, beaucoup d'Allemands, des Russes, des Français et des Belges de toutes les provinces, flamandes ou wallonnes. Quelques familles anglaises y passent même l'hiver. »

En effet, la colonie anglaise d'Ostende était jadis très nombreuse. Pasquini écrivait en 1842 qu'il y avait ici 2,000 Anglais environ. Sur une population d'à peine 15,000 habitants, c'était quelque chose! Mais les Anglais ont toujours pu s'entendre avec les Ostendais, qui ne disent pas *flesch* pour bouteille, mais *bottel* comme eux. Et y a-t-il rien qui puisse mieux concilier les gens qu'une bouteille? Blague à part, comme nous l'avons dit, un Irlandais, Thomas Ray, fut échevin de la ville au XVIII^e siècle et on lui consacra même une rue, la rue Saint-Thomas.

Thomas Blake était maire de la municipalité d'Ostende de 1801 à 1805. Les Maclagan s'occupèrent beaucoup de la politique locale vers 1830 et il y eut même un Jean Maclagan qui fut échevin à Ostende et qui représenta notre ville au Congrès National.

C'est du mélange de la race anglaise avec la flamande que sont nés deux hommes dont notre ville s'honore et se glorifie maintenant à juste titre : Mac Leod et James Ensor. Ces deux hommes, qui à des titres différents mais également incontestables, font la gloire d'Ostende, sont les produits du mélange de deux races. Le même phénomène s'est produit d'ailleurs aussi à Bruges avec le grand peintre, le célèbre graveur, Frank Brangwijn, et cet artiste si délicat et si fin, Joe English, qui fut tué au front en août 1918. Tout cela n'est peut-être qu'une coïncidence, mais c'est très curieux tout de même.

M^{me} Mac Leod, née Sophie Fredericq (sœur utérine de

R. et V. Loveling), ayant habité Ostende de 1854 à 1858, écrivit ensuite une série de contes, dont le sujet se passe précisément dans notre ville. Ces contes ont été réunis par M^{me} Jules Mac Leod sous le titre : *Heen en weder*, ce qui signifie « Aller et retour », et édités en 1902. Nous y trouvons de fort curieuses descriptions des usages de nos aïeux, de leur façon de parler, de penser et de vivre.

M^{me} Mac Leod avait été surtout frappée de la beauté d'une femme, qui habitait au poste de signalisation, sur l'estacade est. Il paraît que cette femme était très intéressante. Malvida von Meysenbug lui consacra tout un chapitre de son livre de souvenirs, et Francia, dont nous avons déjà parlé à propos de certaines lithographies qui représentent les bains, l'a dessinée venant avec son jeune fils, par un jour de tempête, du bout de l'estacade. Elle portait un petit bonnet de dentelles, comme on en porte à Dunkerque, car elle était Dunkerquoise. Elle avait épousé un pêcheur d'Ostende et son mari avait finalement obtenu la place de gardien du phare. Pour venir en ville, elle devait ou bien traverser le chenal ou bien faire tout un détour et c'est pourquoi elle ne venait pas souvent à Ostende, et quand elle devait absolument y être pour faire des achats, elle mettait une hotte sur le dos et y plaçait toutes ses provisions. C'était une femme intelligente.

Comme on peut le voir sur la lithographie de Francia, le plancher de l'estacade n'était pas très uni et il ne paraît même pas très solide. La brave femme devait parfois avoir besoin de ses deux mains pour se tenir ! Ou est-ce Francia qui a exagéré pour produire son petit effet, comme il a fait également dans cette lithographie, qui représente le yacht *Victoria and Albert*, arrivant devant Ostende en 1843 et ayant à bord la reine d'Angleterre et le prince Albert ? Sur les bateaux, qui sont venus à la rencontre du yacht, on voit des matelots, qui se tiennent debout, l'un à côté de l'autre, sur toutes les vergues et cela avec une facilité étonnante, alors qu'il y a beaucoup de vent ! Francia voulait toujours un peu dramatiser les choses.

Mais laissons tout cela. En 1854, la saison fut excellente. La liste des étrangers publiée par la *Feuille d'Ostende* indique 3,000 visiteurs de plus que la saison la plus favorable des années précédentes.

« Le long séjour, dit le journal du 24 septembre 1854, que la famille royale a fait au milieu de nous n'est sans doute pas étranger à ce brillant résultat. » Il y avait alors pourtant le choléra à Ostende. Il est vrai qu'il y avait le choléra partout. Les Ostendais quittaient la ville pour se réfugier à l'intérieur du pays, mais les gens de l'intérieur venaient à Ostende et ainsi le mal se répandait de plus en plus.

Rue Louise on a longtemps conservé une petite chapelle dédiée à la Vierge et surmontée d'un Christ, avec cette date : 2 D. 1854. C'est là que chaque soir au mois d'août, quand le choléra a commencé à sévir à Ostende, les gens venaient prier devant des cierges allumés. Au Hazegras, il y avait également une chapelle où on allait implorer le secours divin. Il y avait là une inscription en flamand, dont voici la traduction : « Quarante jours d'indulgences pour tous ceux qui récitent trois Pater et trois Ave, accordés par Sa Grandeur J.-B. Malou, évêque de Bruges, le 11 septembre 1854. Choléra. » Au-dessous, dans le mur, on avait placé une boîte pour recevoir les offrandes et on y avait inscrit en flamand : « Bon Jésus, ayez pitié de nous. » C'était effrayant ! Pendant la nuit on entendait les charrettes qui emportaient les cadavres de ceux qui venaient à peine de

mourir et il arrivait parfois que la personne avec qui on avait prié le soir était déjà enterrée le lendemain matin.

A la fin du mois de septembre, l'épidémie avait heureusement disparu de notre ville, mais elle faisait alors des ravages dans l'intérieur du pays. Tous les pays de l'Europe furent d'ailleurs atteints par ce fléau, qui avait déjà désolé notre contrée en 1832 et en 1849.

En 1855, le Dr Hartwig fit paraître un *Guide médical et topographique du baigneur à Ostende*. C'est un volume de 150 pages, qui fut édité par Kiessling, à Bruxelles. Nous y trouvons d'abord un plan de la ville, qui est très intéressant. Tous les grands hôtels sont indiqués : l'*Hôtel d'Allemagne*, au sud de la station, l'*Hôtel des Bains*, rue du Quai, le *Grand Café*, en face de la grand'garde, la *Cour Impériale*, où est maintenant l'*Hôtel de la Marine*, l'*Hôtel de la Couronne*, qui existe encore, au quai de l'Empereur, l'*Hôtel Saint-Denis*, qui existe toujours également rue de la Chapelle, l'*Hôtel des Etrangers*, au coin de la rue Longue et de la rue de la Comédie, qui est devenue la rue Louise, l'*Hôtel de Flandre*, dans la rue du Chat et en face l'*Hôtel Fontaine*, qui donnait aussi rue Longue, l'*Hôtel de Gand*, au coin du marché aux Herbes et de la rue des Capucins, le *Lion d'Or*, sur la place d'Armes, la *Maison Blanche*, au quai des Pêcheurs, l'*Hôtel Marion*, dans la rue de l'Église, l'*Hôtel Royal*, dans la rue d'Ouest, qui est maintenant la rue Adolphe-Buyl, puis le *Ship Hotel*, au quai et enfin l'*Hôtel de Suède*, dans la rue des Sœurs-Noires, qui s'appelle aujourd'hui la rue d'Est.

Le pont neuf, qui se trouvait devant la caserne d'artillerie, où est actuellement le théâtre, et qui conduisait au Kursaal, est également indiqué sur ce plan, comme aussi le pont de secours, qui allait vers le phare. La chambre obscure était placée près du pont des piétons qui reliait la digue à l'estacade. Près de l'huîtrière de Musin, il y avait alors un tir au pistolet. Une glacière est indiquée au bout de la rue des Menteurs, qui s'appelle maintenant rue Saint-Paul, parce que personne n'aimait d'habiter dans cette rue-là. Le *Rocher de Cancale*, dont il a déjà été question, se trouvait du côté ouest de la rue des Capucins, à côté de la librairie Kiessling, qui occupait le coin de la rue du Singe, et voilà encore une rue dont le nom a dû être changé pour contenter ses habitants. Les gens sont parfois bien difficiles, comme on voit !

Extrayons de la partie topographique du livre les indications suivantes :

« Autour et non loin de la colonne dorique du phare s'élèvent le *Cercle* avec ses minarets et le *Pavillon Royal*. Au centre de la digue et donnant en plein sur la mer, le Kursaal étale ses beaux salons, sa jolie façade ornée de colonnes, sa terrasse spacieuse et ses décorations pleines de goût. Réunis sous la direction intelligente de M. Van den Abeele, les établissements du Kursaal et du Cercle offrent à l'étranger tous les agréments désirables et rivalisent avec ce qu'il y a de mieux en ce genre dans les villes de bains les plus renommées : bals, concerts, lectures attrayantes, salles de conversation, restaurant, café, gymnase pour les enfants, tout s'y trouve. Le prix d'abonnement est modique.

» La jetée ou l'estacade offre une promenade des plus agréables : elle s'avance à une distance de 800 pas dans la mer et l'on y jouit d'un panorama fort intéressant.

» En suivant la petite digue, l'on arrive au débarcadère des bateaux à vapeur et puis par le quai des Pêcheurs aux bassins du Commerce. Le mouvement des pyroscaphes est

assez actif à Ostende. Tous les soirs, le dimanche excepté, il y a départ pour Douvres et deux fois par semaine pour Londres. »

Puisque le D^r Hartwig parle des pyroscaphes, signalons les noms des premières malles belges. En 1849, il y avait le *Chemin de fer*, que nous connaissons déjà et que conduisait ordinairement le capitaine Hoedt ou le capitaine Sinkel; la *Ville d'Ostende*, capitaine Roose, et la *Ville de Bruges*, capitaine Picard. En 1854, il y avait aussi le *Rubis*, commandant Michel, et le *Topaze*, commandant Picard. Les vapeurs anglais *Belgium* et *Holland* venaient ici régulièrement de Londres.

« Les bassins d'Ostende, écrit le D^r Hartwig, sont généralement vides de navires. Leur aspect désert prouve le peu d'importance du commerce qui se fait à Ostende. Les principaux articles d'importation sont le bois de construction de la Norvège et le sel de roche de Liverpool; ceux d'exportation, les écorces de chêne, mais surtout les produits agricoles des environs, du beurre excellent, des œufs, des volailles, des bestiaux, des lapins, dont il se fait une consommation prodigieuse en Angleterre.

» La pêche d'Ostende, plus importante que son commerce, occupe 120 bateaux pontés, montés par cinq hommes d'équipage et un mousse. En été, cette petite flottille est presque tout entière sur les côtes d'Irlande et le Coggerbank, occupée à pêcher la morue. Pendant ce temps les bateaux de Blankenberghe, dont la lourde construction et les voiles hétéroclites nous ramènent à l'enfance de la navigation, approvisionnent le pays de poisson frais. »

* * *

En 1856, le D^r De Junné publia un livre de 120 pages qu'il intitula : *Causerie à propos d'une excursion en mer*. Cet ouvrage fut imprimé à Gand, chez Annot-Braeckman, et il y est question de tout : de la phosphorescence, de la faune et de la flore marines, du choléra, de la stérilité chez la femme, du mal de mer, etc. Il y a aussi des instructions pour les baigneurs et des indications concernant les secours à donner aux noyés. Enfin dans l'épilogue il est question de l'avenir de la ville d'Ostende. « Chaque année, écrit De Junné, de nouveaux hôtels sont ouverts avec tout le confort propre aux grandes villes. Les logements particuliers sont disposés avec élégance et les habitants n'hésitent point à se gêner pour rendre la saison des bains plus agréable à leurs hôtes. L'administration, malgré ses ressources restreintes, fait tout ce qui est en elle pour concourir au même but. Par un acte de bonne éditité, elle a assaini les différents quartiers par la construction d'égouts.

« Les différentes améliorations que réclame la voie publique sont réalisées d'année en année. Les importants travaux que le Gouvernement fait exécuter pour rendre le port accessible en toutes saisons, permettent d'espérer le retour de cette prospérité commerciale, qui a fait longtemps d'Ostende un port sans rival.

» En attendant, Ostende s'est fait ville de bains et de plaisirs. Sous ce rapport encore, une circonstance s'oppose à son développement : ce sont les fortifications qui l'enserrent d'un cercle d'eaux stagnantes et vaseuses. Mais le génie militaire peut-être se relâchera un jour de sa rigueur. Alors pourront s'établir de larges quais accessibles aux voitures et les personnes revenant le soir du Kursaal ou du phare ne seront plus obligées de regagner leur demeure à pied, au

risque de prendre des refroidissements dangereux. Tout le monde a compris les inconvénients des accès actuels à la digue de mer. Non seulement le nombre de ces accès doit être augmenté, mais il faut autre chose que ces ponts longs et étroits où l'on risque d'être lancé dans les fossés pour peu que le vent souffle avec violence. On ne saurait trop le répéter. Ostende étouffe à l'époque des bains; ses quartiers étroits ne sont pas dignes du brillant concours d'étrangers que chaque saison y amène. Pour lever l'obstacle qui s'oppose à son agrandissement, espérons un puissant appui. »

Il existait alors plusieurs projets. D'abord celui de Bortier, qui avait proposé l'appropriation des terrains qui se trouvaient à l'extrémité ouest de la digue et où il voulait faire un jardin comme il en avait déjà créé un à La Panne. Ainsi qu'on peut le voir sur le plan de Van Hercke, édité en 1856, il y avait aussi un projet d'agrandissement de la ville du côté est, afin de l'approcher du port. Remarquons que sur ce plan l'*Hôtel des Etrangers*, qui se trouvait au coin de la rue Longue, à côté de l'*Hôtel Fontaine*, est appelé *Hôtel Schmitz*. En face de l'*Hôtel Fontaine*, dans la rue Longue, il y avait alors le local de la Société de l'Union. La Société de la Concorde, qui s'occupait spécialement du tir à l'arbalète avait son jardin au Hazegras, près de l'huître.

En 1856, l'*Indépendance belge* publia encore un article sur Ostende, dont nous aimons à détacher cette description des bains : « Il y a sur la plage d'Ostende trois sortes de bains, représentées ainsi : premièrement, à l'un et l'autre bout de la digue, les cabines réputées aristocratiques, roulant sur quatre roues très hautes et très larges, non ferrées. Ces cabines sont traînées par un cheval; là on paie officiellement 75 centimes et en réalité 50 centimes par personne, costume et linge compris. Plus loin, aux dunes, ce sont les cabines d'ancien format, à petites roulettes et poussées à bras : économie de grandes roues et de chevaux. Cela vous représente la classe moyenne ou plutôt la classe qui n'a pas de moyens : on ne paye là que 25 centimes.

» Autrefois, dans les temps d'innocence — il y a pour le moins une quinzaine d'années de cela — les cabines étaient en toile et ressemblaient à quelque cage à viande d'un grand modèle; imaginez la cage à viande de Grandgousier ou de Gargantua. Lorsqu'il faisait du soleil, les curieux se tenant à l'opposé surprenaient à travers la toile les mystères parfois gracieux, plus souvent grotesques, de la toilette des baigneuses ou des baigneurs.

» Enfin, beaucoup plus loin et hors de vue, se trouve la troisième classe qui, dans l'âge d'or, était la première; là s'est réfugié tout ce qu'il reste d'innocence aux bains d'Ostende en l'an de grâce 1856 : il n'y a plus en cet endroit ni cabines à grandes roues ni cabines à roulettes, ni cabines de toile, ni cabines d'aucune sorte. C'est ce que l'on appelle le « Paradis ». Et l'on s'y baigne en costume du temps et du lieu, avant la faute et avant la feuille. Le Paradis est particulièrement fréquenté par un certain nombre d'Allemands — les mêmes que l'on voit aux tables d'hôte porter les mets à la bouche avec leur couteau, qu'ils chargent préalablement avec leur fourchette. »

Ce journaliste, on le voit, avait vraiment beaucoup d'esprit et l'esprit d'observation surtout. Mais écoutons-le encore : « En parlant de modestie, il y a une Anglaise — je conjecture du moins que c'en est une, mais à ne pas mentir, je n'en sais rien — il y a donc une baigneuse quelconque, modeste à l'excès, qui non contente d'ajouter à son chapeau cet affreux petit supplément nommé « calèche », a imaginé — ô pudeur !

— d'en ajouter un pareil, mais en grand, à sa cabine, oui, à sa cabine elle-même! Au moment du bain, on abaisse jusque sur l'eau cette calèche ou ce cabriolet de toile, et l'inconnue, emprisonnée là dessous, se baigne à huis clos dans un mètre carré d'océan! Vous prévoyez ce qui arrive : c'est que cette cabine à capote écrue attire tous les yeux et que la dame n'en sort jamais, après sa longue réclusion, qu'au milieu d'une grande foule — indiscrete, mais provoquée. »

Plus loin, il parle des améliorations à faire. « On a déjà fait plusieurs choses, dit-il, et nous en tenons compte. Premièrement, dans la ville, les salons du Casino, dont la date est déjà ancienne. On y donne des bals d'autant plus agréables qu'ils sont en même temps élégants et sans prétention.

» Ensuite, sur la digue, le *Pavillon Royal*, petit estaminet

enviant cette aubaine : « Sont-ils heureux ceux-là! Ils ont » un locataire! »

» Que les temps sont changés!... »

Notre journaliste avait tort de se plaindre. La vie était encore à très bon marché à Ostende. L'*Hôtel des Bains* mettait régulièrement chaque année une annonce dans la *Feuille d'Ostende* pour faire savoir aux étrangers que sa table d'hôte ne coûtait que 2 francs à 2 heures et 3 francs à 5 heures et qu'il y avait des arrangements pour les familles. Le restaurant du *Lion Blanc*, rue du Lait-Battu, donnait un dîner à 2 francs, y compris une demi-bouteille de vin de Bordeaux. C'est encore une annonce dans la *Feuille d'Ostende* qui nous l'apprend. Mais on se plaint toujours et on regrette le bon vieux temps, qui ne valait pourtant pas mieux que le nôtre!

« Ostende, écrit encore notre journaliste, est presque



GERLIER et GHÉMAR. — La porte de Secours.

d'abord, agrandi peu à peu; aujourd'hui restaurant assez bon et passablement approvisionné.

» Puis le *Cercle du Phare*, qui date d'une dizaine d'années, bizarrement construit, un peu plat, un peu bas, un peu triste.

» Quatrièmement et principalement, le Kursaal, construit en 1852, où se réunissent de préférence les abonnés communs de ces divers établissements.

» Enfin le petit *Pavillon des Dunes* déjà nommé, qui fait bande à part là-bas dans son coin.

» Ajoutons que les hôtels, à l'intérieur de la ville, se sont beaucoup améliorés. Cependant la hausse continue du prix des chambres et des repas est encore le plus grand progrès qu'on y remarque. Quelques personnes dignes de foi racontent que, il y a trente ans, les voyageurs, qui venaient à Ostende, trouvaient partout dans cette ville de bons bourgeois qui étaient bien contents de leur donner pour 1 franc par jour le logement avec le déjeuner. Et les voisins disaient,

entièrement dépourvue de voitures. Elle en compte un très petit nombre, mais elles sont affreuses, laides, lourdes; on dirait les carcasses fossiles de quelques vieux carrosses du temps de Louis XIV. »

A ce point de vue les choses ont bien changé!

« Les abords de la digue, écrit-il encore, pourraient et devraient être améliorés. C'est bien assez déjà que pour aller de la ville à la mer ou de la mer à la ville, on soit obligé de franchir je ne sais combien de glacis, de fossés, de ponts-levis, de chemins couverts, d'escarpes, de contre-escarpes, de redans et autres Malakoffs; il faudrait au pied des talus des abords mieux pavés, mieux entretenus, bordés de trottoirs, et en pente douce, par où les femmes aussi bien que les hommes eussent la facilité d'aller et de venir sans souiller leur chaussure et sans meurtrir leur pied.

» Remarquons encore que la ville manque presque complètement d'eau potable. L'administration communale

devrait, en faveur de ses habitants et de ses étrangers, faire venir même de très loin, même au prix de grands sacrifices, une eau moins fade et plus légère. »

Voilà, en effet, une série de choses à améliorer. La ville l'a fait ! Elle a fait de grands sacrifices. Les fortifications ont été rasées en 1865 et en 1923 on a amené ici l'eau du Bocq. Tout arrive pour qui sait attendre !

Dans la séance du Sénat du 27 mars 1857, le duc de Brabant prononça un discours en faveur de l'amélioration du port d'Ostende, que nous devons reproduire entièrement ici, tant il indique déjà l'esprit large et entreprenant de notre grand roi Léopold II.

« Messieurs, disait-il, la discussion du budget des travaux publics fait toujours surgir une infinité de réclamations. Chaque localité veut obtenir quelque chose. Je regrette que les ressources du Trésor ne nous permettent pas de satisfaire des prétentions, qui sont pour la plupart dignes d'intérêt. Puisqu'il est impossible d'accorder des faveurs à tout le monde, je désire que le Gouvernement s'occupe surtout des travaux d'une utilité générale et dont tout le pays est appelé à profiter.

» C'est ainsi que je recommanderai à la sollicitude du ministre le port d'Ostende, dont les améliorations me semblent marcher lentement. Un port est un bienfait immense. Celui que la nature nous a donné sur la mer du Nord, grâce aux travaux qui ont déjà été exécutés, passe pour un des meilleurs de cette côte et lorsque la nouvelle écluse de chasse sera terminée, les navires pourront entrer à toute heure, à marée basse comme à marée haute. On comprend combien ce résultat serait précieux pour la seule station postale qui nous appartienne sur la Manche. Nous avons vu plusieurs grands pays s'imposer des sacrifices considérables afin de se créer ou d'acquérir un bon port ; il est raisonnable que la Belgique, qui a l'avantage d'en posséder un, le mette promptement en état de rendre tous les services, qu'on est en droit d'en attendre. »

Le ministre des Travaux publics répondit : « Comme Son Altesse Royale vient de nous le dire, le port d'Ostende est à peu près le seul point abordable pendant la période des gelées qui entravent presque tous les autres ports de la mer du Nord ; c'est, de plus, celui qui permet les relations postales les plus faciles et qui assure à la Belgique le transit des personnes et des correspondances ; ce transit a une importance qui n'échappera à personne et qui se traduit non seulement par des avantages moraux, mais encore par des avantages matériels qui figurent au budget. »

Le ministre expliqua ensuite que pour améliorer l'accès du port il fallait faire construire un nouveau phare à l'est du chenal et une écluse de chasse près de l'entrée.

Le discours du duc de Brabant produisit dans notre ville la plus profonde impression et provoqua de toutes parts des témoignages de gratitude.

* * *

La ville manquait jadis d'eau potable et elle chercha longtemps le moyen de s'en procurer. Un agronome, dont nous aurons encore l'occasion de parler, P. Bortier, fit imprimer en 1844, à Paris, chez Didot frères, une plaquette intitulée : *Distribution d'eau dans la ville d'Ostende*. Bortier avait proposé au conseil communal de faire creuser un puits artésien dans les dunes à l'ouest de la ville et nous trouvons dans sa brochure un plan d'Ostende sur lequel est indiqué

l'endroit où il voulait faire une prise d'eau, et il y a aussi une vue de la Grand'Place, où il fait jaillir une fontaine. C'était son idée en effet d'embellir la place d'Armes en y mettant une fontaine, dont le jet d'eau aurait réjoui la foule. Cette plaquette fut rééditée en 1874 et 1877 chez Vanderauwera à Bruxelles. « Les solutions les plus simples, y disait Bortier, sont celles qu'on admet le plus difficilement. » Le drainage des dunes, qu'il avait appliqué à la Panne en 1830, avait été réalisé depuis par plusieurs villes de Hollande avec un plein succès. « A quand le tour de la ville d'Ostende ? » demandait Bortier.

Dans son ouvrage sur la *Topographie médicale de l'arrondissement administratif d'Ostende*, le Dr Janssens écrivait en 1847 : « Une tentative qui fut faite il y a quelques années par un industriel d'Ostende de construire un puits artésien, nous a donné l'occasion de connaître la nature géologique de notre sol. Le forage a eu pour résultat d'amener d'abord une couche de glaise, sous elle de la tourbe, puis une terre argileuse bleuâtre, molle, et sous celle-ci encore alternativement du sable gris ou bleu, de la terre grasse, ensuite du sable parfaitement semblable à celui de la mer et comme lui mélangé de nombreux débris de coquillages ; sous ce lit de sable on rencontre du gravier et enfin à une profondeur de 30 mètres il existe un banc d'argile bleu d'un grain fin et doux, dont nous n'avons pu bien apprécier la profondeur, car les opérations, mal dirigées, n'ont pas pu prévenir un éboulement, qui a empêché de continuer les travaux. »

Un ancien ingénieur de la ville, qui fut aussi directeur des chemins de fer vicinaux du littoral belge, Édouard De Cuyper, publia en 1800 un livre de 180 pages qu'il intitula : *La question de l'eau potable à Ostende*. Nous y lisons qu'à la suite de la proposition de Bortier, le conseil communal fit étudier le problème par une commission. Dans le rapport de celle-ci, nous trouvons cette phrase : « Les eaux des puits de la ville sont imprégnées de sulfate ; cependant celles des puits établis dans la rue Longue (l'eau du puits de la maison occupée par M. le curé) en contiennent très peu. » Après avoir entendu ce rapport, le conseil décida que des puits seraient creusés rue Longue.

« Ce n'était pourtant point là une solution de la question, dit De Cuyper, et dès 1854, le collège échevinal ne cache pas les craintes qu'il ressent par suite de l'assèchement des puits, assèchement qui provenait en partie de l'épuisement des nappes d'eau, en partie de la construction des égouts, que l'on commençait à établir à cette époque. »

Comme en 1855 la situation s'était encore empirée, le collège proposa au conseil, entre plusieurs solutions, le forage d'un puits artésien. Finalement le conseil autorisa le collège à traiter avec l'ingénieur Kind. Une convention fut conclue, dont voici le paragraphe final : « En cas de réussite, c'est-à-dire en cas de découverte d'une source jaillissante d'un mètre au moins, il sera payé en une fois à M. H. Kindt une prime de dix mille francs, pour autant toutefois que le jet continue à atteindre, au moins durant un mois, l'élévation précitée. »

Les travaux de forage furent entamés le 13 avril 1858, et à la fin de janvier 1859, alors qu'on était déjà descendu à 175 mètres on rencontra la première nappe d'eau, à 185 mètres, on rencontra la seconde et à 300 mètres la troisième. Les eaux réunies de ces trois nappes s'élevaient à 11 mètres au-dessus du niveau de mer basse et donnaient dix mille litres par heure. Le 11 décembre 1859 les travaux

furent arrêtés, l'administration communale ne voulant plus s'engager à de nouveaux frais. Une commission fut alors constituée afin d'examiner la valeur des eaux recueillies. Cette commission en fit faire l'analyse, constata qu'il y avait beaucoup de sels et déclara : « La nature et surtout la quantité de ces sels ne permettent pas de considérer ces eaux comme potables; cette conclusion était suffisamment préjugée par leur saveur désagréable. »

Ce rapport, dit l'ingénieur De Cuyper, était la condamnation sans appel du puits artésien et de ses eaux. Sans appel, non pourtant, rien n'est sans appel! Les pharmaciens Goffin et Sobry, qui vinrent déclarer au conseil communal que l'eau de la source artésienne était médicinale et minérale avaient raison! On le sait maintenant, mais on a hésité longtemps pour le croire.

En 1858, les travaux préconisés par le duc de Brabant furent enfin entrepris avec vigueur. La *Feuille d'Ostende* du 10 octobre 1858 le constate : « Les travaux du nouveau phare, en construction à l'est du port d'Ostende, avancent rapidement, » dit-elle, et à partir du 21 octobre, elle entretient régulièrement ses lecteurs de la construction de l'écluse de chasse et en donne tous les détails d'après le cahier des charges. Le dimanche 31 juillet 1859, Léopold I^{er}, qui était arrivé ici la veille avec le duc de Brabant et le comte de Flandre, procéda à la pose de la pierre commémorative de l'écluse. « Cérémonie aquatique, dit Charles Van Iseghem dans sa brochure sur *Léopold I^{er} et les bains d'Ostende*, cérémonie aquatique qui s'est accomplie au milieu d'une pluie déconcertante. » Trois ministres y assistaient : Rogier, ministre de l'Intérieur, Vanderstichelen, ministre des Travaux publics, et de Vrière, gouverneur de la province et ministre des Affaires étrangères.

Dans le discours que le bourgmestre, Henri Serruys, adressa au roi, il compara l'Ostende de 1831 à la ville de 1859. « Lorsque, dit-il, le 17 juillet 1831 l'élu de la nation fit au milieu de l'allégresse générale sa première entrée parmi nous, notre état industriel et commercial était peu développé. A cette date, Sire, le mouvement maritime d'Ostende était insignifiant, notre port ne possédait guère de marine marchande et sa flottille de pêche comptait à peine 50 voiles. Quant à notre plage, elle était peu connue et peu fréquentée. Ceux de nous qui eurent l'honneur d'assister à cette première réception se rappellent encore les paroles encourageantes que Votre Majesté prononça en cette occasion : Votre Majesté nous fit entrevoir un meilleur avenir et j'ai hâte de le déclarer, les faits sont venus justifier les heureux pressentiments de Celui qui, répondant aux vœux de la nation, venait alors prendre possession du trône et associer ses destinées à celles du peuple belge.

» En effet, Sire, notre port possède aujourd'hui deux lignes importantes de navigation à vapeur entre la Belgique et l'Angleterre, une flottille de 33 bâtiments de commerce d'une capacité moyenne de 200 tonneaux et 130 bateaux de pêche pontés pouvant tenir la mer par tous les temps.

» La ville aussi a changé d'aspect : ses vieilles maisons qui dataient de la domination espagnole, ont disparu et cédé la place à de belles constructions offrant des logements spacieux et commodes aux 15.000 étrangers qui viennent annuellement visiter notre plage dont la réputation est devenue universelle. »

Les causes de cette transformation, disait le bourgmestre Serruys, étaient faciles à indiquer : les visites fréquentes

de la famille royale, l'exécution d'une foule de travaux d'utilité publique et la construction d'un chemin de fer. Comme nous l'avons vu, c'était exact.

A la demande du bourgmestre et du consentement du roi, l'écluse reçut le nom d'écluse Léopold. Elle existait encore après la guerre et actuellement on construit sur ses fondations l'Institut de recherches maritimes, préconisé par M. Gilson, professeur de biologie à l'Université de Louvain.

L'écluse Léopold servit principalement à maintenir la profondeur dans le chenal, mais comme le disait fort bien l'*Economiste belge* à propos de la pose de la première pierre, une écluse de chasse ne peut que déplacer le sable, mais pas l'enlever. « L'écluse de chasse, disait-il n'est plus guère employée de nos jours que pour le nettoyage des rigoles dans les villes maritimes. Dans les pays plus avancés que le nôtre, sous le rapport maritime, on a mis de côté les écluses de chasse, comme on a fait partout avec les anciens fusils à mèche.

» Au commencement de ce siècle, Glasgow était un port bien moins profond qu'Ostende; aujourd'hui Glasgow admet des navires du plus fort tirant d'eau; cependant on n'a pas voulu se servir d'écluses de chasse. C'est que le clairvoyant Écossais comprenait qu'il valait mieux enlever par une seule fois, le sable qui encombrait l'entrée de son port de prédilection, plutôt que de recourir à ce système coûteux à l'aide duquel on peut bien chasser le sable à quelques mètres de distance, mais qui est toujours impuissant à empêcher la vague de refouler ce même sable à l'entrée du port et d'y former une barre infranchissable à tout navire d'un fort tirant d'eau. »

Les premiers essais de dragage dans le port d'Ostende eurent lieu en 1880 et depuis lors ce système de nettoyage et d'approfondissement a toujours été employé, quoique l'ancien système des chasses continuât à être préconisé lui aussi et qu'en 1898 l'ingénieur De Mey fit encore construire une écluse de chasse dans l'arrière-port. Cette écluse existe toujours, mais elle n'est plus employée et elle n'a d'ailleurs jamais servi.

Continuant sa critique des travaux du port, l'*Economiste belge* publiait en septembre 1859 un nouvel article sur notre écluse de chasse. « Une écluse de chasse, disait l'auteur de cet article, qui était probablement l'ingénieur Symon, loin d'être efficace dans les circonstances actuelles pour le port d'Ostende, rendra au contraire ce port beaucoup plus difficile à aborder avant peu d'années. Nous prétendons de plus que le vrai moyen de dégager convenablement l'entrée du port d'Ostende, c'est l'établissement d'un brise-lames sur le Stroombank, non pas à une grande distance en mer, mais bien à 1 kilomètre environ du musoir. » Et voilà ce qui prouve encore une fois qu'il est plus facile de critiquer que de travailler. L'établissement d'une rade extérieure, comme le voulait l'ingénieur Symon, d'Ostende, a été beaucoup discuté depuis. Le 1^{er} juin 1920, le conseil communal s'occupa de nouveau de la question et il approuva la proposition de M. le bourgmestre Moreaux relative à la nomination d'une commission d'études. Le rapport et les procès-verbaux de cette commission ont été publiés en 1921 et il semble bien que le projet d'un port extérieur doive provisoirement être abandonné.

Nous ne pouvons pas parler des travaux du port sans signaler la publication, en 1855, à Anvers, d'un ouvrage d'Alphonse Belpaire, ingénieur des ponts et chaussées, où il est question « De la plaine maritime depuis Boulogne

jusqu'au Danemark ». Dans la première partie, la *Notice historique sur la ville et le port d'Ostende*, qu'Antoine Belpaire avait présentée à l'Académie royale de Belgique le 7 novembre 1831, fut réimprimée. Alphonse, qui était son fils, venait de publier dans la *Feuille d'Ostende* une série d'articles sur l'histoire du port et de toutes les transformations qu'il subit. Ces articles, qui sont très documentés, auraient dû être ajoutés à cette notice.

Signalons également, avant de clore ce chapitre, la requête adressée par des armateurs au conseil communal afin d'obtenir le déplacement de la minque, qui était, nous l'avons dit, là où nous avons encore la place de la Minque. Ils se plaignaient de ce que les pêcheurs leur volaient le poisson pendant le transport vers la minque et c'est pour empêcher ces vols continuels, qu'ils proposaient de placer la Minque près du port.

A peine eurent-ils remis leur requête en novembre 1859 que d'autres armateurs envoyèrent une pétition au conseil pour protester contre ce projet. « On se plaint, disaient-ils, des vols commis par les pêcheurs et on pense remédier à ce mal en plaçant la minque au port. C'est le contraire qui arrivera. Maintenant tout le poisson doit être conduit à la minque et convoyé par la police et celui qui est porté à bras par des pêcheurs ou d'autres personnes, et non accompagné d'un agent de police, est censé n'être pas destiné à la minque et peut être confisqué. Avec le système que l'on propose, le poisson volé ne pourrait être reconnu ni distingué de celui du commerce loyal et de là aggravation d'abus. Les pêcheurs se trouveront en contact direct et continu avec les poissonniers et les relations pour la vente à la main s'établiront à tel point qu'on vendra les pêches entières à bord des chaloupes tant dans l'avant-port que dans le quai et même dans les cabarets, à tout instant du jour et de la nuit, et la minque se trouvera de fait déplacée. »

Il paraît que les choses se passaient ainsi avant la mise en vigueur du règlement de la minque en 1836 et que des milliers de francs provenant de la vente de turbots entraient dans les poches des patrons sans aucun contrôle de la part des armateurs ou de leurs préposés. Tout le monde se récriait alors contre ces abus et c'est pour les faire disparaître qu'on avait construit cette minque, qui est aujourd'hui disparue. Elle fut supprimée parce qu'il y avait des vols continuels et parce qu'il était inutile de transporter le poisson si loin. On plaça la nouvelle minque près de la crique des pêcheurs.

Signalons enfin que le nouveau phare fut allumé pour la première fois le 11 janvier 1860 au coucher du soleil. Il le fut depuis lors régulièrement chaque nuit jusqu'à la guerre, quand les troupes allemandes sont entrées à Ostende.

* * *

En décembre 1859 parut un petit album intitulé *Ostende photographié*, fait par Ghémar d'après les dessins de Gerlier. Cet ouvrage qui prétend vouloir être uniquement la joie des enfants et la tranquillité des parents, qui promet de montrer Ostende la nuit ou le jour, l'été ou l'hiver, au clair de l'une ou de l'autre, etc., constitue en réalité une violente satire contre les bains et les hôtels.

Voici d'abord un dessin, qui représente la famille Coppeau venant d'Ath à Ostende. La voiture qui amène M. et M^{me} Coppeau, ainsi que leur fille et leur fils, est surchargée de valises et de malles. Les Coppeau, est-il écrit sous le second dessin, cherchent un hôtel. Mais il ne reste qu'une

chambre! La voici représentée : le père se repose dans un fauteuil pendant que sa femme et sa fille occupent le lit et son gamin s'est couché dans un tiroir de la commode où il ne doit pourtant pas être bien commode de dormir! Et voici la gravure suivante qui montre toute la famille à la promenade sur la plage près du phare : *Après un sommeil réparateur et un déjeuner qui ne l'est pas, la famille Coppeau inspecte la localité.* Et voici le personnel du service des bains : *Les nymphes, les naïades et les tritons*, écrit l'artiste. Voici ces mêmes êtres mythologiques attendant à la sortie de la cabine. L'intérieur de la cabine pendant la sortie a aussi été très bien observé, avec les crinolines de madame et de sa fille occupant presque toute la place dans la voiture. *On se risque*, est le titre d'une gravure qui représente la famille s'avançant lentement, avec prudence vers l'onde amère. Quand les Coppeau reviennent du bain, nous voyons que madame et sa fille portent leurs cheveux sur le dos pour les faire sécher et monsieur, qui est chauve, a mis sa perruque au bout de son parapluie. Au retour du bain, nous voyons des dames qui cachent leurs cheveux, sans doute parce qu'elles n'en n'ont pas assez, ainsi qu'on nous l'a déjà expliqué. L'effet des bains se remarque à table où il y a d'après Ghémar, les voraces (ce sont évidemment les baigneurs) et les coriaces (les mets qu'on leur sert). *Un banc d'Huîtres* est encore la famille Coppeau assise sur la digue. Le parc aux huîtres et aux homards devait être bien dangereux à visiter s'il faut en croire notre album : les homards et les crabes vous pinçaient dans les jambes avec une facilité extraordinaire. Mais Ghémar aimait à exagérer!

Voici maintenant les Coppeau qui se font photographier. Pour les empêcher de bouger, le photographe n'a rien trouvé de mieux que de leur serrer le cou et les bras dans des étaux. C'est, paraît-il, la manière de fixer le modèle le plus naturellement possible.

Les jeux d'Ostende, comparés à ceux de Spa, étaient bien innocents : voici M. Coppeau qui joue à saute-mouton avec son fils. Mais ces jeux-là n'amusaient personne et on le voit bien aux gens qui bâillent ou qui dorment. Ce concert d'amateurs au Kursaal, que nous montre Ghémar, devait être bien ennuyeux, lui aussi, à en juger d'après l'attitude des auditeurs.

Porter déjeuner aux poissons, voilà l'explication de la gravure qui représente la famille Coppeau faisant une excursion en mer.

Voici maintenant quelques têtes de baigneurs et de baigneuses soigneusement séparés par l'écrêteau indiquant les bains pour hommes d'un côté et les bains pour femmes de l'autre. Ghémar était sévère : il proposa une nouvelle loi sur les costumes de bain. « Il a été arrêté, dit-il, que par décence l'on doit se baigner tout habillé, » et il nous montre des gendarmes qui ont déjà enlevé leurs bottes pour aller arrêter les baigneurs.

Voici d'après lui le tarif des consommations et extras des hôtels les plus modestes d'Ostende :

Dîner	fr. 2.—
Le même, à la carte	12.90
Crevettes, la demi-douzaine	3.33
Huîtres de Blankenberghe, la demi-douzaine	2.99
Idem, la douzaine	11.99
Timbre-poste	0.20
Pour porter la lettre à la poste	0.99
Un tire-bottes	0.97

Beefsteack	fr.	1.50
Idem aux pommes.....		3.90
Couvert.....		5.—
Bougie.....		1.35
Bougeoir		1.—
Eteignoir		0.75
Mouchettes.....		1.—
Liqueurs, le petit verre (pour les voyageurs de l'hôtel seulement),.....	de 1 à 3.—	
Un verre d'eau.....		0.50
Idem, sucrée et fleur d'oranger.....		1.27

Nota. — Chaque garçon d'hôtel se paie à part, on ne refuse pas les *drinkgeld* pour les servantes, la cuisinière se recommande aux voyageurs, le maître d'hôtel n'accepte que la monnaie blanche au-dessus de 2 fr. 50 par jour, le commissionnaire demande 1 franc pour mettre votre bagage en voiture, le bote, 75 centimes pour cirer vos bottes et le chef son portrait photographié.

Ghémar était un ironiste. Voici le beau monde, nous dit-il, et il nous montre alors la salle de bal du Casino le soir, au moment où on y danse les lanciers. C'est tout simplement cocasse.

Comme nous l'avons vu, il fallait faire toutes sortes de détours pour aller à la digue et voici un escalier : « Un des monuments remarquables d'Ostende », nous dit Ghémar, où tous les Coppeau risquent de glisser et de se tuer. Madame et sa fille sont déjà par terre.

La famille Coppeau, après un séjour d'un mois à Ostende, n'a plus un sou et « quand on n'a plus d'argent et qu'on n'a plus d'espoir » on prend le chemin du retour. C'est ce que font aussi les Coppeau « dégoûtés, plumés, jurant mais un peu tard, etc. ». Les voilà de retour à Ath.

La saison est finie. On emballe le Kursaal avant l'hiver.

Voici les dépenses d'une journée à Ostende d'après Ghémar :

Déjeuner du lever.....	fr.	3.—
Un petit verre.....		0.50
Caleçon et ustensiles de bain.....		2.50
Voiture et <i>drinkgeld</i> aux baigneurs.....		1.50
Verre de madère.....		3.—
Déjeuner aux crevettes, œufs, petit verre, café....		7.80
Entrée au Kursaal, lecture des journaux.....		2.—
Promenade à âne.....		4.—
Rentrée au Kursaal, limonades gazeuses.....		7.—
Achat de coquillages.....		7.—
Tir au pistolet.....		5.—
Promenade en barque.....		10.—
Portrait photographié (par Ghémar).....		8.—
Second bain l'après-midi.....		4.60
Petit verre de madère.....		3.—
Dîner, seul repas convenable.....		10.—
Demi-bouteille ordinaire.....		4.—
Partie de billard et rentrée au Kursaal.....		3.—
Paire de gants.....		3.—
Timbre-poste.....		0.40
Tire-bottes		0.77
Carte de concert.....		5.—
Grog		2.—
Frais généraux, gages de domestiques		6.—
Vestiaire		0.50
TOTAL...fr.		99.57

Sauf erreur et omission.

Sans les frais de voyage, blanchissage, imprévu, rencontre et consultation, coupe des cors et perte au jeu.

Ghémar se moque aussi des listes d'étrangers, qu'on publiait jadis et dans lesquelles il y avait parfois des noms impossibles. Voici, d'après lui, la liste des nobles étrangers, qui ont visité Ostende pendant le mois de septembre 1860.

In den Herberg d'Almels (Hollande); Ivan Krokvrin-soukhoiski, de Kronstadt; Lord Boulengrog de Birmingham; le baron de Bellegueule de Blois; le prince Poniatonski, de Cracovie; M^{me} Hortense et sa suite, de Bruxelles; Huysin 't Veld d'Oldenzaal (Overyssel); Nyni Monamakinski d'Archangel; Lady Paleandale de Yorkshire; M. Petard, curé de Maffles; Drieske de Nyper de Mariakerke; Ivan Korokowski d'Astrakan; M^{me} Michael Kranowoska et sa fille, de Lomonoskoff; Miss Blackburne de Newcastle; M. Pierard, de Bruxelles; M. Courtecuisse, d'Aix-la-Chapelle; Mac Todywski, d'Edimbourg; M. le duc de Reichstadt; M. Ghémar; M. Gerlier.

C'est par pure modestie que M. Ghémar se mettait ainsi à la fin avec M. Gerlier.

Ostende en hiver a l'air lugubre. Tout est fermé, tout est à louer. Voici le vent et la pluie.

Ghémar s'inquiétait aussi de savoir ce que Van den Abeele pouvait bien faire de tout le personnel qu'il avait sous sa direction, tant au Kursaal qu'au Casino. Voici Van den Abeele renfermant son personnel dans des armoires, comme de simples mannequins, pour la saison d'hiver.

Les distractions d'hiver n'étaient pas très variées à en juger par cette gravure, qui représente les éditeurs et hôteliers d'Ostende et de la banlieue attendant le retour du printemps et se livrant aux jeux innocents. L'occupation des hôteliers d'Ostende en hiver était principalement de cirer des bottes, s'il faut en croire la gravure suivante, où l'on voit un hôtel dont la salle à manger est tellement abandonnée qu'une araignée a pu tisser sa toile à l'entrée.

L'effet des bains est miraculeux d'après Ghémar. Voici une femme excessivement maigre, qui est devenue subitement très corpulente et voici un éclopé qui retrouve tout à coup l'usage de ses membres. L'effet des bains sur les vieilles femmes et les bottes neuves est encore plus étonnant. Après les bains, les unes sont toutes fraîches et les autres irrémédiablement défraîchies.

La dernière gravure de notre album représente Ghémar et Gerlier arrivant à Ostende en octobre pour publier la saison des bains. On est en train de scier un trou dans la glace pour pouvoir contenter encore un baigneur enragé.

* * *

Un autre album de Louis Ghémar, qui fut publié vers 1860, est plus sérieux. Les dessins sont encore de Gerlier et ils représentent :

- 1° Les fortifications d'Ostende. Un vieux moulin à vent et le Kursaal, le soir au clair de lune;
- 2° La salle de bal du Casino;
- 3° Le salon du Kursaal, où l'on allait pour lire les journaux;
- 4° L'ancien phare et la plage, le soir avec la lune romantique;
- 5° La terrasse du Kursaal, où l'on était à l'abri du soleil et du vent, tout en voyant la digue et la mer;
- 6° Le jardin des Princes, où l'on entendait souvent de la très bonne musique;

7° L'entrée de l'estacade avec le pont des piétons;
8° Le Cercle du Phare, le soir quand le phare était déjà allumé;

9° La porte de secours. ;

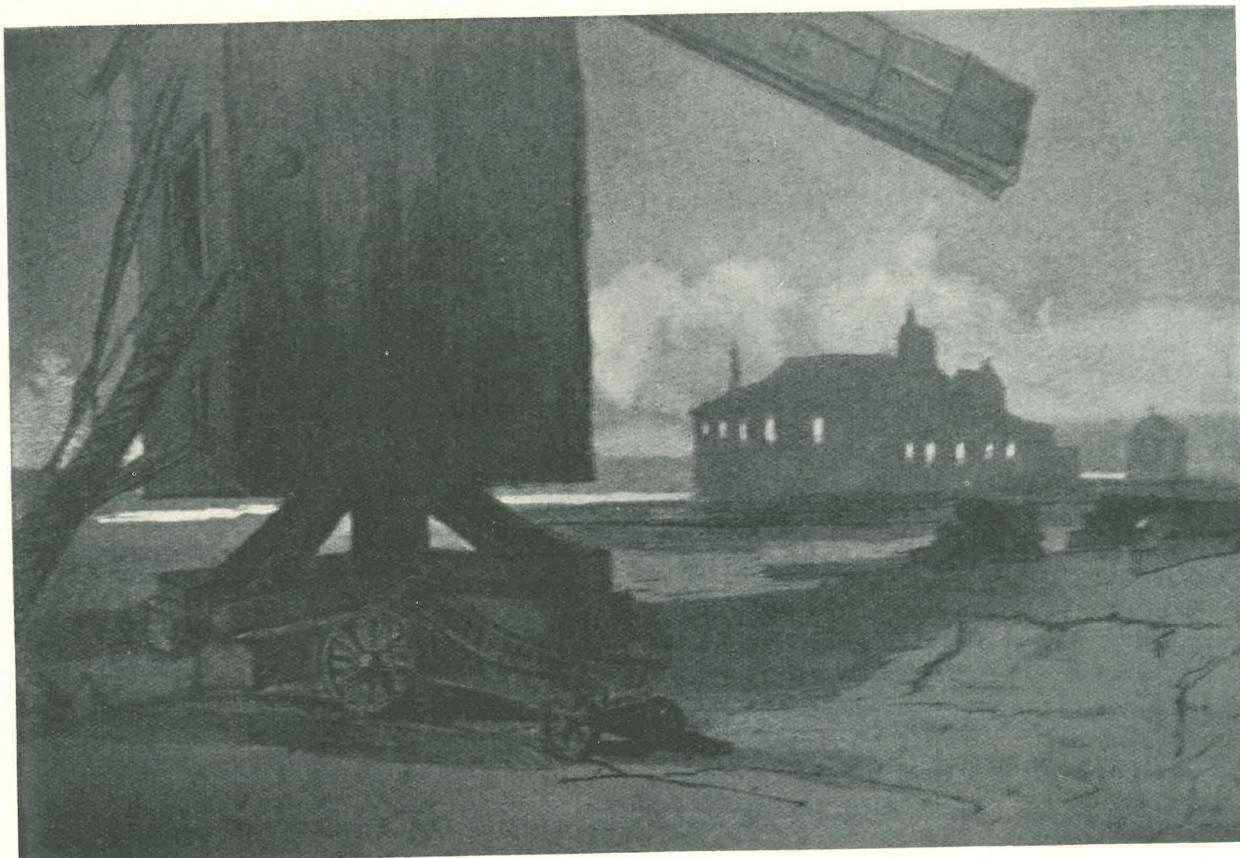
10° L'arrivée aux bains. Encore le poteau indicateur des bains des dames;

11° La promenade des glaciés, près du phare, qu'on appelait aussi tour des signaux. C'est là qu'était la digue à canons.

Cet album, qui est un peu plus grand que l'autre, contient donc en tout onze lithographies dont plusieurs sont très artistiques. Mais le plus bel album de tous est certainement l'*Album d'Ostende* qui fut édité par J. Buffa vers la même

titres des deux lithographies suivantes, qui, comme les précédentes, sont l'œuvre de Victor Eeckhout et Gerlier. D'eux encore est cette *Baigneuse* qui vient avec son seau pour asperger les personnes frileuses. *Conducteur des voitures de bain*, *Enfants au bain* et *Baigneur*, voilà les titres des planches suivantes dues également à Victor Eeckhout et Gerlier. Le *Baigneur*, qui est à proprement parler le gardien des bains, regarde vers la mer, prêt à se jeter à l'eau si besoin en est pour porter secours aux baigneurs en danger.

La *Vue de l'estacade* est l'œuvre de Gerlier seul. Voici l'entrée du port et l'ancienne plage. Des dames se promènent sur l'estacade ouest qui était jadis très étroite. Ces dames



GERLIER et GHÉMAR. — Les fortifications et le Kursaal, le soir.

époque. Les lithographies, qui ornaient le premier album de l'avocat Lauwers et qui furent placées par Daveluy dans son album de *Souvenirs d'Ostende*, se retrouvent encore dans celui-ci, où elles sont réunies avec d'autres qui nous semblent plus belles encore.

La première planche de cet album représente une *Dame au bain*, devant le Cercle du Phare, à l'endroit même où furent pris les premiers bains. Il fallait en effet commencer par une vue de l'ancienne plage. La baigneuse est charmante avec ses longs cheveux qui flottent au vent. Elle porte un costume très long et très large, qui cache soigneusement la ligne de son corps et pourtant, dans sa pudeur, elle essaie encore de cacher sa poitrine avec ses mains ! Ah ! si elle pouvait revenir maintenant et voir les baigneuses d'aujourd'hui dans leur petit maillot collant !

La seconde lithographie est intitulée : *Visiteurs au bain*. On y voit des baigneurs dont les cabines ont été tirées devant le Kursaal.

Conducteur d'âne et *Pêcheuse de crevettes*, tels sont les

devaient avoir parfois bien difficile à passer avec leurs crinolines énormes.

Les *Baigneuses aux bains de mer* est une superbe lithographie, copiée sans doute d'un tableau.

La planche suivante : *Vue du Kursaal*, est signée de Borremans, de même que l'autre qui a pour titre : *Pavillon Kursaal* et où ce bâtiment est montré de beaucoup plus près.

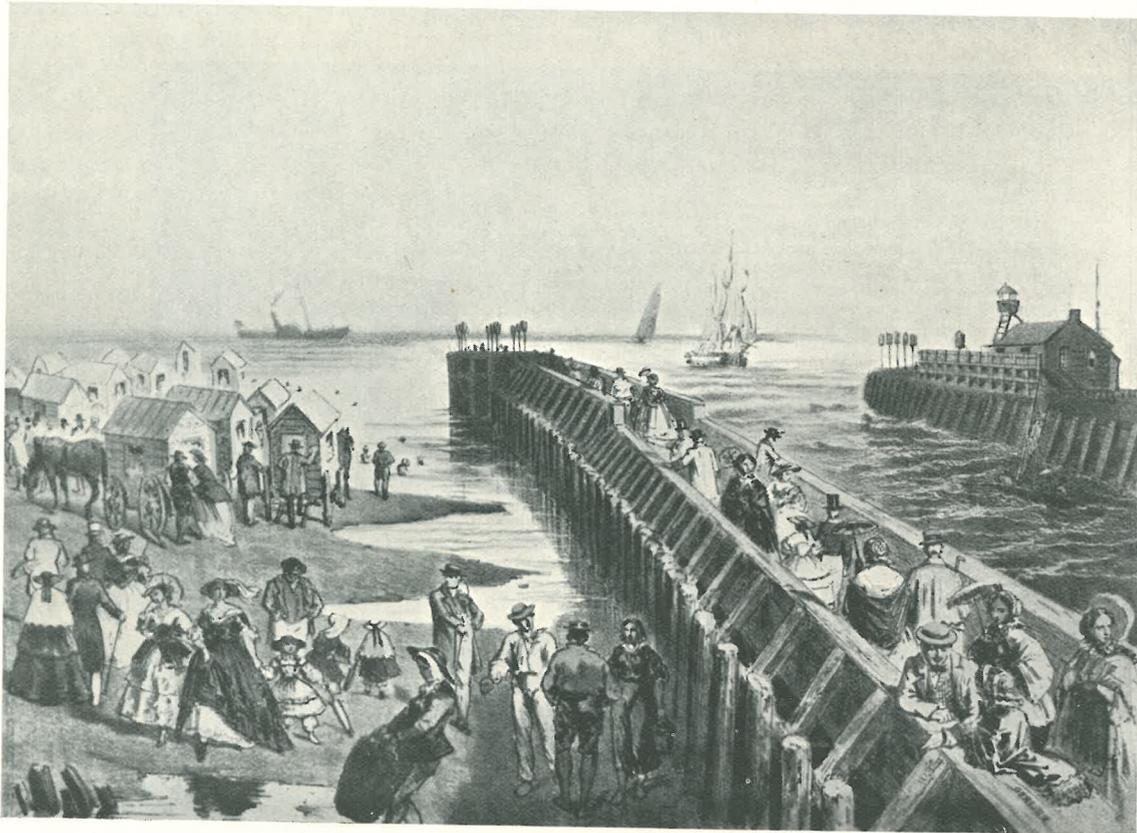
Le *Pavillon des dunes* a été dessiné par Musin et le *Pavillon du Rhin* par J. Vande Putte. Ce dernier pavillon était alors tenu par Royon, Bettger et C^{ie}. Derrière il y avait un magnifique parc aux huîtres et homards qui appartenait à l'établissement.

Voici maintenant un dessin de Van Cuyck montrant la *Plage des bains*. Ensuite une *Vue du phare et des bains* que nous connaissons, de même que cette *Vue de l'Hôtel de ville et du Casino* qui est de Stroobant, comme encore la *Vue prise de l'estacade*.

Pour finir, voici une *Laitière ostendaise*, une pure *Osten-*

daise portant le manteau à capuchon et enfin une *Paysanne des environs d'Ostende* venue au marché avec du beurre et des œufs.

Puisque nous parlons d'albums, nous devons dire également quelques mots de ce *Dictionnaire historique des rues, places, monuments, promenades, etc.*, qui fut publié par Eugène Bochart, à Bruxelles, en 1861. Cet ouvrage n'est certainement pas mal fait pour l'époque. Il contient des renseignements précieux pour notre histoire locale et il est regrettable qu'on n'ait rien tenté dans ce genre depuis lors. L'histoire et le folklore d'Ostende ne sont pas assez connus et il faut



GERLIER. — Vue de l'ancienne plage et de l'entrée du port.

espérer qu'un jour quelques amis du vieil Ostende se grouperont pour composer un dictionnaire plus complet et décrire plus minutieusement la vie d'autrefois.

En 1857 avait paru un livre de Félix Mornand sur la *Belgique*. Dans le passage qui concerne Ostende nous lisons cette description curieuse du Cercle du Phare : « Établissement mixte et de grandes ressources, où l'on trouve à la fois un restaurant, un café, une salle de danse et un cabinet de lecture fort approvisionné de gazettes belges, anglaises et allemandes, mais fort peu de journaux français. Un modique prix d'abonnement donne droit d'entrée dans ce cénacle littéraire et gastronomique, pour le mois, la semaine ou même la journée. »

Pareille description ne vaut-elle pas dix fois plus qu'une succession de dates concernant l'histoire de notre ville? N'est-ce pas dix fois plus évocateur? Écoutons donc ce qui suit : « Tout près du cercle est situé le *Pavillon Royal* ou *Pavillon Hamers*, autre restaurant, autre café, dont l'abord n'est assujéti à aucune rétribution et que décore la statue colossale de sainte Espérance, la patronne des matelots, s'appuyant d'une main sur son ancre, de l'autre tenant une palme et levant sa tête vers le ciel. Cette grossière

statue de pierre colorée est en grande vénération parmi les marins de la côte.

» Entre les deux établissements, des librairies et des marchands de coquillages exotiques dressent leurs étalages en plein vent. De l'autre côté de la chaussée, celui qui regarde la mer, des haies de chaises appuyées au garde-fou reçoivent du matin au soir, mais surtout dans l'après-midi, une multitude contemplative, heureuse de se reposer et de tromper ainsi son oisiveté ambulante. Les femmes devisent en s'occupant de quelques travaux d'aiguille; les hommes fument, jouent ou boivent. Les promeneurs passent et repassent entre les deux rangées de chaises et de tables. »

Voilà une belle description. En voici une autre, parue dans le *Journal de Liège* du 26 août 1862 : « La saison en ce moment est à son apogée et, de l'avis de tous, jamais Ostende n'a présenté une aussi grande animation. Les hôtels sont comblés et il est presque impossible de trouver un gîte, bien que l'on ait taillé des appartements à louer dans chacune des 1,600 maisons de la ville.

» Ostende a bien changé depuis quinze ans. Alors une digue étroite et courte menait vers l'ouest au désert : le cabaret de Hamers au pied du phare et l'établissement qui entourait celui-ci étaient les seuls lieux de repos. On n'entendait de musique que dans un petit jardinet pompeusement nommé *Jardin des Princes*; du centre de la ville on

n'atteignait la digue que par un détour et sur un affreux pont; il existait à peine trois hôtels confortables et la plupart des maisons étaient chétives, négligées, à un seul étage. Aujourd'hui il y a nombre d'hôtels magnifiques et beaucoup de constructions particulières rivalisent avec eux : la digue est doublée en largeur et en longueur; c'est le plus bel ouvrage de ce genre que l'on connaisse : le *Pavillon du Phare*, la merveille de jadis, se voit éclipsé par le *Pavillon Royal*, qui a remplacé le bon Hamers et ses longues-vues, par le *Kursaal*, relié à la ville par un pont neuf dans le prolongement direct de la rue de la Chapelle, par le *Pavillon des Bains*, né d'hier, et dont la salle principale est une des plus vastes et des plus belles d'Ostende, et par les *Pavillons des Dunes, de l'Océan et du Rhin*. Ces quatre derniers sont établis à l'ouest vers Mariakerke, sur la nouvelle digue et il est remarquable que cette partie de la plage autrefois foulée à peine par quelques aventureux excursionnistes soit devenue aujourd'hui le rendez-vous de tous les baigneurs.

» Le service matériel des bains a été concentré aux mains d'une seule compagnie et il faut s'en louer, car le public est maintenant débarrassé des obsessions et des exactions dont l'accablaient les divers concessionnaires concurrents.

Il règne sur la plage, malgré la foule énorme, un ordre parfait.

» Le *Jardin des Princes* est mis au rancart. La foule a abandonné son maigre bosquet pour les larges allées et les hautes terrasses du *Jardin Léopold*, usurpation heureuse sur les fortifications de la porte d'Ouest. C'est un parc en herbe, où l'on construit un kiosque rustique et l'inévitable rocher.

» Près de ce gazon on remarque une bizarre baraque en planches, d'où s'échappe un filet d'eau. C'est le puits artésien. Des sommes considérables ont été dépensées pour atteindre l'eau potable; à la fin on a trouvé une source abondante et fraîche... mais son eau ne peut servir qu'à la lessive et non à l'alimentation. »

C'est sur l'emplacement de cette baraque, donc sur le puits artésien, qu'a été élevée l'aubette qu'on voit maintenant au coin du Parc Léopold en face de la poste. Tout près de là jaillit la fontaine des eaux du Bocq, et ainsi se trouvent réunies les deux sources d'eau d'Ostende.

En 1861, avait été publiée à Bruxelles chez Lacroix, en une brochure de 64 pages, une nouvelle rimée intitulée : *Un Bain de mer*. L'auteur, Léon Jacques, y racontait une histoire d'amour arrivée à Ostende et comme le sous-titre, qui demande : « Le suicide est-il un acte de courage? » l'indique déjà suffisamment, c'est une histoire tragique, sur laquelle nous n'allons pas insister ici. Il y a une description d'Ostende, dont nous détacherons ces vers :

La femme n'a pour tâche, en ton charmant séjour,
Que de se lever tard, d'errer seule au grand jour,
De s'habiller dix fois avant le crépuscule,
De se déshabiller, de mordre sans scrupule
Telle ou telle qui passe et marche en se troussant,
De s'efforcer d'atteindre à l'air intéressant,
D'entraîner quelque fat important sur sa trace,
De ne point rencontrer, sans se mirer, de glace,
De grignoter le fruit, le sucre, le bonbon,
De se montrer volage ainsi qu'un papillon.

Une autre nouvelle rimée parut en 1863 et était intitulée : *L'Orpheline des dunes*. Son auteur, J.-B. Sobry, y racontait encore une de ces histoires larmoyantes comme on en aimait jadis. Nous n'en parlons ici que pour mémoire.

* * *

Pourquoi peut-on jouer à Spa et pourquoi pas à Ostende? Pourquoi le ministre Rogier accorde-t-il à Spa ce qu'il refuse à Ostende? Dès la saison de 1849, le spirituel *Sancho* parla de cette inégalité devant la loi et condamna la conduite du ministre. « Ainsi, disait-il, M. Rogier qui se voile la face et se couvre la tête de cendres à la seule demande qu'on lui fait d'accorder à Ostende le privilège d'établir un salon de jeu, trouve très naturel, très juste et très légal de laisser à Spa le monopole de la roulette et la royauté du trente-et-quarante. »

Le privilège accordé exclusivement à Spa était tellement scandaleux que tous les journaux du pays en parlèrent finalement. En décembre 1858, le *Journal de Bruxelles* publia un article intitulé : *La ville d'Ostende et les jeux de Spa* dont voici le début :

« Une grande agitation règne à Ostende depuis qu'on y a appris que le gouvernement a renouvelé pour vingt-deux années le privilège des jeux de Spa qui expirait en 1861

et que la ville a obtenu sur les bénéfices un subside qu'on évalue à la somme énorme de 2 à 300,000 francs par an.

» Les journaux ostendais, sans distinction de couleur politique et après eux quelques autres organes de la presse se font l'écho des plaintes et des inquiétudes des habitants, qui eux-mêmes réunis le 20 décembre en un grand meeting, ont voté une adresse à l'administration communale, une requête au Roi et ont nommé un comité permanent pour prendre toutes les mesures réclamées par la circonstance. »

En novembre 1864 la discussion du budget amena la Chambre des représentants à examiner de nouveau la question des jeux de Spa et voici quelques passages du discours que Jean Van Iseghem, député et bourgmestre d'Ostende, prononça à cette occasion :

« Depuis quatre ou cinq ans la ville d'Ostende a fait à peu près pour un million de travaux. Elle a fait des changements à son Casino, entre autres en construisant une salle de bal ou de réunion, qui fait l'admiration générale et qui a coûté au delà de 100,000 francs. La digue de mer a été élargie et allongée. Sans doute le gouvernement a fait une partie de la dépense, mais la ville en a supporté la plus forte part, elle a dû faire entièrement le passage, autrement dit la promenade.

» La ville d'Ostende a eu le courage de faire une expérience très utile au pays; à la recherche de la bonne eau, elle a fait faire un puits artésien, qui lui a occasionné une dépense de 100,000 francs.

» Sous le rapport commercial, la ville n'avait pas d'entrepôt convenable, le gouvernement nous a forcé d'en construire un qui a coûté 300,000 francs.

» Mais pour faire toutes ces dépenses, nous avons compté sur le contrat intervenu entre le gouvernement et les concessionnaires des jeux de Spa. Si maintenant l'on supprimait les jeux de Spa, notre position financière deviendrait mauvaise.

» Déjà nous avons subi une perte considérable par la suppression de l'octroi, car Ostende est une de ces villes comme Bruxelles qui, par suite de l'augmentation du nombre des étrangers, voyait le revenu de l'octroi s'accroître constamment. Je ne me suis jamais plaint de la suppression de cet impôt, je l'ai votée et j'en suis très fier, mais je constate le fait; nous avons compté que le revenu provenant des jeux de Spa pourrait combler le déficit. »

Emile De Brouwer publiait en 1865 une plaquette de 24 pages qui fut imprimée chez Daveluy et qui avait pour titre : *La question des jeux*. La conclusion en était : « Qu'on laisse jouir, au moins quelque temps encore, Spa de son privilège et les autres villes de bains du royaume de leurs dotations prélevées sur les bénéfices des jeux. »

La question des jeux a depuis été encore souvent discutée. Qui ne se rappelle les brillants plaidoyers d'Edmond Picard en faveur de M. Marquet et des jeux en général? Les idées de ce grand juriste concernant cette question si controversée se trouvent clairement et magistralement exposées dans la brochure intitulée : *Ostende et la nouvelle loi des jeux* qui fut éditée chez Larcier, à Bruxelles, en 1906.

Un exposé historique de la question a été écrit et publié en 1912 par Alexandre Gielen, sous le titre de : *Ostende et Spa*. C'est un ouvrage de 247 pages, auquel nous devons renvoyer les lecteurs qui voudraient se renseigner davantage sur cette question si importante et presque vitale pour Ostende.

Avant de parler du démantèlement qui, comme nous

l'avons déjà dit, eut une si grande importance pour le développement de la ville, nous devons signaler ici le projet de construction d'un palais royal, qui eut un commencement d'exécution. Le Jardin des Princes était, nous l'avons vu, un jardin de médiocre grandeur et valeur, coquet peut-être et assez bien dessiné. Il y avait là un kiosque, dans lequel se faisait journellement entendre, de 6 à 8 heures du soir en été, une symphonie aux gages de la ville ou la musique du régiment en garnison. Les étrangers y venaient pour se rendre ensuite soit à la digue, soit au *Cercle du Phare*, ou bien au Kursaal ou encore au Casino. La ville offrit ce jardin au roi Léopold I^{er}, à l'effet d'y ériger un palais, qui aurait été construit aux frais de l'administration communale et de l'administration provinciale. Chacune serait intervenue dans les dépenses pour la moitié. Le samedi

Le conseil communal délégua en effet, à Bruxelles, le collège échevinal et trois conseillers pour demander la démolition des remparts et l'agrandissement libre de la ville. La députation fut reçue le 12 mars 1865 par le Roi qui lui fit l'accueil le plus bienveillant. Dans la séance du Sénat du 20 mars, le baron Chazal, ministre de la Guerre, et Rogier, ministre des Affaires étrangères, déclarèrent que le démantèlement d'Ostende était décidé.

Le 26 mars 1865, la *Feuille d'Ostende* disait : « Le démantèlement de la place étant définitivement arrêté, on commence à s'occuper en ville de la question des plans. Quant à la station du chemin de fer, nous croyons qu'elle ne sera pas déplacée, mais il est question de l'agrandir du côté de l'arsenal. »

Le même jour l'arsenal brûlait ! L'incendie commença



GERLIER et GHÉMAR. — Le Cercle du Phare, le soir.

8 août 1863, le Roi, accompagné du duc et de la duchesse de Brabant, posa la première pierre de ce palais, pour la construction duquel l'adjudication avait eu lieu quelques jours auparavant. Mais le démantèlement d'Ostende ayant été décrété, le projet de construire un palais en cet endroit fut abandonné et les fondations déjà faites furent démolies. Il s'ensuivit qu'il n'y eut plus la moindre trace de ce jardin, qui jadis animait tout un quartier et que pendant tout un temps il y eut en ces lieux une plaine inculte et morne.

« Depuis quelques jours, dit la *Feuille d'Ostende* du 13 octobre 1864, il n'est question à Ostende que de la démolition des remparts. L'affluence considérable des étrangers qui sont venus à Ostende pendant le mois d'août dernier a fait comprendre aux personnes clairvoyantes l'impérieuse nécessité d'étendre la ville au delà de ses limites actuelles. Ce besoin grandit de jour en jour et l'on entrevoit, paraît-il, l'espoir d'une satisfaction. »

vers 3 heures de l'après-midi et vers 7 heures du soir, il avait atteint une violence extraordinaire. Les colonnes des flammes s'élevaient à une hauteur prodigieuse et la ville était entièrement éclairée, comme par la lumière électrique. Du bâtiment il ne resta plus rien.

François Musin, qui était Ostendais, a fait un tableau représentant l'ancien arsenal et ce tableau se trouve maintenant à l'hôtel de ville, dans la salle du collège, à côté d'autres souvenirs du vieil Ostende, comme cette toile qui représente le *Cercle du Phare* et cette autre qui représente le Kursaal, et qui sont également de Musin. De Musin est encore le tableau montrant l'arrivée des riflemen au port d'Ostende, le 10 octobre 1866 et de même celui qui représente la visite de Léopold II à l'escadre américaine placée sous les ordres de l'amiral Farragut et arrivant en rade d'Ostende, le 22 juin 1868. Remarquons sur ce dernier tableau, au fond, la malle belge *Marie-Louise*, qui transportait le Roi.

Puisque nous parlons du port, signalons cet article qui parut dans la *Feuille d'Ostende* du 25 janvier 1867 et qui est intitulé : *Le Port d'Ostende*. « Le démantèlement de la place, y dit-on, ouvre un avenir nouveau à notre ville. Resserrée dans une enceinte trop étroite, nul commerce, nulle industrie ne pouvait s'y asseoir et s'y développer. Affranchie de ces limites, le commerce pourra s'y étendre à l'aise.

» Ce qui serait en quelque sorte le complément du démantèlement, ce qui serait d'un avantage considérable pour notre ville et aiderait puissamment à la prospérité de notre seul port de mer, ce serait l'établissement d'un port franc à Ostende.

» La création d'un entrepôt franc augmenterait considérablement le mouvement des affaires et la ville en retirerait d'incalculables avantages. Faire d'Ostende un port franc est donc une idée qui mérite de fixer l'attention par les résultats brillants qu'elle pourrait produire. »

Cette idée, il faut le dire, n'est pas encore complètement abandonnée.

Dans sa brochure sur *Les Nouvelles Installations maritimes d'Ostende*, l'ingénieur De Cuyper a écrit l'histoire des travaux du port depuis 1872 jusqu'au moment de la publication de son étude, soit 1898. Cette brochure comprend 46 pages et fut imprimée chez Bouchery. « Le 14 juin 1898, écrit Edouard De Cuyper, verra la consécration officielle du commencement des travaux qui doivent doter Ostende d'installations maritimes de tout premier ordre. Ce jour-là Sa Majesté Léopold II procédera à la pose de la première pierre de l'écluse De Mey, et cette cérémonie que le souverain, dans sa sollicitude pour notre ville, a voulu rendre imposante, sera l'un des événements les plus marquants de l'histoire d'Ostende. »

Nous ne pouvons donner ici tous les détails concernant les travaux qui furent entrepris avant cette date et nous devons nous borner d'ailleurs à indiquer désormais les faits essentiels, la période dont nous avons à parler étant trop récente et trop connue de nos lecteurs.

* * *

Léopold II a spirituellement été appelé le plus fidèle habitué d'Ostende! « Rien n'est plus vrai, disait M. Paul Landoy dans sa brochure sur *Ostende, station balnéaire*, qui parut chez Daveluy en 1890. Continuant la tradition paternelle, jamais en effet, Sa Majesté n'a cessé de venir en notre ville, pour laquelle elle s'est prise d'une affection réelle, au développement, à l'embellissement et à la prospérité de laquelle elle porte un intérêt particulier. Tout ce qui peut y contribuer la touche et la préoccupe, et bien des améliorations sont dues à sa discrète initiative, se manifestant par des conseils dont nos administrateurs ont toujours intelligemment su tenir compte. Sa sollicitude ne se restreint pas seulement à l'avenir de la ville de bains, elle s'étend aux destinées de la ville commerciale et si nos installations maritimes se perfectionnent constamment, nous devons en savoir gré à sa royale influence. »

Le 13 août 1863, la *Feuille d'Ostende* avait publié l'information suivante : « On est occupé à construire un pavillon pour la Famille royale sur les dunes près du *Pavillon du Rhin*. Ce pavillon doit être achevé pour le 18 de ce mois. »

Le 12 mars 1874, l'*Echo d'Ostende* annonçait dans sa chronique locale : « Sa Majesté le Roi vient d'acheter en Angleterre un chalet tout construit en bois et qui sera établi

sur la dune à l'ouest de la ville, à l'endroit où se trouve actuellement le petit pavillon de travail de Sa Majesté. »

Le 17 avril 1874, la *Feuille d'Ostende* donnait d'autres détails encore : « Le Roi, disait-elle, fait construire en ce moment un pavillon sur les dunes de Mariakerke, près de l'emplacement de la baraque qui a été élevée provisoirement, il y a quelques années.

» Le soubassement de la nouvelle construction sera en briques; le reste de l'édifice sera en bois et conçu dans le style grec, s'il est permis d'assigner un style à une concession où l'architecte peut donner libre carrière à sa fantaisie. »

Le 25 juin 1874, l'*Echo d'Ostende* disait : « Le chalet, que le Roi fait construire sur la dune de Mariakerke, avance rapidement. Il sera complètement achevé pour le 10 août prochain. »

Selon l'*Echo d'Ostende* du 31 mai 1874, l'adjudication des travaux de démolition du palais royal qu'on avait commencé à construire dix ans plus tôt, au Jardin des Princes, eut lieu le 29 mai et c'est ainsi qu'à part le vieux palais de la rue Longue, le Roi n'eut plus qu'un chalet à Ostende. Mais c'est dans ce chalet que régulièrement chaque année, au commencement de la saison, le roi et la reine vinrent s'installer avec leur plus jeune fille, la princesse Clémentine, et c'est là qu'ils vécurent sans appareil, menant cette existence en plein air, dont ils avaient pu constater rapidement les effets bienfaisants. « Existence familiale, comme dit M. Landoy dans sa brochure sur *Ostende, station balnéaire* (1840-1890), d'une régularité absolue, avec ses heures de travail et de délassement, coupée de temps à autre par d'hospitalières réceptions. »

Après la promulgation des lois qui décrétaient le démantèlement de la place d'Ostende et décidaient en principe l'aliénation des terrains domaniaux des fortifications, diverses conventions furent conclues entre le département des Finances et la ville d'Ostende relativement à des échanges de terrains entre l'État et la commune ainsi qu'à l'établissement de la voirie nouvelle. Les conventions conclues entre le gouvernement et l'administration communale furent approuvées par la loi du 14 août 1873 et un cahier des charges de la vente des terrains domaniaux fut alors dressé par l'administration des domaines.

Les conventions intervenues entre l'État et la commune furent insérées dans ce cahier des charges, où il fut stipulé que la construction des égouts et l'établissement de la canalisation du gaz sur les terrains domaniaux à vendre seraient exécutés par l'administration communale, mais que l'acquéreur de ces terrains serait obligé de payer ces travaux à la ville. L'État mettait donc à charge de l'acquéreur une obligation qu'il avait contractée lui-même vis-à-vis de la ville.

La vente des terrains domaniaux fut faite au banquier Louis Delbouille au commencement de l'année 1874 et la vente fut approuvée par la loi du 25 mars de la même année. Du moment que tous les aménagements furent faits, la ville s'empessa de remplir ses obligations et exécuta donc les travaux de construction d'égouts et de canalisation du gaz sur les terrains vendus. De son côté Delbouille paya ce qu'il devait à la ville au fur et à mesure de l'avancement des travaux sauf une somme assez importante pour le paiement de laquelle il y eut finalement un procès en 1889.

Nous possédons une *Notice sur les terrains à vendre* qui fut publiée par Delbouille en mai 1876 et qui était accompagnée d'un *Plan pratique du nouvel Ostende*. Dans la notice on disait : « Ces terrains forment à la ville une

ceinture longeant à l'est le nouveau bassin, au nord la digue de mer, entourant à l'ouest le Parc Léopold et se prolongeant jusqu'aux anciens bassins vers la station du chemin de fer. On y trouve donc, *pour le commerce et l'industrie*, les terrains avoisinant les bassins et la station, *pour hôtels, restaurants, commerces de luxe*, les terrains de la digue; *pour rentiers, habitations tranquilles et agréables*, les terrains environnant le Parc. Avant la démolition des fortifications, les fossés de la place ont été soigneusement dévasés, sous le contrôle des ingénieurs de l'État. Partout de larges rues, des boulevards spacieux ont été ouverts. La ville y a établi une canalisation de gaz et un excellent système d'égouts. La digue, sans rivale en Europe, forme un vaste promenoir de 30 mètres de largeur, aboutissant d'un côté aux jetées qui forment l'entrée du port, de l'autre au Kursaal et se prolongeant jusqu'aux pavillons de Sa Majesté le Roi.

» M. Delbouille a demandé à la ville l'autorisation d'établir une distribution d'eau potable, alimentée par le drainage des dunes, d'après le système adopté à La Haye, Amsterdam, Harlem, etc., qui ont des eaux excellentes. Les quartiers nouveaux d'Ostende sont donc, sous tous les rapports, dans les meilleures conditions de salubrité et méritent à ce titre d'attirer l'attention des spéculateurs et des personnes qui ont l'habitude de passer la saison d'été aux bains de mer.

» Les acquéreurs peuvent payer par annuités à longs termes. Des avances peuvent être faites aux entrepreneurs.»

Comme on le voit, c'étaient là d'excellentes conditions, mais tout le monde n'avait pas autant de confiance que le banquier Delbouille dans l'avenir de la ville balnéaire et malgré ses prospectus et ses affiches, il parvint très difficilement à vendre les terrains qu'il avait achetés et préparés pour la construction. La maison qu'il s'était fait construire entre le Parc Léopold et le Kursaal, du côté ouest de l'avenue Léopold, l'*Ostend House*, existe toujours. Elle appartient maintenant à M. le Dr Moreaux, bourgmestre d'Ostende. Cette belle maison, dont le notaire Delbouille avait le droit d'être fier, a été photographiée par lui et sur chacune des brochures concernant les terrains domaniaux, qui furent publiées en mai 1879, il a fait coller la photographie de sa maison, où il avait d'ailleurs ses bureaux et où il fallait s'adresser pour tous les renseignements.

Le 6 janvier 1879, l'*Echo d'Ostende* écrivait : « Dernièrement nous annonçons la vente de l'ancien Kursaal, faite à charge de démolition pour l'acquéreur. Aujourd'hui cette démolition est un fait accompli, le Kursaal a disparu. Il en sera bientôt de même du *Pavillon royal* et du *Cercle du Phare*, qui avec le Kursaal se trouvent en avant de l'alignement adopté pour les nouvelles constructions bordant la digue et qui s'élèvent déjà, ne laissant que quelques vides entre l'estacade et le Kursaal nouveau.

» A la saison ces vides seront comblés et ceux qu'attire la belle plage ostendaise auront le spectacle d'une superbe promenade, composée de la digue et d'une voie carrossable, large d'au moins 30 mètres dans leur ensemble. Tout le long de cette promenade se dresseront des hôtels publics ou particuliers, des maisons splendides, toutes de différents styles et auxquelles on s'est ingénié à donner un aspect pittoresque en les agrémentant de clochetons, de tourelles, de lanterneaux. Ostende veut faire un appel éclatant aux amis de la mer et nous sommes certains que la foule y répondra.

» Son nouveau Kursaal sera magnifique, car l'admini-

nistration communale veut qu'il n'ait pas de rival. Il est de proportions telles qu'on y pourra donner de grandes fêtes et sans médire de l'ancien, qui disparaît après de longs et loyaux services, il est permis de saluer celui qui va s'ouvrir dans cinq ou six mois au plus tard, comme une véritable innovation.»

L'*Indépendance belge* écrivait en mars 1878 : « Des ouvriers en grand nombre sont occupés en ce moment à terminer la construction intérieure du Kursaal d'Ostende, qui selon les prévisions de l'architecte M. Naert, et celles de l'échevin des travaux publics de la ville, sera terminée dans trois mois. C'est le 20 juin, paraît-il, que l'inauguration de ce Kursaal aura lieu en présence de la famille royale, qui probablement viendra assister aux fêtes suivant cette cérémonie.

» Un comité, dont font partie MM. Van Iseghem, bourgmestre, et Delbouille, concessionnaire des terrains domaniaux, prépare de grandes régates de mer, auxquelles prendront part les grands yachts à voile des principaux cercles nautiques d'Angleterre.

» L'une des curiosités du Kursaal d'Ostende consistera dans la décoration de deux grandes salles que les excellents peintres belges, MM. Musin et Verwee, ont accepté de garnir de leurs magnifiques peintures.»

C'est le 20 juin 1878 que commencèrent, en effet, les fêtes d'inauguration du nouveau Kursaal. Ce jour-là eut lieu le grand « Ocean Match » entre Douvres et Ostende, qui avait été annoncé par les journaux et auquel prirent part plusieurs yachts anglais. Le samedi 22 juin, Léopold II vint exprès à Ostende pour assister à l'inauguration du nouveau bâtiment, mais il dut malheureusement repartir pour Bruxelles quelques heures plus tard.

« On avait espéré, écrit la *Feuille d'Ostende* du 27 juin 1878, que le roi assisterait au dîner que l'administration communale offrait dimanche à ses invités, mais cet espoir a été déçu. Le roi est arrivé samedi à 9 h. 20, et à 12 h. 10 il reprenait la route pour Bruxelles.»

A la gare l'attendaient le bourgmestre et les échevins ainsi que les conseillers communaux, le gouverneur et le général commandant de la province. Après que le bourgmestre lui eut souhaité la bienvenue et l'eut remercié d'être venu, le roi passa en revue une partie des troupes de la garnison et un bataillon de la garde civique, qui étaient rangés en carré sur la place devant la gare. Le cortège se mit aussitôt en marche pour se rendre au Kursaal où il arriva un peu après 9 h. 30. C'est là, dans le salon réservé aux dames qu'eut lieu la véritable réception officielle et c'est là que Van Iseghem adressa au roi un discours dont voici le préambule :

« Sire,

» En daignant honorer de votre présence l'inauguration du nouveau Kursaal d'Ostende, Votre Majesté donne au conseil communal et à la population ostendaise l'occasion de rappeler au Roi, par mon organe, que notre station balnéaire doit en grande partie la vogue dont elle jouit à la constante et gracieuse sollicitude de Léopold I^{er} et de Léopold II.»

Cette affirmation n'était pas une flatterie banale, mais une évidente vérité, qu'il était bon de dire et qu'il est encore bon de répéter.

Le roi répondit en substance ceci : « Ostende a une plage magnifique et depuis longtemps cette plage est un grand

attirait pour les étrangers, qui chaque année, de tous les points de l'Europe, s'y donnent rendez-vous. Vous avez compris, et je vous en félicite, que dans notre époque de progrès, il était utile d'ajouter ce Kursaal aux séductions de votre belle station balnéaire, à laquelle, vous le savez, j'ai toujours porté le plus vif intérêt. Vous l'avez fait grandement et j'ai la conviction que vos efforts tourneront en faveur de la prospérité de votre charmante ville. J'aurais désiré pouvoir faire un plus long séjour parmi vous, mais à mon grand regret je n'ai que quelques heures à vous consacrer et je suis à votre disposition. »

La réception terminée, le roi se rendit au pavillon dressé sur la galerie extérieure du Kursaal, d'où il donna aux yachts, qui se trouvaient en rade, le signal du départ pour une nouvelle course.

La journée s'acheva d'une façon brillante par un concert que les guides donnèrent au Kursaal et qui attira beaucoup de monde.

* * *

Le dimanche 30 juillet 1882 eut lieu l'inauguration de la nouvelle station, qui fut construite à côté de l'autre et qui existe toujours comme elle.

« On se souvient, dit l'*Echo d'Ostende* du 3 août 1882, de ce qu'était cette gare à la toiture lourde et noircie par la fumée des locomotives, laissant filtrer à peine assez de lumière pour reconnaître les traits de l'ami venant au devant de l'hôte attendu, n'offrant qu'un insuffisant abri à la foule qu'y amenait chaque train pendant la saison balnéaire; on se rappelle le petit bâtiment réservé aux multiples services d'une gare aussi fréquentée et l'on n'a certes pas perdu de vue l'impression singulière qu'on éprouvait à l'aspect de cette installation mesquine, dans laquelle on semblait n'avoir pas soupçonné les grandes destinées de notre première ville de bains. »

Passant ensuite à la description du nouveau bâtiment, le journal ajoute : « Comme à Ostende l'arrivée des voyageurs amenés en foule et souvent par centaines à la fois, provoque un bien plus grand mouvement que leur départ, s'effectuant au gré de leur fantaisie, c'est la gare de débarquement qui fait face à la ville : c'est là que stationneront les voitures et les commissionnaires et la sortie est à peu près vis-à-vis du pont jeté sur le bassin, dans l'axe de la rue de la Chapelle, qui conduit droit à la mer.

» Cette sortie, pratiquée dans un pan coupé, a motivé l'érection d'une tour, affectant des airs de beffroi, qui s'élève à une hauteur de quarante mètres. Elle est carrée et son couronnement à créneaux à jour, garnis d'ornements en fer forgé, est d'une extrême élégance. Au-dessous de ce couronnement, sur chaque face, il y aura des cadrans lumineux d'un diamètre de quatre mètres, qui porteront l'heure sur tous les points de la ville.

» Passé cette tour et toujours dans l'axe de la rue de la Chapelle se trouve le principal bâtiment des recettes, faisant l'angle de la station sur le quartier dit de l'Hazegras. Il y a là une grande salle des Pas-Perdus donnant accès aux salles d'attente et à la salle aux bagages, qui longent le trottoir opposé à celui d'arrivée. C'est une merveille de légèreté, où la pierre bleue, la pierre blanche et le cuivre verni sont, si habilement utilisés, qu'avec un peu de bonne volonté on se croirait en présence d'une châsse gigantesque.

» L'auteur de cette oeuvre remarquable est un Ostendais, M. Félix Laureys, qui vient de donner là, d'un seul coup, la preuve d'un mérite sérieux et d'une imagination féconde. »

Lorsque le ministre Rolin-Jacquemyns vint inaugurer



Nouvelle station inaugurée le 30 juillet 1882.

cette nouvelle station, le bourgmestre, qui était alors Charles Janssens, lui adressa un discours de bienvenue, dans lequel il retraça à grands traits le chemin parcouru par Ostende depuis 1830 jusqu'en 1882. En voici du reste les passages essentiels :

« Si l'on se reporte au passé, on est frappé du chemin parcouru. En 1830 la ville était renfermée dans ses murs; la digue de mer, on ne la connaissait pas. Un sinistre maritime avait seul le privilège d'y attirer quelques curieux; les communications avec l'Angleterre étaient rares; à peine un hôtel pour loger l'étranger et de temps en temps un rare passant ayant hâte de nous quitter!

» La loi de 1835 décréta la ligne d'Ostende à Cologne : c'était la réalisation de ce qu'on appelait alors la jonction du Rhin à la mer. Les débuts furent modestes en 1835 : un bâtiment en bois servant de bureau de recettes et la locomotive impitoyablement arrêtée par le génie militaire au pied des glacis! Après une longue négociation, dont nous avons peine aujourd'hui à comprendre l'importance, l'interdit fut levé; la machine put franchir les murs et la gare intérieure fut construite. »

Mais cette gare était devenue complètement insuffisante après quelques années et celle qu'on inaugura en 1882 ne suffit bientôt plus, elle aussi, puisqu'alors on construisit

encore une grande gare maritime, où se concentra tout le trafic international. Voilà bien le progrès!

Rien n'indique mieux la rapide transformation d'Ostende que la série des guides qui furent publiés jadis après ces albums, dont nous avons parlé jusqu'ici. Un des premiers en date est ce *Guide d'Ostende* qui fut publié en 1866 par Wahlen-Fierlants, le directeur de la *Flandre maritime* dont les bureaux se trouvaient rue Christine. C'est un petit livre, qui contient une foule de renseignements sur Ostende et nous en retiendrons particulièrement ceux-ci :

« Immédiatement au sortir de la gare du chemin de fer, on se trouve vis-à-vis les bassins, construits en 1776 et pouvant contenir plusieurs centaines de navires, mais ils sont rarement fort animés depuis que le port d'Anvers a en quelque sorte accaparé tout le mouvement maritime de la Belgique. A la droite et à la gauche des bassins, on remarque plusieurs chantiers destinés au radoub et à la construction des navires.

» Passant ensuite un beau pont tournant, nous entrons en ville après avoir traversé les quais, qui présentent dans leur étendue plusieurs hôtels et établissements publics, le bureau du pilotage, l'entrepôt des marchandises destinées à la consommation et au transit, et à l'extrémité de droite les offices des diverses compagnies de navigation à vapeur et malles pour l'Angleterre.

» Nous pénétrons ensuite dans l'intérieur par la rue qui fait face au pont, laquelle dans un parcours assez étendu en ligne directe prend d'abord le nom de rue de la Chapelle et ensuite de rue de Flandre, à l'extrémité de la ville. Nous traversons la place d'Armes, grand quadrilatère sur l'une des faces duquel on voit l'Hôtel de ville, édifice peu remarquable. On vient d'en réparer la tour. Au rez-de-chaussée de ce bâtiment qui contient les bureaux de l'administration communale et de la police, se trouve la Société littéraire. A l'étage on remarque les magnifiques salons du Casino, et la salle de bal, une des plus belles de l'Europe. Elle a été terminée en 1863. Cette salle resplendissante de glaces et de dorures, éclairée par 700 bougies au gaz, présente un coup d'œil féerique. On y donne des bals trois fois par semaine.

» La poste aux lettres et un bureau du télégraphe sont établis sur cette même place.

» Nous dirigeant ensuite vers la rue des Capucins, nous rencontrerons une ancienne chapelle appartenant jadis à cet ordre célèbre, mais servant aujourd'hui d'annexe à l'église paroissiale. Cette chapelle n'offre comme curiosité rien qui soit de nature à fixer l'attention des curieux si ce n'est quelques ex-voto offerts par la piété des marins échappés aux dangers de l'élément perfide, mais pendant la saison elle réunit beaucoup d'étrangers, surtout des Polonais.

» A l'extrémité de cette rue nous trouvons l'emplacement de l'ancien Jardin des Princes où l'on construit actuellement un magnifique pavillon pour Sa Majesté le Roi. Un peu plus loin est la porte de secours qui sera bientôt démolie et qui conduit à la mer, en passant près l'ancien phare, actuellement tour des signaux pour les marins qui veulent entrer dans le port.

» Au bout de l'estacade on remarquera d'un côté des piliers supportant des espèces de barils. Ils servent à indiquer l'entrée du port, lors des grandes marées et des tempêtes, quand les vagues s'élèvent à une énorme hauteur. On y remarque aussi un escalier qui conduit à une lanterne qu'on

allume la nuit, lorsque la marée est suffisamment haute pour permettre l'entrée du port. Il en est de même sur l'estacade Est, où nous trouvons de plus un bâtiment surmonté d'un fanal et d'une espèce de tambour qui fait l'office d'une cloche et guide les marins dans les temps brumeux.

» Si nous tournons ensuite les yeux vers la droite, ils pénétreront jusqu'au fond du port, où nous verrons amarrés les bateaux à vapeur, qui font le service entre la Belgique et l'Angleterre. Presque à nos pieds nous distinguerons un tir au pistolet, une chambre obscure, d'où l'on voit le panorama d'Ostende et de ses environs, et un peu plus loin un grand parc aux huîtres.

» Pendant que nous regardions ce beau spectacle, nous avions derrière nous l'ancien phare, qui aujourd'hui est un établissement public, café-restaurant, fort achalandé et très confortable. Reprenant ensuite notre promenade, nous rencontrerons le *Pavillon Royal*, restaurant et café avec des cabinets et des salons richement décorés et ayant vue sur la mer. Encore quelques pas et nous apercevrons les flèches du magnifique Kursaal, où l'on trouve réunis tous les agréments que les villes de bains peuvent offrir à la société d'élite qui les fréquente.

» Continuons notre promenade et nous arriverons au *Cercle des Bains*, magnifique établissement qui appartient à la même administration que le Kursaal; il rivalise avec celui-ci en richesse sinon en grandeur. De même que dans l'autre on donne ici presque chaque jour des concerts, des parties de musique et de plus on y danse à peu près tous les soirs. C'est en face du *Cercle des Bains* que se trouvent le plus grand nombre de voitures-baignoires. Il en existe également à l'est, en face du *Pavillon Royal*.

» Tout à côté on rencontre un vaste établissement, hôtel et restaurant, intitulé *Pavillon National*, et un peu plus loin le *Pavillon des Dunes* ou *Pavillon Beerblock* et le *Pavillon du Rhin*, où l'on remarque la belle huîtrière de MM. Royon et C^{ie}.

Et voilà tout Ostende en 1866! La brochure éditée vers cette date par la *Flandre maritime* et intitulée : *Une journée à Ostende. — Voyage de train de plaisir*, décrit peut-être la ville avec plus de détails, mais voilà toujours l'essentiel qui est dit. Le *Petit Guide des étrangers à Ostende* qui fut publié par Godtfurneau, le successeur de Wahlen-Fierlants, donne à peu près la même description.

Les lettres, qui furent publiées dans la *Meuse*, par Hyacinthe Kirsch, en 1876, ont été réunies en une brochure, qui constitue, elle aussi, un petit guide d'Ostende. Le titre en est : *La saison d'Ostende en 1876*, et puisque nous passons en revue toutes les publications de ce genre, nous devons en dire également quelques mots. « Flâner le long de la majestueuse digue et de la plage sablonneuse; nous asseoir au Kursaal; patiner au Skating Ring; visiter les installations actuelles », voilà ce que fit Hyacinthe Kirsch à Ostende.

Le skating-ring était une construction en bois, qui se trouvait à l'est du Kursaal actuel, entre la digue et le boulevard Van Iseghem, qu'on appelait alors le boulevard du Nord. Kirsch en parle longuement dans une de ses lettres et il parle aussi de la transformation de la ville, dont il attribue particulièrement le mérite à Delbouille qui était de Liège. « L'énergie et l'activité du concessionnaire, dit-il, ont triomphé des difficultés de cette vaste entreprise, à laquelle les capitaux liégeois ont prêté un précieux concours. »

Avant de parler de l'album fait par le spirituel dessinateur Mars et qui a pour titre : *Aux bains de mer d'Ostende*, nous devons encore signaler la publication d'un petit guide d'Ostende intitulé : *Ostende en poche* qui fut publié à Paris et illustré par Uzès. C'est un de ces nombreux Guides Conty, dont la publication était pour ainsi dire assurée du succès. Nous y trouvons toutes sortes de renseignements précieux sur Ostende, et voici une promenade de reconnaissance, qu'il est utile de comparer à celle que nous proposa le guide de Wahlen-Fierlants : « Partir du Kursaal, aujourd'hui

la Hault), suivie du somptueux et gracieux *Hôtel du Littoral*, le type du style italien. Vient ensuite la rue du Cerf, puis la construction un peu lourde et de couleur trop uniforme du baron Van Loo, administrateur de la Banque de Flandre. Plus loin la villa Neptune, style renaissance, propriété du chevalier Ferdinand de Stuers, et à côté d'elle la villa Albert, propriété de M. Liénart, style renaissance flamande. Après cette élégante construction, viennent la rue Christine et la rue de Flandre. Suivez toujours la digue, ayant à votre droite l'*Hôtel Beau-Site* et l'*Hôtel de Russie*, une des bonnes



L'entrée principale du Kursaal en 1890.

point central et rendez-vous des étrangers, placé en face de la grande plage, dite plage des grands bains, où se trouvent les cabines traînées par des chevaux et des milliers d'enfants courant et faisant des châteaux forts sur le sable. Remarquez les hôtels du *Cercle des bains*, de *l'Océan*, de *la Plage*, et à l'extrémité, le *Pavillon du Rhin* (parc aux huîtres), les *Pavillons du Roi* avec terrasse. De ce point, tournez et suivez en ligne directe la grande digue aujourd'hui bordée de palais fantaisistes et de maisons somptueuses. La première après le Kursaal est l'*Hôtel des Touristes*, près de cet hôtel en contre-bas, le Skating-Rink; puis la villa Coralie, style Henri III (propriété de M. F. de

maisons d'Ostende, et diverses villas; vient ensuite la maison de M. Verbist, dont le premier étage forme une grande loge soutenue par deux magnifiques cariatides, représentant *le Matin* et *le Soir*, dues au célèbre sculpteur belge Pecher, d'Anvers. A côté, un grand hôtel avec façade style renaissance, appartenant à M. Jules Duclos et à l'encoignure, une charmante maison en briques rouges et pierres blanches, appartenant à M. Van den Abeele, copie d'un hôtel de Francfort; de là, après la rue de Bucharest, vous arrivez devant un groupe de maisons (style renaissance) propriété du chevalier H. de Knuyt, dont la principale est la villa Nerée. Le restaurant du *Cercle du Phare* termine

tout ce chapelet de nouvelles et gracieuses constructions. En face de la terrasse circulaire du *Cercle du Phare* se trouve l'ancien phare, qui ne sert plus aujourd'hui qu'à donner



FIG. 33.
Médaille commémorative de l'Exposition internationale d'hygiène, de sauvetage et d'art industriel.

les signaux de marée aux bâtiments entrant dans le port. En dessous de la digue s'étend la plage des bains du phare. De cet endroit suivez une espèce de pont en bois qui joint la digue à l'estacade ouest, sous laquelle se trouvent remisés les petits bateaux pour excursions.

» C'est au quai des Pêcheurs qu'à leur retour, les bateaux abordent et déposent le produit de leur pêche. Le poisson, placé dans des paniers, est aussitôt transporté sur des camions à la minque, grand marché au poisson nouvellement construit. Pénétrer dans le marché, le traverser et sortir en face des bateaux à vapeur du service de Londres, qui abordent à l'avant-port. De l'autre côté du chenal, qui donne accès aux bassins, vous avez en face de vous la gare maritime, avec rotonde en verre, qui communique avec la gare de la ville. Le dos tourné à la gare, dirigez-vous du côté du *Ship hôtel* et de là suivez directement devant vous le quai de l'Empereur jusqu'à l'usine à gaz, après laquelle vous trouvez à droite la rue de Stockholm, à l'extrémité de laquelle se trouve le parc Léopold. Traverser

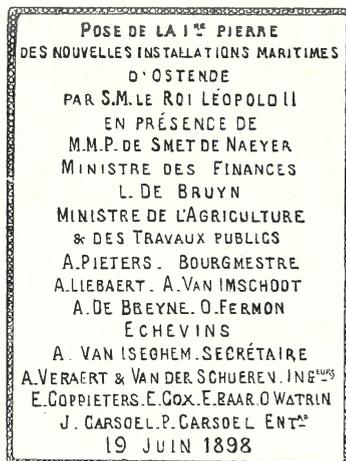


FIG. 35.
Plaquette frappée pour la pose de la première pierre des installations maritimes le 19 juin 1898.

le parc, tourner autour du café-chalet et de là redescendre avenue Léopold, derrière le Kursaal, où se trouve l'élégante maison (style renaissance flamande) de M. Delbouille, le

concessionnaire des terrains d'Ostende. De là, remonter au Kursaal, votre point de départ. »

Voilà un itinéraire, qui permettait de voir rapidement toutes les transformations qu'Ostende avait subies dans les dernières années.

L'album de Mars qui parut quelques années plus tard, plus précisément en 1885, fut édité par Plon-Nourrit, à Paris. Il contient une série de dessins humoristiques qui avaient été publiés dans le *Journal amusant* et qui avaient obtenu beaucoup de succès. Nous ne pouvons les décrire ici, mais pour ceux qui jadis ont vu et feuilleté cet album, nous aimons à rappeler le portrait de Clémence, la baigneuse, de Michel Loontjens, l'ancien baigneur de Léopold II, du roi lui-même, « le plus fidèle habitué d'Ostende », et de l'archange Pito, le gardien des bains du Paradis! Qu'on se rappelle aussi : *La Potinière de Mesdames les guides-baigneuses*, *La Marchande de gaufres*, *La Chaisière de la plage* et *Le Lunch dans les dunes à l'ouest du chalet du roi!* Voilà de beaux dessins, que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire ici, parce qu'ils feraient revivre le vieil Ostende mieux encore que toutes ces descriptions, que nous avons cherchées pourtant dans les meilleurs ouvrages.

Il ne nous reste maintenant plus qu'à indiquer les événe-

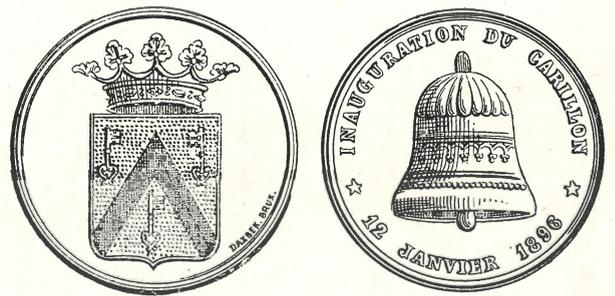


FIG. 34.
Médaille frappée pour l'inauguration du carillon le 12 janvier 1896.

ments principaux qui se sont produits à Ostende depuis ces troubles, qui éclatèrent en août 1887 et qui coûtèrent la vie de deux pêcheurs.

Durant la saison de 1888 une exposition internationale d'hygiène et de sauvetage eut lieu à Ostende et elle obtint un très grand succès. L'ouverture de cette exposition, qui avait d'abord été annoncée pour le 3 juin, fut faite le samedi 30 du même mois, en présence du baron Ruzette, le gouverneur de la province. Le premier discours fut prononcé par le chevalier de Stuers, qui était président d'honneur du comité de patronage de l'exposition, et qui dit entre autres ceci : « L'administration communale s'occupe de procurer une bonne distribution d'eau; les propriétaires d'immeubles améliorent les systèmes d'égouts; les locataires, par des soins de propreté et d'aération, rendront leurs demeures plus salubres. La création d'une crèche est appelée à rendre de grands services à la classe ouvrière, mais il faut en outre que l'enfant puisse se développer en s'instruisant et se moralisant, ses forces physiques doivent s'accroître par des exercices graduels, c'est pour ces motifs que les cercles gymnastiques devraient trouver dans notre pays autant de partisans qu'en Angleterre et en Allemagne. »

Après ce discours, l'échevin Montangie et d'autres prirent encore la parole, après quoi l'exposition fut déclarée ouverte.

Elle ne fut clôturée que le 6 octobre quand la distribution solennelle des récompenses eut lieu dans la salle du Casino.

Le 12 janvier 1896, les cloches du carillon, qu'on avait enlevées une quarantaine d'années auparavant afin de réparer la tour de l'Hôtel de ville, furent entendues de nouveau. M. Denyn, le carillonneur de Malines, avait été invité par M. Somers, qui avait arrangé et complété le carillon, et c'est lui qui en donna alors la première audition. Toutes ces cloches nous ont malheureusement été enlevées pendant l'occupation allemande et ce n'est qu'en 1925 que

de la mer et qui date du xv^e siècle. Le tableau de Philippe de Champagne ornant le maître-autel et la chaire de vérité qui était en bois sculpté et datait du xvii^e siècle, devinrent malheureusement la proie des flammes.

Le 19 juin 1898 est une date qui devrait être inscrite en lettres d'or dans les annales de la ville. Ce jour-là, en effet, le roi Léopold II vint à Ostende poser la première pierre de nos installations maritimes et donner le signal pour des travaux qui allaient transformer complètement notre port. Comme l'écrivait si bien l'ingénieur De Cuyper dans la



La Digue Est en 1890.

de nouvelles cloches ont été installées dans la tour de l'Hôtel de ville pour remplacer l'ancien carillon.

Le vendredi 14 août 1896, un incendie formidable, qui fut signalé vers midi, détruisit presque complètement l'antique église paroissiale. Activé par un vent assez intense, le feu prit rapidement une telle extension, qu'on ne put organiser aucun secours sérieux pour sauver le bâtiment. En moins d'une demi-heure tout le toit était embrasé, les autels, l'orgue et tout le mobilier étaient en flammes. On put sauver toutefois les objets précieux qui se trouvaient dans la sacristie et entre autres le splendide ostensor, qu'on porte toujours dans la procession de la bénédiction

brochure que nous avons déjà citée, les démarches commencées en 1872 avaient enfin abouti grâce à la sollicitude du roi pour tout ce qui concernait l'avenir d'Ostende et grâce aussi à l'énergie et à l'influence du ministre Paul de Smet de Naeyer, qui est bien un des plus grands hommes d'État et un des plus nobles esprits que la Belgique ait possédés. Il y avait longtemps déjà que le comte de Smet de Naeyer s'intéressait à notre port et même avant son entrée au ministère, il suivait de très près tout ce qui se faisait pour activer la solution de la question des installations maritimes. Comme ministre des Finances, il fit voter les crédits nécessaires pour entamer les travaux et c'est en

sa présence que le roi procéda à la pose de la première pierre.

Dans le discours de bienvenue qu'il adressa au souverain, le bourgmestre d'Ostende, qui était alors Alphonse Pieters, exprima admirablement toute la reconnaissance des Ostendais et le passage suivant est particulièrement remarquable :

« L'illustre fondateur de notre dynastie nationale, S. M. Léopold I^{er}, qui fut le créateur de notre station balnéaire, a transmis à son fils, comme un royal héritage, cette affection pour Ostende, dont nous nous montrons si légitimement fiers. C'est grâce, Sire, à votre infatigable

A partir de 1899, la ville allait se transformer plus rapidement que jamais. D'après les journaux de cette année-là on travaillait alors à la démolition des dernières maisons situées sur l'emplacement de la nouvelle église décanale, la construction du bâtiment du commissariat maritime était sur le point d'être achevée comme aussi celle de la Banque Nationale. Quant aux travaux de la nouvelle église Saint-Joseph, il paraît qu'on pouvait alors déjà se faire une idée de la façade donnant sur le boulevard Alphonse-Pieters, qu'on appelait encore boulevard du Midi.



Le Kursaal en 1890, au temps des culs de Paris et des manches à gigot.

sollicitude que la vogue de notre plage a pris un essor tel que ses rivales ne songent plus à lui enlever une suprématie incontestée. Ces constructions grandioses, ces promenades superbes, cet ensemble sans pareil qui attire chaque année un afflux plus considérable de visiteurs, c'est au plus fidèle habitué de notre plage, c'est à notre Roi bien-aimé que nous devons cette merveilleuse fortune. »

Rien n'est plus exact, rien n'est plus vrai. Léopold II fut toujours le grand ami, le grand protecteur d'Ostende. Les Ostendais ne l'oublient pas!

* * *

Après la saison de 1899, le Kursaal fut transformé et agrandi d'après les plans de l'architecte Chambon. *L'Echo d'Ostende* du 29 octobre 1899 écrivait : « A voir ce grand bâtiment veuf en quelques jours à peine, de cette aile gigantesque qui dominait si majestueusement la rampe Ouest, nous fûmes pris d'une sorte de mélancolie des souvenirs évoqués par la disparition si soudaine de ce grand escalier, tant de fois gravi, de cette salle de lecture, où tant de personnalités vinrent tour à tour s'asseoir pour y parcourir les journaux, les brochures, les publications du monde entier; enfin de cette longue terrasse qui fut le témoin de bien des fêtes où défilèrent des cortèges

qui firent plus ou moins, l'admiration de nos hôtes étrangers.

» Souvenir encore que celui de l'inauguration de ce grand Kursaal, il y a vingt et une années, et qui semblait pouvoir défier les atteintes du temps et suffire amplement par ses dimensions, que l'on prétendait alors exagérées, à tous les besoins d'un avenir qui s'annonçait déjà brillant et qui aujourd'hui a dépassé toutes les espérances.

» Qui aurait dit alors qu'un jour ce vaste caravansérail serait devenu trop petit, trop exigü et qu'il faudrait considérablement l'agrandir. Et depuis, que de transformations, que d'ajoutes, que de bouleversements pour satisfaire à une clientèle qui augmente à chaque saison nouvelle et dont il est difficile de prévoir l'extension en quelques années seulement !

» Ce fut d'abord l'orchestre, abrité de longues années sous un champignon disgracieux, au beau milieu de la grande rotonde, qui fut déplacé, après avoir été primitivement mal agencé à la place qu'il occupe actuellement d'une façon si heureuse, mais que l'on désignait alors sous le nom peu révérencieux de « catafalque ». Puis arrivèrent les transformations successives de cet orchestre, du minuscule couloir qui conduisait dans la grande salle, remplacé par le vaste vestibule d'aujourd'hui, où sont aménagés les vestiaires, les librairies, les fleuristes; enfin la transformation de l'aile Est, dont les magnifiques salons, la superbe terrasse dominant la mer vont servir de salles de lecture; la création de la loge royale, les aménagements de la poste, des télégraphes, qui vont encore être l'objet d'une nouvelle permutation. »

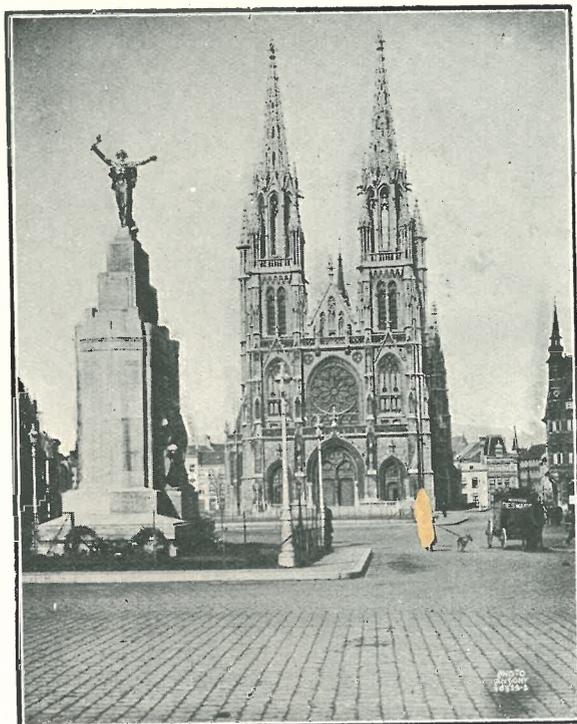
Sic transit gloria mundi, ainsi va la gloire du monde. Rien ne dure ! Qui se souvient encore de l'arrivée du Shah de Perse à Ostende, le samedi 11 août 1900 ? On conserve toujours à l'hôtel de ville la plume qu'il employa pour signer le livre d'or, lors de sa visite au Casino. Ce souverain fastueux était logé au *Palace Hôtel* et durant son séjour à Ostende il y eut une série de fêtes qui attirèrent ici énormément de monde.

Le lundi 19 mars 1901 fut inaugurée la nouvelle église Saint-Joseph et quelques jours plus tard on commença la démolition du bâtiment provisoire qui avait été construit près du parc Léopold, là où se trouve maintenant l'athénée.

C'est par un temps splendide et au milieu d'un enthousiasme délirant, que le lundi 5 août 1901 fut inaugurée la statue de Léopold I^{er} et placée la pierre primaire de la nouvelle cathédrale. Cette journée mémorable entre toutes



Place Léopold. — Statue de Léopold I^{er}.



La Cathédrale.

fut donc remplie par deux cérémonies, très distinctes, l'une purement religieuse, l'autre entièrement patriotique. La première, qui se déroula à l'église, fut très simple, mais

très imposante. L'évêque de Bruges était expressément venu à Ostende pour placer cette pierre commémorative et, entouré de tout le clergé local, il procéda d'abord à la bénédiction de la pierre; il la plaça ensuite dans la maçonnerie du chœur de l'église, à l'angle du transept du côté des évangiles. Cette cérémonie liturgique eut lieu vers 9 heures et demie du matin.

L'église des Saints-Pierre et Paul fut construite de 1901 à 1905 par les entrepreneurs Van Ophem, d'après les plans du célèbre architecte de la Censerie. A côté de cette superbe cathédrale en style gothique une chapelle a été construite pour abriter le mausolée de la reine Louise-Marie.

Mais revenons au 5 août 1901. A 11 heures du matin avait lieu sur la place de la Commune, qui fut débaptisée ensuite et appelée place Léopold I^{er}, l'inauguration du monument de notre premier souverain. Léopold II, la princesse Clémentine et le prince Albert étaient là, accompagnés des ministres et entourés des autorités locales. Dans le discours que le bourgmestre Pieters adressa au roi, il dit de Léopold I^{er} : « Ce roi, dont la

majesté inspirait à son peuple un respect absolu en même temps qu'une affection filiale, avait témoigné, dès le commencement de son règne, une sympathie toute particulière pour Ostende. Habitants d'une ville qui, à chaque saison balnéaire, eut le bonheur d'abriter dans ses murs le Roi et la Famille Royale, nous ne pouvons oublier que ce fut la présence de ces hôtes qui permit à notre ville de devenir la plage favorite et élégante entre toutes! Chaque année au retour de l'été S. M. Léopold I^{er} venait retremper son tempérament vigoureux au souffle vivifiant de la brise du large; c'est

nous fut ravi à jamais ce roi bien-aimé. Mais malgré ce long espace écoulé, Ostende a gardé le souvenir de tant de bienfaits. Elle a voué un culte de pieuse reconnaissance à celui qui, après tant de sollicitude, voulut lui donner une marque suprême d'intérêt en décrétant le démantèlement des fortifications de la ville. Après avoir créé la plage et les bains d'Ostende, il voulait présider encore en quelque sorte à ce splendide développement de notre cité, dont nous sommes redevables à son auguste fils. Oui, cette Ostende qui doit tant à ses rois, est heureuse et fière de pouvoir



Le Kursaal vu de l'avenue Léopold en 1890.

ici sur cette digue d'Ostende, dont il arpenta si souvent le promenoir, battu par le flot de la mer montante, que ce prince, si ennemi du faste et du luxe, venait respirer l'air salubre de la mer du Nord. C'est ici, c'est dans ce palais et dans ce pavillon d'Ostende que ce Nestor des rois reçut tant de têtes couronnées et tant d'illustres personnages, arbitres des destinées du monde. C'est lui qui a assuré à notre patrie les années de tranquillité nécessaire à la consolidation de notre nationalité.

» Ai-je besoin de rappeler ici comment en toutes circonstances, Léopold I^{er} daigna s'intéresser à tout ce qui augmentait la prospérité et le bien-être de notre chère ville? Déjà de longues années ont passé depuis le jour néfaste où

manifeste à la face du pays sa reconnaissance indestructible pour ceux qui se sont attachés de préférence à elle. »

On ne saurait assurément pas mieux dire! Après ce discours, la statue de Léopold I^{er} fut délivrée de son voile. L'œuvre du comte Jacques de Lalaing apparaissait. Cet artiste, qui était présent à la cérémonie, fut vivement félicité par Léopold II. Son œuvre est en effet très remarquable et d'une conception particulièrement heureuse. Le cheval courbe la tête vers le sol, ce qui dégage bien le buste du roi. La tête est, paraît-il, d'une ressemblance parfaite. Léopold I^{er} est en costume de général : grosses épaulettes et haut collet droit, culotte de peau et grandes bottes à l'écuyère. Le bras droit pend le long du corps et tient un

chapeau claqué; la main gauche sur le garrot du cheval serre la bride. L'ensemble est d'une très belle allure et l'effet du groupe sur le socle est très réussi.

Le 5 août 1901, le *Carillon* écrivait : « Qui fréquente Ostende peut se rendre compte de l'embellissement progressif de la ville, en sa double qualité de port commercial et de villégiature mondaine. Voyez donc cette agglomération pittoresque qui s'est constituée à l'ouest de l'avenue Léopold : rues larges et spacieuses, constructions coquettes et artistiques, monuments de style, tels l'athénée, l'église

souverains. Léopold II a créé ici une ville nouvelle, dont le développement se poursuit pour le plus grand bien de la fortune locale et le plus grand plaisir de la colonie saisonnière. Aussi les Ostendais ont-ils voué un véritable culte à leur Roi et pas une occasion ne passe sans que soient affirmés à nouveau leurs sentiments de profonde reconnaissance. Du reste, si Léopold II est aimé à Ostende, il a, lui aussi, une grande affection pour notre cité. Nous ne savons plus qui s'est amusé, l'an dernier, à compter les visites royales, mais toujours est-il que le chiffre est peu banal.



La plage et le Kursaal en 1890.

Saint-Joseph. Flânez quelques heures et après avoir admiré la magnifique transformation de la digue, même des dunes, poussez jusqu'au parc Marie-Henriette : quelle révélation! — et qui parle encore du méchant bois de Boulogne? Allez visiter les travaux d'où doit sortir le nouveau port, qui sera un modèle du genre. Ne trouvez-vous pas charmants ces squares délicieusement parés et rompant la ligne monotone de nos avenues? Mentionnons encore l'heureuse appropriation — ce n'est qu'un début — du mausade Hazegras. Et la liste est longue de tout ce que l'on peut ajouter à ce chapitre...

» Partout vous retrouverez l'intervention royale, partout se manifeste l'initiative si précieuse du plus généreux des

» Le roi mène ici une vie très simple et passe une notable partie de son temps en promenades le long de la mer, à l'estacade, même au port, où il ne dédaigne pas de s'intéresser directement au dur métier de nos braves pêcheurs. »

C'est en 1905 que furent construites pour le roi ces galeries qui se trouvent à l'ouest du chalet royal et qui permettent aux promeneurs et aux enfants jouant sur la plage de se mettre rapidement à l'abri en cas de pluie.

Le lundi 4 septembre 1905 tout Ostende était en fête! Ce jour-là avait lieu l'inauguration des nouvelles installations maritimes, de l'avenue de Smet-de-Naeyer et de l'église primaire des Saints-Pierre et Paul. Le roi arriva à Ostende vers midi, accompagné du comte de Smet de Naeyer et

de deux autres ministres. Dans le discours de bienvenue, que lui adressa le bourgmestre Pieters, les sentiments de la population ostendaise se trouvaient admirablement exprimés.

« Sire, disait le bourgmestre, lorsque bientôt le commerce aura pris possession du vaste domaine que nous lui avons créé, lorsque nos rêves, que d'aucuns croyaient chimériques, seront enfin devenus une réalité vivante, nos pensées se reporteront vers Votre Majesté, qui avait compris nos

perpétuels soucis, Messieurs, il a fallu pour engendrer une œuvre d'aussi majestueuse envergure! Aussi est-ce un agréable devoir que le nôtre de pouvoir porter à l'ordre du jour comme un bulletin de victoire, les noms de ceux qui ont lutté pour le succès des travaux.

» En première ligne, nous nous plaisons à présenter à M. le comte de Smet de Naeyer, ministre des Finances et des Travaux publics, l'expression de toute notre reconnaissance. Il nous aida de sa haute influence; il nous

témoigna comme ministre l'intérêt qu'il portait déjà au port d'Ostende comme représentant. »

Ici une formidable ovation interrompit l'orateur et de longs et chaleureux applaudissements marquèrent l'admiration de tous pour ce grand homme d'État, qui fit tant pour Ostende.

Le portrait du comte de Smet de Naeyer, peint par De Kesel, est placé à l'Hôtel de ville dans la salle du conseil communal parmi les portraits des bourgmestres, comme un des plus grands bienfaiteurs d'Ostende.

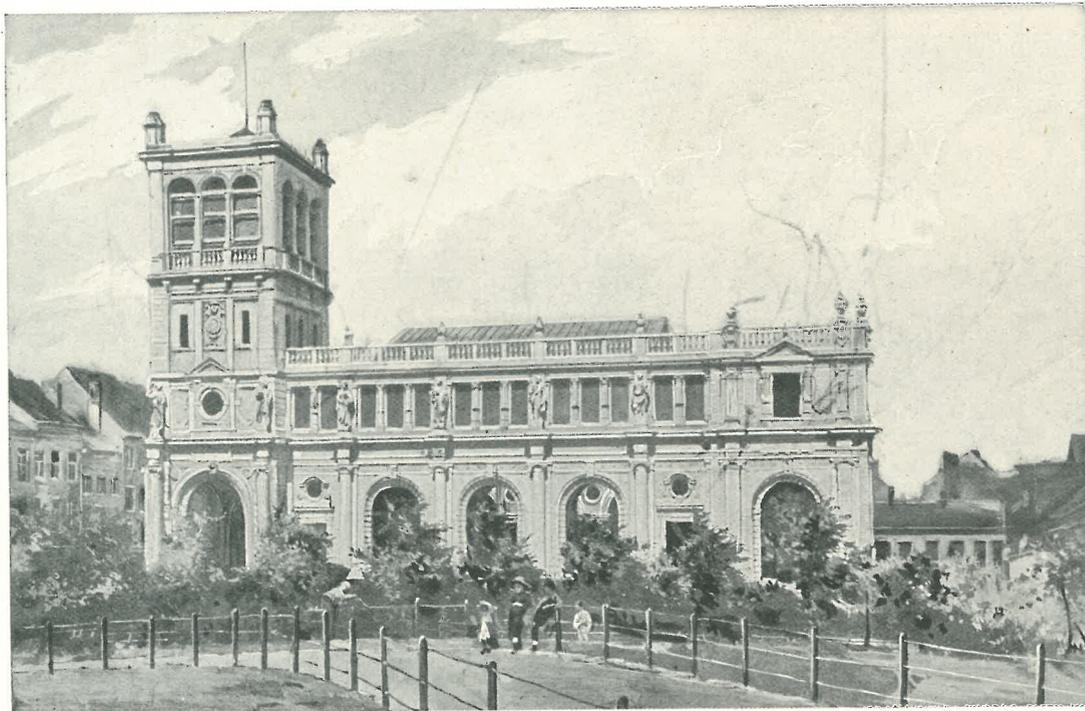
En 1905 eut lieu également l'inauguration du nouveau théâtre, qui est l'œuvre de l'architecte Chambon, et aussi du nouvel hôtel des postes, qui a été fait d'après les plans de l'architecte De Wulf. Lorsque le ministre Vandenpeereboom décida de faire ériger une nouvelle poste à Ostende, il la voulut, paraît-il,

en style renaissance flamande et De Wulf se mit aussitôt à la besogne, mais au moment où son projet allait être exécuté, Vandenpeereboom quitta le pouvoir et avec le ministre, la Renaissance flamande perdit ses partisans. Léopold II invita alors De Wulf à construire un hôtel dans le genre du palais d'Espagne à l'exposition de Paris. De Wulf se remit bravement à l'œuvre et il soumit bientôt au ministre Liebaert des plans conçus dans le style désiré. Ces plans furent approuvés par le roi et c'est ainsi que nous avons maintenant à Ostende ce bel hôtel des postes, où l'on voit six statues qui furent exécutées par M. Jules Lagae et qui représentent les divers services du département des P. T. T.

* * *

Le 27 juin 1906 fut posée la première pierre d'un musée d'antiquités, qui n'existe plus, mais qui fut érigé au parc Marie-Henriette. Ce bâtiment eut beaucoup à souffrir pendant la guerre surtout des bombes d'avion, et la plupart des objets qu'il contenait furent abîmés. On a dû le fermer.

Il semble que l'échevin de l'instruction publique, qui en fut le promoteur, ait eu plus de succès avec le musée de peinture, qu'il proposa de créer en 1893 et qui se trouve encore à l'hôtel de ville. Quoique la maison communale n'ait pas précisément été construite pour servir de musée, les tableaux, qui s'y trouvent, y sont tout de même à l'abri, tandis que les toiles, qui décoraient jadis le Kursaal, y



Hôtel des postes.

légitimes aspirations et ne nous ménageait ni son aide, ni ses conseils si utiles et si sages. »

Le soir, au banquet, qui fut donné dans les salons du Casino, le bourgmestre rappela encore tout ce qu'Ostende devait à Léopold II et il remercia tout particulièrement le comte de Smet de Naeyer.

« Messieurs, dit-il, le 10 octobre 1894 fut signée la convention relative à l'extension des travaux maritimes du port d'Ostende. Elle fut le couronnement heureux de plus d'un quart de siècle d'efforts ininterrompus et assurait enfin au commerce ostendais le triomphe de ses légitimes aspirations. Il n'entre pas dans mes intentions de faire l'historique de tous les faits qui se sont succédés durant cette longue période. Tout a été dit et écrit sur cette matière.

» Nous rappellerons seulement que c'est le 19 juin 1898 que S. M. le Roi procéda à la pose de la première pierre des travaux qu'Elle a daigné inaugurer aujourd'hui. Depuis lors, quelle transformation merveilleuse, quel ensemble idéal d'établissements maritimes fut créé! L'avant-port de jadis aux dimensions modestes, amplifié d'une manière grandiose, a pris les allures d'un bras de mer, bordé de murs de quai en eau profonde et d'installations modèles pour le service de la marine postale. L'ancien bassin de chasse a fait place à de spacieux bassins à flot, commandés par une écluse maritime à grandes dimensions. Des avenues aux vastes proportions ont été établies, qui assurent, tant à l'est qu'à l'ouest, l'accès des nouvelles installations. Que de constant labeur, que d'études absorbantes, que de

allaient fatalement s'abîmer toutes par suite de l'humidité. C'est pour les sauver, pendant qu'il en était temps encore, que le bon peintre Permeke s'adressa à l'administration et qu'il obtint de les faire transporter à l'hôtel de ville et restaurer par lui. Henri Permeke est avec le futur bourgmestre Liebaert le créateur de notre musée communal.

Il y avait ici en 1840, un petit musée de tableaux et d'antiquités, qui se trouvait rue Longue à côté du palais royal, et qu'on appelait pompeusement musée national. Il n'a pas existé longtemps, mais nous en avons encore le catalogue qui fut imprimé à Gand, chez Gyselynck. Il contenait, semble-t-il, quelques œuvres intéressantes. Puis il y eut à Ostende la galerie Fontaine, qui fut vendue aux enchères à Bruxelles. Le premier qui ait songé à donner ses tableaux à la ville fut un commerçant, Jean Brasseur, qui possédait une importante collection d'œuvres d'art. Ne voulant pas la voir disperser par une vente publique, il avait résolu de la léguer à la ville, et c'est ainsi qu'en 1883, par le testament de Brasseur, l'administration communale se trouva en possession de plusieurs beaux tableaux.

Sur la proposition de l'échevin Liebaert et sur les instances aussi du peintre Permeke, le conseil communal décida donc en octobre 1893 la création d'un musée de peinture. Les tableaux d'Alfred Verwée, de Louis Dubois, de François Musin et d'Amédée Lynen, qui se trouvaient au Kursaal, furent transportés à l'hôtel de ville et restaurés par Permeke. Un certain nombre de toiles, dont plusieurs Van Oost, furent aussi données par la fabrique de l'église des Saints-Pierre et Paul et sauvées ainsi de l'incendie qui détruisit la cathédrale. Enfin, en décembre 1897, malgré la *Feuille d'Ostende*, qui estimait qu'un conservateur était inutile, Permeke fut nommé à cet emploi. C'était la consécration officielle et bien méritée de tous ses efforts pour doter la ville d'un musée convenable. Depuis lors, l'administration communale a fait de nombreuses acquisitions et elle a reçu de nombreux dons et legs. Actuellement il y a toute une salle de l'hôtel de ville qui est remplie avec des œuvres de M. James Ensor. S'il pouvait y avoir ainsi une salle pour chacun des grands peintres ostendais et spécialement pour ceux qu'on célèbre un peu partout en ce moment comme les plus grands peintres de la Belgique, la réputation d'Ostende comme centre d'art serait vite faite. Nous le souhaitons de tout cœur.

En 1907 le Kursaal, qui était alors exploité par M. Georges Marquet, eut une vogue, une célébrité sans pareille. Sous la direction d'Edmond Picard, on y organisait depuis 1905, des conférences et des expositions, des concerts et des concours dramatiques qui attirèrent finalement l'attention du monde entier. « Ostende centre d'art, » voilà ce que le grand juriconsulte voulait réaliser avec l'aide de M. Marquet, et il y serait certainement parvenu si les descentes continues du parquet dans la salle de jeu n'avaient pas obligé M. Marquet à renoncer définitivement à l'exploitation du Kursaal à partir de 1909.

Dès la saison de 1905, Edmond Picard fit venir à Ostende des littérateurs de grand talent et il les fit parler au Kursaal de la littérature belge, flamande ou française. Camille Lemonnier y vint alors donner une conférence sur la Belgique, Célestin Demblon sur la littérature belge de langue française, Fierens-Gevaert sur les trois villes sœurs, Emile Verhaeren sur les écrivains peintres, Georges Eekhoud sur l'âme belge, M. Destrée sur une campagne au pays noir, et d'autres encore, que nous ne saurions tous nommer ici.

En 1906, la liste des conférenciers fut encore plus longue et plus importante. Georges Virrès, Demblon, André Fontainas, Eekhoud, Maurice des Ombiaux, Paul André, Paul Otlet, Lemonnier, Pol de Mont qui parla en flamand de Guido Gezelle, Robert Sand, Fierens-Gevaert, Valère Gille, Albert Giraud, Paul de Franchemont, Charles Gheude, Verhaeren, Liebrecht, M^{me} Delvaux et André Ruyters se succédèrent avec des conférences, qui furent très intéressantes. Plusieurs conférenciers étrangers vinrent également dont Paul Adam, Brioux, Jules Claretie et Jules Bois.

En 1907, Edmond Picard donna une conférence sur le théâtre en Belgique, Pol de Mont, en flamand, sur la littérature belge d'expression flamande, Lemonnier sur le grand peintre belge Alfred Stevens, Giraud sur Rubens, Fierens-Gevaert sur la Belgique d'autrefois, Albert Mockel sur l'art et la publicité, Achille Chainaye sur la sculpture belge. Parmi les conférenciers de l'étranger, il nous faut citer Brioux, Amundsen, Richepin et Gustave Le Bon.

Durant ces trois saisons, il y eut en tout soixante-trois conférences au Kursaal. De grands artistes, des virtuoses y furent entendus et des compositeurs célèbres, comme Saint-Saëns, Svendsen, Richard Strauss et Glazounow, y vinrent diriger l'exécution de leurs œuvres. Un salon des beaux-arts y fut organisé et les meilleurs peintres de la Belgique et de l'étranger purent y vendre leurs tableaux. Il y eut aussi une exposition du livre belge, en 1906 pour la littérature française et en 1907 pour la littérature flamande. Deux catalogues furent publiés pour attester la fécondité des écrivains contemporains de nos deux langues nationales. Ces catalogues, qui étaient richement édités, contenaient les portraits de nos auteurs les plus célèbres. Les catalogues du salon des beaux-arts furent également édités d'une façon luxueuse avec des portraits des exposants. Tous furent tirés à milliers d'exemplaires et répandus dans le monde entier pour faire connaître la littérature et l'art de notre pays. Il y eut aussi un concours entre auteurs dramatiques belges et M. Dumont-Wilden, qui était du jury avec Edmond Picard, Lucien Solvay, Albert Giraud, Maurice Dullaert et Edmond Glesener, a publié tout un rapport à ce sujet. Ce rapport fut imprimé à Bruxelles, chez Larcier, en 1907, en même temps que celui d'Edmond Picard sur *Trois saisons d'activité d'Ostende-centre d'art*.

Parlant d'Ostende, dans la conférence qu'il donna au Kursaal le 6 juin 1906 et où il voulait expliquer le but et l'esprit de son œuvre, Picard disait : « Trop de distractions, trop de mondanité, trop de plaisirs frivoles! Il lui fallait quelque chose de plus, quelque chose de plus généreux, de plus magnanime. Il lui fallait de l'art, il lui en fallait beaucoup. Tâchons de le lui procurer. C'est le but de notre œuvre Ostende-Centre d'art! Nous lui avons donné une devise condensant ces espoirs. »

La devise d'Ostende-Centre d'art était en latin :

Sine arte, voluptas vulgaris, luxuries odiosa.

En français :

*Sans l'Art qui nimbe tout d'un éclat radieux,
Le plaisir est vulgaire et le faste odieux.*

Et en flamand :

*Beter es conste
Als goet ende onste.*

La conférence inaugurale de la saison de 1906 a été

imprimée chez Larcier en une brochure de luxe et elle se trouve reproduite en partie dans le rapport sur les *Trois saisons d'activité*, édité par Larcier en 1907. Dans la préface de ce dernier ouvrage, Edmond Picard disait : « La présente publication a pour but de manifester, en la montrant en bloc, l'œuvre accomplie en trois saisons par une institution purement privée. Elle a dépassé en bienfaits pour l'art, les efforts officiels dans des proportions qui jamais chez nous et même ailleurs, ne furent approchées. Je laisse à d'autres le soin de montrer l'influence de cette campagne sur la prospérité matérielle de la « capitale d'été » de la Belgique. »

» Dans notre pays, où l'extrême individualisme se transforme si aisément en dénigrement et en injustice, il n'était pas inutile de mettre les choses au point et de venger l'œuvre et ceux qui s'y dévouèrent, des sottises et des méchancetés qui furent mêlées aux éloges et aux encouragements. Aux concours intellectuels qui furent obtenus, il est de la plus élémentaire équité d'associer l'assistance pécuniaire, qu'avec une libéralité, dont se sont invariablement abstenus ceux qui avant lui eurent la direction du Kursaal d'Ostende, lui donna M. Georges Marquet dès qu'il fut sollicité d'accorder son appui à ce projet de haute et bienfaisante intellectualité. »

Dans la conclusion du livre, Edmond Picard disait encore : « Précédemment c'était en vain qu'à Ostende on faisait appel à la générosité des étrangers qui tenaient les jeux. Ils gardaient tout pour eux. M. Georges Marquet n'a pas attendu qu'une loi le lui impose. Il a suffi qu'on le lui propose pour qu'il le fasse avec une libéralité, qui fait concurrence au budget des beaux-arts. »

Hélas! en 1908 M. Marquet fut obligé de renoncer à l'exploitation du Kursaal pour ne plus avoir d'ennuis avec le parquet. Dans une lettre datée du 28 janvier 1908, il écrivait à l'administration communale : « On me reproche déjà à la Chambre de faire trop grand et trop beau quant aux festivités, aux manifestations des arts et des sports que j'ai organisées jusqu'à ce jour. Dans cet ordre d'idées, il ne me reste qu'une chose à faire, c'est de diminuer mes frais généraux et non pas de les augmenter, et de terminer tout doucement les deux saisons qui me restent à faire, celle-ci et celle de l'année prochaine. »

Pendant les vacances de Pâques, en 1907, M. Marquet avait organisé des fêtes grandioses, des cortèges splendides, des concerts prodigieux. Il voulait faire commencer la saison le plus tôt possible. En 1906, les premières fêtes avaient été données à la Pentecôte. En 1907 ce fut le dimanche 31 mars qu'elles eurent lieu et elles attirèrent énormément de monde. Le *Projet d'une saison d'hiver à Ostende* que le Dr De Junné avait exposé en une brochure de 45 pages, imprimée chez Daniels-Dubar en 1870, semblait devoir se réaliser bientôt. Ce n'étaient plus que fêtes et réjouissances à Ostende, qui était devenue vraiment et incontestablement la reine des plages. Mais une prospérité aussi rapide, aussi prodigieuse devait exciter la jalousie et l'envie et ce sont elles qui au nom de la morale et de la loi exigèrent la fermeture de la salle de jeu du Kursaal. M. Marquet renonça en 1909 à tous ses projets.

* * *

Après la mort de Léopold II, il restait pourtant encore à notre ville un ami, un protecteur, le roi Albert I^{er}. De tout temps, bien avant son avènement, notre souverain s'intéressait déjà au sort de nos pêcheurs. L'école des pupilles de la pêche, connue sous le nom de l'Ibis, est son œuvre, sa création. Il la fonda solennellement à Ostende, le 6 juillet 1906, et comme il le dit si bien dans le discours inaugural, qu'il prononça à l'hôtel de ville, son but était de recueillir, d'éduquer et d'instruire les orphelins de pêcheurs, afin de les conserver au métier de leurs ancêtres par un enseignement professionnel élémentaire. « La mer, hélas! fait bien des victimes, disait le futur roi. Il y a dix jours à peine, une tempête effroyable est encore venue augmenter la liste déjà si longue des disparus et priver plusieurs familles de leur soutien. Pour toutes les industries il y a des lois qui règlent la réparation des accidents du travail. Or rien de semblable n'existe en faveur de l'industrie de la pêche, qui ne bénéficie pas de cette législation protectrice. »

Pour combler cette lacune, pour aider nos vaillantes populations de pêcheurs, l'œuvre de l'Ibis fut créée. « L'Ibis, dit M. De Zuttere dans la deuxième partie de son *Enquête sur la pêche maritime*, qu'il fit en collaboration avec M. Vermaut et qui fut publiée en 1914, l'Ibis est une institution puissante et féconde, une œuvre dont le nom brillera dans l'histoire des plus remarquables efforts accomplis en Belgique pour la rénovation de la pêche maritime belge. »

Nous voici arrivés à la fin de notre histoire.

C'est la tragédie qui commence maintenant, l'épopée! Ostende est bombardée chaque jour par des navires de guerre, par des avions et par des canons à longue portée. Ostende est martyrisée pendant quatre ans et pendant quatre ans elle sert de bouclier vivant aux troupes ennemies, qui viennent se concentrer chez elle et aux sous-marins, qui viennent se réfugier dans son port. Mais, comme l'écrit M. Paul Chack dans son livre *Sur les bancs de Flandre*, nos alliés ne veulent pas détruire notre port, parce qu'il est au milieu et le cœur même de notre ville. « L'amiral Bacon, dit-il, aimerait mieux laisser les sous-marins et les torpilleurs ennemis vivre et proliférer à Ostende que de tuer les sujets du roi Albert. » Le roi aimait trop Ostende pour consentir à un bombardement définitif, à une destruction totale. Il aurait trop souffert en voyant de La Panne brûler les maisons d'Ostende. Il a voulu épargner la ville et nous lui devons une grande et durable reconnaissance.

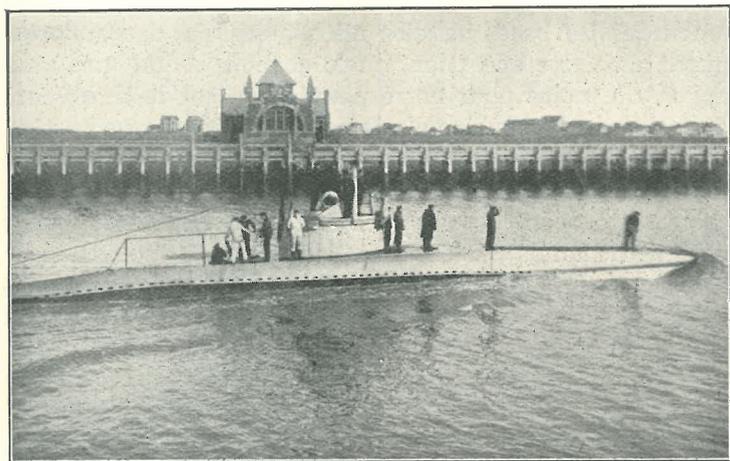
Un tout dernier mot maintenant! Nous avons parlé plusieurs fois de ce Bortier, agronome de Ghistelles, qui s'occupa beaucoup jadis des améliorations de notre ville. Dans une brochure qu'il écrivit sur Cobergher, un peintre, qui fut aussi un architecte et un ingénieur, Bortier parle des inondations de l'Yser. La quatrième édition de cette brochure parut en 1875, à Bruxelles, chez Vanderauwera, et nous y lisons à propos de la guerre franco-allemande : « Quelques étapes de plus des Prussiens vers le nord, et toutes les écluses de mer eussent été ouvertes à Dunkerque, pour submerger une troisième fois les Moères et la vallée de l'Yser! »

La troisième fois ce fut en 1914.

C. LOONTIENS.

III. — L'Occupation allemande d'Ostende et du Littoral (1914-1918)

Comme le fait très justement remarquer M. Sanford Terry dans son livre *Ostend and Zeebrugge*, l'occupation du littoral belge en octobre 1914 avait une importance beaucoup plus grande qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Le 17 octobre 1914, au lendemain de l'occupation d'Ostende, le *Times*



Sous-marin allemand rentrant à Ostende.

écrivait : « From either the naval or the military point of view, the German occupation of Ostend is of no more account than the German band which played in the square at Bruges on Thursday night (1). »

Hélas ! il n'en était rien. L'occupation d'Ostende rendit possible la guerre sous-marine, les raids dans la Manche et les bombardements de Londres par les zeppelins. Mais on ne pensait pas encore à tout cela, quand l'armée belge évacua Ostende. Certes, on aurait très facilement pu couler alors quelques bateaux dans notre port et à l'entrée du canal de Zeebrugge, mais on n'y pensa pas. On aurait pu détruire les installations maritimes de Zeebrugge et d'Ostende, mais on ne savait pas encore ce qu'était la guerre et on ne voulut pas augmenter les ruines de notre malheureux pays par de nouvelles destructions.

La défense de la côte par les Allemands était une entreprise relativement facile, car la bande de dunes, qui s'étend le long de la mer depuis Westende jusqu'à Knocke, cache totalement la vue de l'intérieur des terres. Près de Middelkerke, cette bande de dunes devient assez étroite par endroits, disons environ 100 mètres, mais elle s'élargit immédiatement plus loin et entre Ostende et Wenduine elle a près d'un kilomètre d'étendue. En certains endroits

de la côte, les dunes ont une hauteur de 20 mètres et fournissent ainsi de très bons postes d'observation.

Dès que les Allemands sont arrivés au littoral, ils ont pris des mesures pour organiser la défense et protéger les ports d'Ostende et de Zeebrugge, qui avaient pour eux, comme nous venons de l'expliquer, une importance considérable, puisqu'ils allaient servir de base pour leurs sous-marins et leurs torpilleurs, Bruges étant la grande base navale.

Il paraît que les Allemands ont construit entre Raversyde et Knocke pas moins de 36 batteries dont il y en avait 10 qui pouvaient effectuer un bombardement à longue portée. C'étaient *Deutschland* (à Clemskerke), *Kaiser Wilhelm II* (à Knocke), *Tirpitz* (au sud d'Ostende), *Braunschweig* (à Knocke), *Hessen* (au sud de Blankenberghe près d'Uytkerke), *Hannover* (au Coq), *Preussen* (à l'est du port d'Ostende), *Oldenburg* (au sud de Raversyde), *Schlesien* (au Sud de Breedene) et enfin *Sachsen* (au sud d'Uytkerke).

Les quatre canons de la batterie *Deutschland* existent toujours et l'on peut aller les voir. Ce sont d'énormes canons, qui tiraient jusqu'à 45 kilomètres, comme le canon de *Leugenboom*, qui est du même calibre d'ailleurs (380 mill.). Les quatre canons de la batterie *Wilhelm II* ont été conservés également. C'est l'œuvre des « Sites de guerre » qui en a la garde et qui les montre aux touristes, moyennant un modique prix d'entrée au bénéfice des invalides.

La défense des ports d'Ostende et de Zeebrugge contre les raids et les tentatives d'embouteillage fut confiée par les Allemands à des batteries installées dans les dunes et ayant généralement un pointage direct. A Ostende la batterie *Hindenburg* et à Zeebrugge la batterie *Groden* avaient pourtant un pointage indirect.

La batterie *Hindenburg*, dont les travaux de sondage furent entrepris dès le 15 décembre 1914 et qui se trouvait derrière le fort Napoléon, où l'on installera bientôt un musée de guerre, avait 4 canons de 280 millimètres, modèle de 1885, et leur portée extrême était de 12 kilomètres.

Ce n'est certes pas avec ces vieux canons là que les Allemands pouvaient espérer empêcher les marins anglais de venir embouteiller notre port. La batterie *Gneisenau* pouvait mieux servir pour barrer la route. Établie devant le Palace-Hôtel, où était le fameux *Lausebad*, le bain pour les soldats venant du front et torturés par la vermine, cette batterie était composée de 4 canons de 170 millimètres et dominait l'entrée de la rade. Il y avait d'ailleurs d'autres batteries encore pour la défense du port d'Ostende : *Ludendorff*, *Irène*, *Friedrich* et *Eylau* à l'est du chenal, au quartier du phare, puis *Cecile* et *Beseler* à Mariakerke, *Antwerpen* et *Aachen* à Raversyde. Mais la vaillance et l'intrépidité des marins anglais permirent tout de même un embouteillage et le 10 mai 1918, à 4 heures du matin, le *Vindictive* venait obstruer notre port, malgré le bombarde-

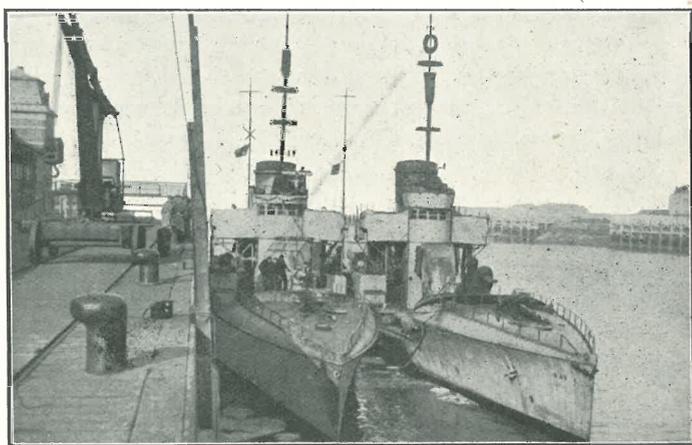
(1) Traduction : « Ni du point de vue naval ni du point de vue militaire, l'occupation allemande d'Ostende n'a pas plus d'importance que le concert donné jeudi soir sur la place de Bruges. »

ment continuel et furieux de toutes les batteries allemandes. Si cet embouteillage, qu'Ostende a célébré en 1928, à l'occasion du dixième anniversaire, n'a pas été complet, il a pourtant eu pour effet de faire renoncer à leur base des Flandres les sous-marins allemands. Il a eu pour effet de donner un formidable coup de massue à l'organisation de la défense côtière et si à ce moment l'ennemi n'était pas encore knock-out, il vacillait déjà pourtant et la flotte anglaise était prête à lui donner le coup de grâce quand il s'est effondré.

* * *

Après avoir examiné, fort rapidement il est vrai, la défense côtière organisée par les Allemands, voyons maintenant quelle fut leur base navale.

Dès le mois de novembre 1914 l'ennemi organisa à Zeebrugge et à Ostende des chantiers maritimes, des ateliers



Deux destroyers allemands.

techniques et des dépôts de charbon. C'est le 9 novembre 1914 que le premier sous-marin entra au port de Zeebrugge. C'était le U 12, qui fut bientôt suivi du U 11. Mais ce dernier sauta sur des mines au large de notre côte, quand il voulut partir de Zeebrugge pour une nouvelle croisière. Il en fut de même pour le U 5, qui sauta également sur les mines que les mouilleurs *Pluton* et *Cerbère* avaient placées au début de novembre devant nos ports.

Le 7 janvier 1915 le premier sous-marin allemand vint à Ostende, Il fut suivi le 29 janvier du U 21, qui partit le même jour pour Bruges, où il devait subir des réparations urgentes. Mais le 29 mars 1915 il y avait déjà toute une flottille de sous-marins sur notre côte et le 21 mai suivant une flottille de torpilleurs y était constituée également. Après cela, les Allemands organisèrent encore une flottille de chalutiers pour faire la surveillance en mer et en juillet 1915 de nombreux champs de mines furent placés au large afin de défendre l'accès de nos ports.

En 1916 les forces navales de l'ennemi étaient de nouveau augmentées. Le 2 mars une demi-flottille de contre-torpilleurs arriva à Zeebrugge. Ces trois bateaux avaient réussi à forcer le blocus allié en entreprenant une course à toute vitesse le long de la côte hollandaise. Le 8 juin 1916 on vit arriver ici toute une flottille de torpilleurs et le 24 octobre une nouvelle flottille vint encore renforcer la base navale ennemie. C'est alors que les Allemands résolurent de tenter des opérations de grande envergure et dans la nuit du 26 au 27 octobre

deux flottilles, sous la conduite du commodore Michelsen, allèrent jusque dans la Manche, coulant plusieurs navires alliés et rentrant à leur base sans avoir subi de pertes sérieuses.

Mais c'est surtout en 1917 que l'ennemi essaya d'empêcher le trafic entre l'Angleterre et la France. Le 23 janvier de cette année là, une flottille entière de contre-torpilleurs vint augmenter la base navale des Flandres et le 18 février ce fut une demi-flottille de torpilleurs qui arriva. C'est avec ces flottilles que dans la nuit du 17 au 18 mars les Allemands s'aventurèrent jusque dans le Pas de Calais, où ils coulèrent le destroyer *Paragon* et un vapeur anglais, avariant aussi le destroyer *Llewelyn* et un harenguier. Le 20 avril, peu avant minuit, ils bombardèrent à la fois Douvres et Calais et dans la nuit du 18 au 19 octobre ils réussirent encore à bombarder Dunkerque, torpillant en même temps le grand monitor *Terror* qui, malgré l'explosion de deux torpilles, réussit à gagner le port.

Pour empêcher tous ces raids, les alliés résolurent de faire bombarder les bases navales allemandes par leurs flottes puissantes. Cette opération, on le conçoit, n'était pas sans danger, du moins pour notre population, car le tir exécuté par des navires de guerre n'a jamais la précision que possède une batterie de la côte. On risquait donc continuellement de tuer des Belges. La flotte britannique sut pourtant mener à bien cette opération si délicate. Malgré l'artillerie lourde que les Allemands avaient installée autour d'Ostende et de Zeebrugge, malgré la batterie *Tirpitz*, qui existait depuis juillet 1915, la batterie *Wilhelm II*, qui tirait déjà au printemps de 1916, et la batterie *Deutschland*, qui était prête depuis peu, les installations maritimes de nos deux ports eurent beaucoup à souffrir des bombardements. A Zeebrugge plusieurs obus tombèrent tout près des écluses, malheureusement sans les toucher.

Pour bombarder Ostende, on employa surtout de grands canons anglais installés près du front. Ce bombardement se montra si efficace que la direction des installations techniques de la marine, qui était jusqu'alors établie à Ostende, fut transférée dès le mois de mars 1917 à Bruges où les Allemands finirent par transporter aussi leurs installations maritimes. De cette manière, ils étaient protégés contre les attaques continuelles des monitors et les bombardements à longue portée.

Au début de 1918 les destroyers allemands effectuèrent encore plusieurs raids, mais dans la nuit du 21 mars, vers 9 heures et demie, après avoir bombardé Dunkerque, ils rencontrèrent des destroyers anglais et français qui se chargèrent de leur infliger une sanglante défaite.

Après ce raid malheureux les destroyers ennemis n'osèrent plus s'aventurer très loin vers l'ouest; dans la fameuse nuit du 22 au 23 avril le port de Zeebrugge fut embouteillé et les flottilles allemandes ne pouvaient plus sortir de leur repaire qu'à marée haute et avec beaucoup de difficulté. La plupart des torpilleurs et des sous-marins remontèrent vers Bruges et vinrent ensuite par le canal à Ostende. Mais le 10 mai le glorieux *Vindictive* obstruait aussi le port d'Ostende et quoique l'embouteillage ne fût pas complet, les Allemands durent bien se rendre à l'évidence et avouer que nos ports ne pouvaient plus leur servir beaucoup. Ils réduisirent considérablement le nombre de leurs sous-marins et de leurs torpilleurs sur notre côte et quand le 29 septembre l'ordre fut donné d'évacuer complètement nos ports, il n'y avait que très peu de destroyers qui durent affronter les dangers

d'une course à toute vitesse le long de la côte hollandaise vers l'embouchure de l'Éms.

Après avoir embouteillé Zeebrugge et Ostende, la flotte britannique n'abandonna d'ailleurs pas le bombardement des installations maritimes de l'ennemi, au contraire, les attaques par les forces navales et aériennes devinrent de jour en jour plus fréquentes et c'est certainement aussi à la suite de ces bombardements continuels que les Allemands renoncèrent à la base des Flandres.

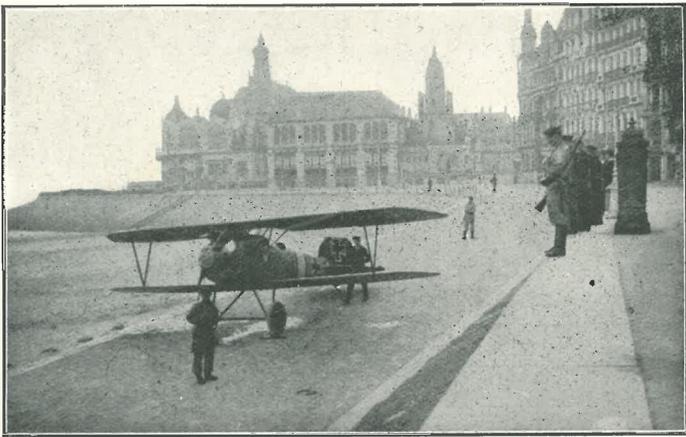
A ce moment la guerre sous-marine était bien et irrémédiablement perdue à leurs yeux. Les pertes en sous-marins étaient devenues si nombreuses qu'ils n'en pouvaient plus construire assez pour remplacer les disparus.

Les sous-marins des Flandres ont coulé pendant la guerre 2,554 bateaux représentant 4,4 millions de tonnes, ce qui correspond à 33 % du tonnage détruit par les Allemands. Les pertes ont été de 80 sous-marins, 145 officiers et plus de 1,000 marins. C'est en juillet 1917 qu'il y avait le plus de sous-marins sur notre côte. La base de Bruges comportait alors 38 sous-marins. Quant aux torpilleurs, on peut évaluer qu'en juillet 1917 il devait y en avoir une soixantaine (contre-torpilleurs compris). N'oublions pas que les Allemands possédaient aussi une vingtaine de bateaux de 25 à 30 tonnes pour le mouillage des mines et qu'ils disposaient également de nombreux chalutiers à vapeur.

* * *

Un mot maintenant de l'aviation.

La guerre aérienne fut sur la côte belge beaucoup plus acharnée que partout ailleurs. C'est que notre littoral offrait pour les avions allemands une base inappréciable. En moins de deux heures ils pouvaient se rendre d'Ostende au-dessus de Londres et les régions les plus industrielles

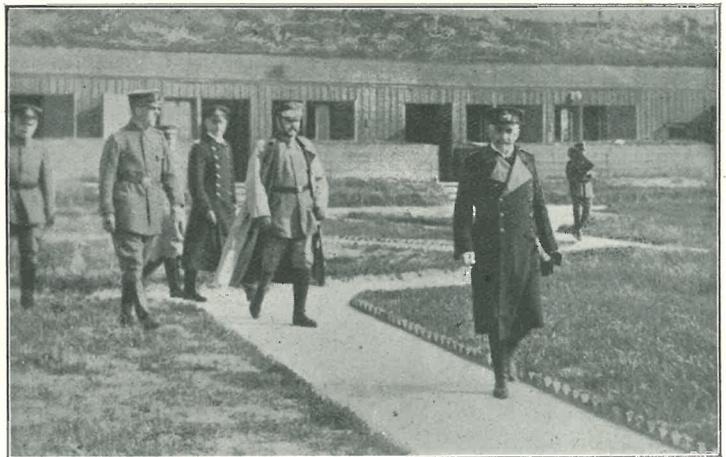


Avion allemand devant le Kursaal.

de l'Angleterre étaient donc continuellement exposées à leurs incursions. Une autre raison encore, c'est que les Allemands avaient transformé le littoral en une base navale extrêmement puissante, comme nous venons de le voir.

Les alliés furent donc obligés d'employer leurs avions pour bombarder et détruire autant que possible les installations maritimes de Zeebrugge et d'Ostende.

L'aviation alliée avait en outre pour mission de surveiller



Hindenburg visitant la batterie Tirpitz.

tous les mouvements des sous-marins et des torpilleurs ennemis ainsi que d'obtenir des photographies des batteries côtières. Les canons placés un peu partout dans les dunes furent très souvent contrebattus par les avions et à la fin de la guerre les Allemands ont même imaginé des batteries d'un genre spécial pour soustraire leurs pièces à ces attaques continuelles. Ils construisirent pour cela des batteries dont les pièces étaient interchangeables. Il y avait ainsi les batteries *Hannover* au Coq et *Braunschweig* à Knocke, dont les canons avaient un calibre de 280 millimètres et tiraient à 27 kilomètres et demi.

En juin 1917 le UC 70 fut coulé dans le port d'Ostende par une bombe d'avion. Les sous-marins de la base des Flandres passaient après chaque croisière, deux semaines (sur huit) à Ostende, à Zeebrugge ou à Bruges, et en bombardant chaque jour le triangle formé par ces trois villes, les avions alliés ont rendu la vie impossible aux équipages qui venaient y chercher du repos.

Ostende a malheureusement beaucoup souffert de tous ces bombardements. Pendant quatre ans elle s'est pour ainsi dire trouvée sur le front. Pendant quatre ans sa population, qui était encore de 10,000 habitants, a servi de bouclier aux Allemands. Il n'est donc pas étonnant que les bombes et les obus y aient fait 798 victimes, dont 283 tués et 515 blessés. Il y a eu 717 maisons détruites par les bombardements. Certes, Ostende mérite bien le nom de ville martyre que lui décerne M. Paul Chack dans son beau livre *Sur les bancs de Flandre*.

Ostende n'a pas toujours été une ville de plaisir. On l'oublie trop souvent.

C. LOONTIENS.

N. B. — Les clichés figurant dans cet article nous ont été fort aimablement prêtés par M. Elleboudt, éditeur du livre *Oostende onder de Duitse bezetting*.